

MELANIE
MARCHANDE



my

#2 UNVEILED

BOSS

EDITIONS || PRISMA

MÉLANIE MARCHANDE

MY BOSS

#2 Unveiled

*Traduit de l'américain
par Stéphanie des Horts*

EDITIONS || PRISMA

CHAPITRE 1

Meg

Honolulu, Hawaii

Aujourd'hui

– Tu n'es pas censé me voir !

Je lui lance un coup d'œil noir dans le miroir, mais je ne suis pas certaine que ce soit convaincant.

Adrian Risinger, appuyé contre le chambranle, lève les yeux au ciel.

– Superstitieuse, bébé ?

– Oh, pour l'amour du ciel, ne dis pas ça.

Je lisse ma robe sur les cuisses et croise son regard dans la glace. Il tente de ne pas rire. En vain.

– Si tu n'aimes pas cette robe, il y en a d'autres.

Il s'approche de moi, jusqu'à ce que nos corps ne soient plus qu'à quelques millimètres l'un de l'autre.

– Il suffit de les essayer. C'est comme les mots d'amour, tu ne peux pas savoir quels sont les plus authentiques si tu n'écris pas de romans.

– Je peux encore changer d'avis, tu sais, dis-je en me mordant les lèvres pour retenir un large sourire. Ce n'est pas trop tard.

Ses doigts effleurent ma nuque et je frissonne.

– Oh, chaton, ne dis pas ça.

Un court instant, je ferme les yeux. Nous sommes ici pour nous marier... même si je ne sais pas trop ce qui se passera s'il continue à me dévorer ainsi du regard.

Dans le pire des cas, nous pouvons retourner à l'hôtel avant que je ne lui arrache son smoking.

– Ah ah, celle-là remporte tous les suffrages.

Le souffle de sa voix est bien trop proche de mon oreille. Je m'éloigne un peu avant d'ouvrir les yeux à nouveau.

– Ce n'est vraiment pas le moment, Risinger. Garde-la au chaud !

– C'est ce que je fais, répond-il en baissant la tête pour vérifier. (Sa main se contracte sur sa braguette.) Bien au chaud, je peux te montrer si tu veux.

Je me brosse les cheveux en arrière et m'approche du miroir pour vérifier mon maquillage.

– Je te crois. Peux-tu sortir, s'il te plaît ?

– Est-ce que je t'empêche de te concentrer ?

Il fourre les mains dans ses poches et me considère avec malice.

– Tu joues avec le feu, voilà ce que tu fais, rétorqué-je, et crois-moi, bébé, nous allons avoir besoin de toute la chance possible.

Mon ex-boss émet un long soupir avant de resserrer encore l'espace entre nous. Il me saisit le poignet avec un mélange de douceur et force puis me laisse échapper.

– Embrasse-moi au moins, ordonne-t-il.

– Je t'embrasserai dans... (je regarde la pendule sur le mur) vingt minutes ? Zut. Sérieusement, va voir ailleurs si j'y suis, ou bien nous serons en retard à notre propre mariage.

– Une dernière fois, insiste-t-il en me tenant plus fermement, avant que tu ne deviennes ma femme.

Je ne peux vraiment pas dire non à ça.

*

* *

Haldiman ressources humaines

New York

Cinq ans plus tôt

Je suis assise dans le bureau de la directrice de l'agence de placement la plus sinistre au monde.

Ces derniers temps, la plupart des agences de placement sont les plus sinistres au monde. Il n'y a pas assez de travail, notamment pour les jeunes diplômés en musique qui n'ont pas d'atouts particuliers.

Elle essaie. Elle essaie vraiment. Mais je sais que cela va encore se terminer de la même façon et je commence à penser sérieusement à postuler chez TJ Maxx. Pour quelqu'un comme moi qui déteste la foule, ce n'est pas une très bonne idée, mais je n'ai guère le choix.

Jane, la directrice, soupire en faisant défiler les fichiers sur l'écran de son ordinateur.

– Alors, voyons... Je pense qu'on vient juste de...

Sa ligne intérieure bipe. « Mrs Haydon, Risinger Industries pour vous. » La voix de la réceptionniste résonne : « Est-ce que je vous transfère ? »

Jane appuie sur le bouton.

– Oui, s'il vous plaît. (Elle me jette un coup d'œil et fait un signe de la tête.) Je suis désolée, il faut absolument que je réponde. Ce sera bref. Ces gens ne rappellent que lorsque ça les arrange.

– Bien sûr, je comprends.

Je feuillette le dossier qu'elle m'a transmis, la plupart des jobs proposés requièrent de nombreuses années d'expérience, que je ne possède pas, mais qui sait ?, quelque chose d'inattendu surgira peut-être.

Bientôt mon attention tout entière se concentre sur la conversation de Jane.

– ... Oui bien sûr, je comprends, mais vous devez savoir que mon agence ne peut continuer à placer des secrétaires... Non, non, je suis très concernée et vous devez dire à Mr Risinger... J'ai une réputation à tenir et si une autre secrétaire revient me voir en pleine dépression nerveuse... Oui, absolument. Vous pouvez lui dire de me joindre directement. Mon extension est 6473. J'attends son appel.

Elle raccroche vivement le combiné.

– Je suis désolée, soupire-t-elle en contenant sa colère. Ces gens sont insupportables. Et quand je dis ces gens, je veux dire leur boss. Et naturellement, on ne me l'a jamais passé en direct. Il est bien trop occupé pour perdre son temps avec quelqu'un comme moi.

– Pardon, dis-je tandis que mon cerveau mouline à la vitesse V, vous avez du mal à trouver quelqu'un pour travailler avec lui ?

– Ma chère, vous n'avez même pas idée. (Jane secoue la tête négativement.) Il est tout simplement impossible. Trois secrétaires sont parties au milieu de l'entretien d'embauche. Les cinq autres n'ont pas tenu un mois. Toutes des filles très bien.

– Pourquoi ? Il les harcèle ? J'ai vraiment besoin d'un job, mais il y a certaines limites que je ne peux dépasser.

– Non, ce n'est pas ce que je veux dire. (Jane soupire lourdement.) Enfin, ce n'est pas ce que vous croyez. Il est juste impossible. Trop d'ego, trop de demandes, trop de pinaillages. Personne avec un minimum de respect de soi ne peut s'entendre avec lui, à moins d'avoir la patience d'un saint. Et je ne fais appel qu'à des êtres humains... donc on a un léger problème de communication.

Je m'éclaircis la gorge et me redresse.

– Vous savez, Jane, je suis assez bonne pour gérer les gens compliqués. La seule raison pour laquelle je ne l'ai pas mentionné sur mon CV, c'est que je ne savais pas où le placer, dans qualités spécifiques ou bien éducation.

– Non, vraiment non. (Elle remue la tête vigoureusement.) Sérieusement, je ne veux pas être tenue pour responsable de vous avoir jetée dans la gueule du loup. Vous êtes une fille bien, Meg. Je vais vous trouver quelque chose, même si je dois y laisser ma peau. Je sais que vous avez des dettes, mais croyez-moi, ça ne vaut pas le coup.

Je laisse échapper ce que j’espère être un soupir résigné, et mon esprit se prend soudain d’un fol espoir.

– Très bien, vous avez certainement raison.

– Je dois entrer en réunion, ajoute-t-elle en se levant. Je vous appelle bientôt. Très bientôt, la semaine prochaine, d’accord ? Je devrais avoir de bonnes nouvelles d’ici là.

J’ai déjà entendu ça.

Il est grand temps que je prenne les choses en main. Avant de partir, je m’arrête au service informatique ; ils nous laissent utiliser de vieux ordinateurs pour imprimer nos CV et répondre aux annonces en ligne. J’ai plutôt de la chance, ma connexion internet n’a pas encore été coupée, en revanche je n’ai plus de budget pour une imprimante et ses recharges d’encre. Et j’ai besoin de faire des copies supplémentaires de mon CV.

Je regarde par-dessus mon épaule pour être bien certaine que Jane ne s’est pas téléportée jusqu’ici, et dans la barre Google je tape « Risinger Industries ». Ils ont un site très stylé avec la photo d’un gratte-ciel.

« Solutions. Synergie. Nos opérations internationales sont axées sur une stratégie globale. »

Ouah ! Je ne peux ouvrir une fenêtre sans que mon regard soit attiré par une autre. Mais enfin que font-ils ? Peu importe. Ce n’est qu’à dix blocs. Pour assurer mes arrières, autant m’y rendre en personne et envoyer en plus un CV par mail. À l’attention du CEO directement. Dont le nom est...

Je clique sur l’onglet « À propos ».

Adrian. Adrian Risinger.

Certainement quelqu'un qui a été élevé dans un Country Club. Il doit être insupportable, c'est sûr, mais enfin les nécessiteux n'ont pas vraiment le choix. Je note l'adresse à la va-vite et imprime mes CV avant de me retrouver dans les rues bondées.

J'ai l'impression que l'air se raréfie au fil de mon déplacement. Cette partie de la ville est assez proche de l'endroit où je vis, à quelques centaines de mètres en fait, c'est une des bonnes surprises de l'embourgeoisement au travail. Je n'appartiens pas à ce quartier. Mon environnement professionnel, c'est plutôt *Ross Dress for Less*. Le déstockage *Ross Dress for Less*.

Ce n'est pas grave. Pour une fois, c'est moi qui tiens les rênes. M. Risinger a désespérément besoin d'une assistante. Peut-être encore plus désespérément que moi d'un job. Les hommes comme lui sont tout à fait incapables de gérer leur propre vie, si j'en crois ma petite expérience. Et plus ils sont riches, moins ils y parviennent. Dommage pour eux, tant mieux pour moi.

Je les attire. Comme une ampoule sur laquelle vont se coller tous les insectes de nuit. Et la plupart du temps, c'est assez pratique.

Ce sera un nouveau défi pour moi. Et si je tiens quelques années, avec sur mon CV le nom d'une entreprise prestigieuse et réputée comme celle-là, je pourrai ensuite bifurquer vers ce que je souhaite réellement.

Je peux être tout ce que M. Risinger attend de moi. Ou du moins je peux faire semblant.

*

* *

– Je suis désolée, je ne peux accepter ça.

La femme à l'accueil de Risinger Industries n'est absolument pas impressionnée. Elle pose à côté d'elle son roman tout corné quand elle me voit pénétrer dans le hall et prend l'air très irrité, je l'interromps dans sa lecture. Je dépose mon CV sur le marbre lisse, les deux agents de sécurité m'évaluent avec suspicion, mais la réceptionniste reste imperturbable et ne s'en saisit même pas.

– Je voulais juste...

– Comprenez que si vous laissez ça ici, je vais devoir le mettre dans le broyeur.

Sans ciller, elle me transperce de son regard bleu glacial.

– Nous ne pouvons accepter des candidatures du tout-venant. Nous passons uniquement par des agences de recrutement. Je suis désolée.

Elle n'a pas du tout l'air désolé.

– Mais je ne suis pas le tout-venant, je suis... (L'un des gardes me fixe vraiment du regard maintenant et je m'aperçois que je parle un peu fort.) D'accord, très bien. Je pensais juste... On m'a dit qu'il y avait une place disponible ici.

Wow, c'est une façon de paraître encore plus bizarre.

– Si vous avez un contact au sein de la société, je vous conseille de vous adresser directement à lui. Mais je doute qu'il soit intéressé par... ça.

Elle jette un œil à mon CV comme s'il s'agissait d'un oiseau mort que je venais de déposer sur le seuil de sa porte.

– C'est pour le poste d'assistante de M. Risinger, laissé-je échapper.

La réceptionniste ouvre grand ses yeux.

– De M. Risinger... Je suis désolée.

Elle me dévisage avec plus d'attention cette fois-ci.

– Le poste d'assistante de M. Risinger, répété-je, il a besoin d'une assistante, n'est-ce pas ?

– Autant que d'oxygène pour respirer, répond-elle en attrapant mon CV. Mais je ne peux le lui transmettre. Pouvez-vous lui envoyer un mail, adressé à lui directement ?

– Bien sûr, réponds-je doucement, essayant de comprendre son retournement soudain. Merci.

La réceptionniste m'observe de haut en bas en souriant. C'est encore plus dérangent que lorsqu'elle me faisait barrage.

– N'en parlez pas, dit-elle. J'espère vous revoir très bientôt.

CHAPITRE 2

Adrian

Je tourne comme un ours en cage dans cette pièce minuscule depuis... Quatre-vingt-dix secondes ? Sérieusement ?

Les vingt minutes les plus longues de ma vie.

Je ne sais pas pourquoi il faut tant de temps à Meg pour se préparer.

Je ne veux qu'une chose, c'est aller à cette petite chapelle juste au coin de la rue pour une cérémonie rapide, mais j'ai l'impression que ça va nous prendre la journée. Elle a insisté pour porter une robe blanche, j'ai essayé de ne pas rire, vu ce qu'on a fait la nuit dernière. Lingerie blanche aussi probablement. Bon, ce n'est pas mal, j'espère juste qu'elle a appris à attacher ses jarretelles un peu plus rapidement. Entre le shopping, le voyage, la paperasse de dernière minute, je me demande vraiment si je finirai par arriver à dire « Oui ».

Je déteste quand elle dit en plaisantant qu'elle va changer d'avis. Rien que penser qu'elle puisse me quitter me donne l'impression qu'un étau se resserre autour de ma tête. Je sais bien qu'elle ne le fera jamais, comme tous ceux qui sont certains de leur relation... Et pourtant, parfois je doute. Je sais que je ne peux me reposer sur mes lauriers. Et même si ce n'est qu'un morceau de papier, ça veut dire quelque chose.

La seule chose que je ne puisse faire, que je sois incapable de faire, c'est revenir en arrière et changer le passé. Si seulement je le pouvais, car elle le

mérite tellement. D'une certaine manière, je suppose que cette demande en mariage était une excuse. Ce n'est pas que je ne voulais pas l'épouser, bien sûr que je le voulais. Ça fait des années que je le veux. Mais je pensais qu'elle devait le savoir. Pour comprendre mon urgence, pour ressentir aussi ce que je ressens.

Depuis le jour où elle a posé le pied dans mon bureau, la toute première fois, elle a été un embrasement incessant. Je ne pouvais l'ignorer même si j'essayais. Après avoir passé cinq années à nier mes propres sentiments, après avoir gâché tant de temps qu'on aurait pu passer ensemble si seulement je n'avais pas été si entêté, un idiot buté, j'ai simplement voulu rendre la chose officielle.

J'avais besoin qu'elle soit enfin à moi.

Autant que je lui appartiens, autant que je lui ai toujours appartenu, j'avais besoin qu'elle m'appartienne.

Je ne sais même pas si c'est possible.

Il y a toujours cette part d'elle-même qui semble inatteignable. Quelque chose que je n'ai jamais compris. Meg est l'une des femmes les plus sensibles que je connaisse, qui fait fi des superstitions et autres vaines traditions. Mais quand il s'est agi de se marier, de m'épouser – c'est dingue, elle va réellement m'épouser ! – elle a voulu la robe adéquate, les traditions et tout ce qui va avec le mariage. Autant que les circonstances le permettent. J'ai compris avec douleur que son père ne serait pas là pour la mener à l'autel. C'est ridicule, de toute façon, elle ne lui a jamais appartenu. Mais je sais qu'elle aurait adoré entrer dans l'église au bras de son père. Elle a obtenu si peu de sa famille.

Il y a encore tant de choses que je ne sais pas. Elle se protège prudemment derrière des plaisanteries et des sarcasmes et je fais la même chose, mais si elle a été assez habile pour me percer à jour, je n'ai aucune chance de percer ses secrets si elle le refuse.

Un petit coup se fait entendre à la porte.

– Oui ?

Un des employés passe la tête :

– Il est presque l'heure, M. Risinger, vous allez devoir prendre place devant l'autel.

Zut.

Est-ce que c'est réellement en train d'arriver ? J'ai presque envie de lui demander de me pincer, mais ce serait trop enfantin. Oui, c'est réellement en train d'arriver. Contre toute attente, j'ai proposé à Meg de m'épouser et elle a accepté. C'est complètement fou, mais au moins nous sautons le pas ensemble.

On entend une musique de fond dans l'église. Je suis pratiquement certain de reconnaître la chanson, mais je ne peux mettre un nom dessus ; j'ai l'impression d'être complètement ivre, alors que je suis tout à fait sobre. Ce serait terrible si j'éclatais d'un fou rire hystérique maintenant ?

Je le réprime à grand-peine, le bruit sourd des portes principales qui s'ouvrent annonce l'arrivée de ma fiancée.

Rayonnante. Elle est rayonnante. Les gens disent souvent ça à propos des jeunes mariées et je n'ai jamais compris ce que cela signifiait jusqu'à maintenant. Elle porte un rien de tulle dans les cheveux, censé symboliser ce voile traditionnel d'antan quand le marié ne pouvait apercevoir le visage de sa fiancée avant le jour fatidique. Et si nous avions vécu il y a mille ans, et qu'un mariage avait été arrangé pour nous et si je voyais pour la première fois de ma vie ce visage, ces lèvres, ces yeux qui se posent enfin sur moi, je penserais exactement ce que je suis en train de penser : mon Dieu, qu'ai-je fait pour avoir autant de chance ?

Elle me lance un sourire taquin en se glissant à mon côté, un peu plus vite que ne le font les mariées habituellement – elle n'a pas à esquisser un show pour l'assemblée. Nous sommes à Hawaii, personne ne nous connaît ici, et quand bien même, qui viendrait à notre mariage ?

Les associés seniors de Risinger Industries vont probablement nous envoyer un panier garni de fruits exotiques, mais on s'en moque. Il ne s'agit que de nous deux.

Elle s'avance vers l'autel, nous sommes l'un en face de l'autre et elle me prend les mains. Je ne suis pas certain que ce soit la tradition. Devons-nous suivre une chorégraphie particulière dans cette chapelle ? Tout me semble si parfait...

Hier soir, dans les dernières lueurs du crépuscule, nous nous sommes demandé si nous allions écrire nos vœux. Et puis ça nous a semblé un bien trop

gros travail. Et nous avons décidé de répéter les mots choisis par le prêtre, perdus dans les yeux l'un et de l'autre.

Je serais incapable de l'écrire dans un livre. Les gens se plaindraient, diraient que c'est « tellement à l'eau de rose ». Surtout pour nous. Ce qui ne nous correspond pas du tout. Mais qu'en est-il de mon inspiration ?

Aucune idée. Et pourtant, je sais que c'est là en moi car je ressens toujours un certain tiraillement.

Et c'est positif. Soyons clairs.

Les paroles du prêtre émergent du brouillard.

– Embrassez la mariée.

Oui, vraiment.

Je prends soudain conscience que tout le monde nous regarde. Il n'y a que quelques personnes et aucun d'eux ne nous connaît, mais ils sont les seuls témoins du moment le plus important de notre vie. Ce n'est pas idéal, mais c'est tout ce que nous avons.

Je crois ne l'avoir encore jamais embrassée comme ça. C'est long et doux, c'est passionné, mais chaste, nous sommes dans une chapelle. Tous les aspects un peu faussés de la situation s'évanouissent rapidement et mon cœur s'embrace de savoir que je tiens enfin la seule chose que j'ai jamais désirée si ardemment.

Oui, je sais, ce n'est qu'un morceau de papier. Mais c'est *notre* morceau de papier.

*

* *

Cinq ans plus tôt.

Mon interphone résonne.

– Allez au Diable, Cora, marmonné-je à moi-même en appuyant sur le bouton.

– Je vous ai entendu, monsieur.

La *Golden Girl* à l'autre bout de la ligne est aussi perplexe que je m'y attendais. Elle est habituellement assez imperturbable, ce qui convient bien à son âge, cent quarante ans à peu près.

– J'ai du courrier pour vous.

Jetant un œil rapide au tas de courrier qui s'entasse à droite de mon bureau, j'esquisse une grimace.

– Jetez-le au feu, si c'est important, ils écriront à nouveau.

– C'est en totale contradiction avec le code du travail relatif au feu. Il ne s'agit que d'une enveloppe. Je vous la fais monter par un stagiaire. Adresse écrite à la main. C'est probablement personnel.

Pouah. Pouah, pouah, pouah, pouah.

Je jurerais que le stagiaire qui frappe à ma porte quelques instants plus tard n'a pas plus de douze ans. Peu importe, il s'agit d'un courrier prioritaire avec timbre forfaitaire. Je le retourne et regarde l'adresse. Mon nom est inscrit en haut, d'une écriture nette et précise.

À l'attention d'Adrian Risinger.

*
* *

D'un air las, je déchire l'enveloppe. Elle est légère, elle ne doit pas contenir plus d'un ou deux feuillets.

Non, juste un feuillet, c'est un CV.

En contournant le département des ressources humaines, cette Meghan Burns prouve son culot !

Je saisis le téléphone et appelle Cora.

– Vous saviez que c'était un CV ?

– Ah, vraiment, je n'ai pas voulu paraître indiscreète, répond-elle en haussant les épaules certainement.

– Mais enfin, pourquoi quelqu'un m'envoie-t-il directement un CV ?

– Je vous assure que je n'en ai aucune idée, monsieur.

– Cora ?, fais-je en battant le rythme avec mes doigts sur le bureau.

– Oui, monsieur ?

– Quand prenez-vous votre retraite ? Bientôt ?

– Jamais, monsieur, ce travail me comble de joie.

Je raccroche et considère le CV. Je devrais le jeter directement à la poubelle, et pourtant...

Et pourtant.

Je continue à faire le tri dans mes mails, repoussant le courrier fastidieux sur le bureau.

Quelques minutes après, mon interphone résonne à nouveau.

– Quoi ?

– Elle est en ligne, M. Risinger, ajoute Cora, l'air excité comme jamais. Meghan Burns. Elle dit qu'elle a transmis son CV par mail également. Donc je présume que c'est la même personne. Puis-je vous la passer ?

– C'est à Kelly que vous devriez la passer, protesté-je, pourquoi m'ennuyez-vous avec ça ?

– Vous avez pris son CV, assure Cora, j'ai pensé que cela vous concernait maintenant.

Naturellement elle a raison, je n'aurais jamais dû ouvrir cette satanée enveloppe. Mais j'étais curieux. J'adore que l'on monte mon courrier. Je ne peux pas reculer. Et puis Kelly risque de m'assassiner.

Je prends la ligne et consulte le CV d'une seule page.

– M. Risinger ?, fait-elle avant que j'aie eu le temps de répondre, elle a dû entendre le déclic de la ligne.

– Melle... (je jette un œil en haut de la feuille) Burns ?

– Je voulais juste vérifier que vous aviez bien reçu mon CV.

Sa voix est claire, directe et calme.

– Absolument.

Elle a quoi... vingt-quatre ans à tout casser, bon sang !

– Avez-vous bien compris quelles étaient les compétences requises pour ce poste, Melle Burns ?

– Tout à fait. La place est-elle toujours vacante ?

Mon Dieu, cette fille est déterminée à ne pas me laisser diriger la conversation. Je me rends compte que je suis en train de jouer avec un de mes Montblanc, le stylo bille que je déteste et dont je n'arrive pas à me débarrasser. Je passe mon temps à le laisser sur le bureau des autres, mais ils passent leur temps à me le rapporter.

– Je ne suis pas certain que les ressources humaines n'aient pas déjà recruté quelqu'un, c'est avec eux que vous devriez vous entretenir.

– C'est vers vous que m'a orientée votre réceptionniste, répond-elle fort justement, d'ailleurs c'est à vous que la décision finale appartient, n'est-ce pas ?

J'ai réussi à laisser tomber le stylo, mais je tapote le bord de mon bureau et elle doit sûrement l'entendre.

– Je ne vois les postulants qu'au stade final. On dirait que vous essayez de passer outre la hiérarchie. On ne recrute pas n'importe qui n'importe où, Melle Burns.

Je peux l'entendre prendre une grande inspiration.

– Je ne sors pas de n'importe où, je suis inscrite à l'agence de recrutement Haldiman.

Bien.

– Alors pourquoi m’avez-vous envoyé votre CV directement ?

Ça tourne au duel, mais je comprends bientôt que c’est moi qui suis dans la mauvaise position.

Elle reste silencieuse un moment.

– Ils font des économies.

J’essaie de ne pas éclater de rire. Donc elle a eu le contact par Haldiman, mais Haldiman ne veut pas la placer chez moi. Et ils lui ont certainement dit pourquoi.

Cette Meghan Burns veut apparemment travailler pour quelqu’un qui a une réputation impossible. Son CV est assez faible, elle n’a pas les qualifications nécessaires et surtout pas la moindre idée du protocole à suivre quand on veut se faire embaucher dans une multinationale.

Il faut que je la rencontre.

– Quand pouvez-vous venir ?, demandé-je parce que rattraper la balle au bond semble être la meilleure solution à ce stade.

Elle ne paraît pas plus surprise que ça.

– Demain après-midi. À quatorze heures ?

Mes doigts s’arrêtent de tapoter, mais je n’y suis pour rien.

– J’ai déjà un rendez-vous.

– Alors monsieur, dites-moi quand vous êtes disponible.

Une telle remarque ferait naître chez n’importe qui une pointe d’irritation. Je suis en train de transformer un simple entretien d’embauche en véritable bataille rangée. En fait, j’agis comme un gamin. Et elle semble non seulement préparée à ça, mais surtout l’attendre.

Résigné, j’ouvre mon agenda.

– Que diriez-vous de dix heures ?

– Parfait, je serai là.

Il y a un semblant de triomphe dans sa voix, décidément je n’aime pas ça.

– Merci, M. Risinger.

– Merci, Melle Burns.

Je laisse retomber mon téléphone sur son socle.

Bien.

Bien.

Ça risque d'être intéressant.

CHAPITRE 3

Meg

Quand Adrian me donne notre premier baiser de mari, cela me prend une bonne minute pour reprendre mon souffle.

Tout le monde nous applaudit, il me sourit et nous sommes mariés. *Nous sommes mariés.*

Oh my God, *nous sommes mariés !*

– Un taxi vous attend dehors, dit le prêtre. Je ne suis pas pressé, mais j'ai cinq autres mariages à célébrer aujourd'hui.

– Merci, répond Adrian en lui serrant la main, nous libérons l'endroit.

Effectivement, le taxi est là. Adrian tient la portière ouverte et je m'y engouffre.

– Alors ?, lance le chauffeur quand Adrian s'installe à côté de moi. Tout s'est bien passé ?

– On peut dire ça, répond Adrian en riant. Peter m'a conduit à la boutique de prêt sur gage la nuit dernière. Ce matin. Peu importe. Vous ne dormez donc jamais ?

– Ah non, pas si je peux l'éviter, assure-t-il, l'air de rien. Félicitations, Ma'am.

– Merci.

Je me sens étrange, étourdie, j'ai la tête qui tourne et l'impression de me voir comme dans un rêve.

– Est-ce la première fois que vous assistez à un mariage précipité ?, lui demandé-je.

– Ce n'est pas un mariage précipité, intervient Adrian. Tu n'es pas enceinte et personne ne nous a menacés. (Il me regarde, l'air irrité.) Penses-tu qu'un mariage « précipité » signifie uniquement qu'il est rapide ? Parce que je risque de te faire des révélations sur une de tes copines de lycée : crois-tu vraiment qu'un bébé puisse naître en six mois ?

J'écarquille les yeux.

– Pardonne-moi, j'ai parlé sans réfléchir. Ne commençons pas à nous disputer.

C'est tout ? Il regarde dehors par la vitre.

– Tu ne réagis pas parce que j'ai critiqué la façon dont tu as été élevée ?

– Je choisis mes batailles, poursuis-je doucement. Et je veux que notre mariage commence bien.

– Très bien. Mais ce n'est pas drôle si tu ne te fâches pas. (Il passe son bras autour de ma taille et m'attire tout contre lui.) Le fait que tu aies grandi chez les *Dukes of Hazzard* ajoute justement à ton charme extraordinaire.

J'éclate de rire.

– Tu es un sale type et un sale banlieusard.

Il fait semblant d'être horrifié.

– Mais qui te l'a avoué ?, siffle-t-il.

– Bébé, tout le monde sait que tu as grandi à Long Island, c'est sur ta page Wikipédia.

– J'ai une page Wikipédia ?

Ses yeux s'agrandissent encore plus.

– Nous sommes arrivés, lance Peter en s'arrêtant devant l'hôtel.

Adrian lui tend une liasse de billets et m'entraîne dehors. Peter s'arrête un instant avant de refermer la porte.

– Sur une échelle de 1 à 10, quel serait ton degré d'excitation si je glissais maintenant sur le capot de la voiture ?

En lui serrant la main bien fermement, je réponds :

– À moins que tu ne la repeignes en rouge immédiatement, zéro !

Peter descend la vitre.

– Quelqu’un qui est marié depuis bien plus longtemps que vous peut-il vous donner un conseil ?

– Absolument, répond Adrian.

– Oubliez les plaisanteries à propos des vieux shows TV, abusez des fleurs, même si elle dit qu’elle déteste les fleurs, tout le monde adore les fleurs, n’oubliez pas de lui prouver combien elle compte pour vous. Chaque jour que Dieu fait. (Il acquiesce pour lui-même, en réfléchissant.) Oui, je pense que c’est bon. Vous pouvez vous amuser tous les deux maintenant.

Et sur ces mots, Peter démarre.

– Viens, Madame Risinger, chuchote Adrian en me donnant un baiser. Nous avons une affaire pressante en cours.

– Je n’ai jamais dit que j’allais prendre ton nom, assuré-je en le taquinant tandis que nous traversons la réception.

Les ascenseurs semblent si loin.

Il m’observe. Le désir palpable semble s’émousser un instant.

– Mais tu détestes ta famille.

– Je te hais aussi. (Mes doigts se mêlent aux les siens.) Je pense que ça se tirera au sort.

– Tu n’en as jamais assez de jouer au plus malin.

On finit par arriver. Le réceptionniste ébauche un « Bonjour, M. Risinger », mais il a à peine le temps de terminer car Adrian me tire dans l’ascenseur. Et dans une succession de gestes rapides, il appuie sur le bouton de fermeture des portes. Puis sur le gros bouton rouge STOP.

D’un coup de hanches, il me propulse contre la paroi, la rambarde rentre dans mes fesses, mais je m’en fiche. Ses mains me prennent, sa bouche me dévore et je bouge en même temps que lui. Il se saisit de ma cuisse, lève ma jambe et en entoure sa hanche, mais ce n’est pas vraiment ce que je veux. Enfin si. Mais il y a une chose que je désire encore plus.

– Attends, dis-je en haletant.

Il arrête immédiatement, mais ses doigts continuent de triturer mes cuisses et son souffle meurt dans mon cou.

– Quoi ?, demande-t-il, son sexe pressé tout contre mon corps.

– Pas comme ça, murmuré-je de façon aussi pure que les circonstances le permettent. J'aimerais que la première fois avec mon mari soit vraiment spéciale.

Il s'écarte, ses yeux étincellent, il comprend où je veux en venir. Il cherche mon visage et le coin de sa bouche se tord.

– Tu as raison, acquiesce-t-il. Il prend une profonde inspiration et arrange ses vêtements. Il passe sa main dans ses cheveux, puis enclenche le gros bouton rouge à nouveau. On arrive au premier étage, notre étage.

– Je suis absolument désolé, je me suis presque laissé emporter par mon désir. Tu mérites un bien meilleur traitement pour ta nuit de noces.

– Merci, soupiré-je en agrippant la rambarde pour me retenir. (Je rougis, c'est parfait pour le rôle que je tiens.) Ça risque d'être un peu difficile pour toi, tu es si... expérimenté.

Il éclate de rire.

– Oui, un changement de rythme sera bienvenu, assure-t-il. Je vais prendre mon temps.

– Parfait.

Je me sens effrontée, mais ne le montre pas trop afin de rester dans nos rôles respectifs. Je resserre la distance entre nous et attrape le revers de sa veste.

– Je suis si heureuse que tu sois le premier.

S'il avait le moindre doute sur la partition à jouer ce soir, il n'en a plus du tout. Je vais demeurer dans le rôle de la jeune vierge effarouchée, et il me prendra doucement au début, faisant semblant d'oublier notre partie de 69 hier soir. Parce que c'est bien ainsi que cela s'est passé.

– Moi aussi, madame Risinger, moi aussi.

Il m'embrasse doucement, comme un homme le ferait avec une femme qui n'a jamais connu d'homme. C'est délicieux.

J'imagine que je vais avoir de plus en plus envie de lui et je lui dirai quand il sera temps d'oublier la méthode douce.

Quand nous pénétrons dans la chambre, il m’embrasse avec douceur et une ferveur grandissante. Je me rends compte que nous n’avons encore jamais fait ça. Les préliminaires ont toujours été rapides et déchaînés. Et ensuite nous avons sombré dans les habitudes confortables des amants de longue date. D’une certaine façon, nous l’étions – cinq ans de joute verbale ne comptent pas pour rien. Et nous avons pris de plus en plus l’habitude de ces rapports urgents et passionnés, mais c’est vrai que nous n’avons jamais essayé... la manière douce. Hésitante. Incertaine. Prudente.

Il m’embrasse comme si je risquais de me dérober et, étonnamment, j’aime ça, j’adore ça.

J’avais un ex qui me traitait comme une poupée de porcelaine, ce n’était pas très drôle, mais là c’est totalement différent, Adrian joue un rôle, comme moi, mais le combat pour se retenir est réel. Il lutte pour ne pas me basculer en arrière, arracher ma culotte avec les dents et me baiser, mais il adore jouer. Et moi aussi.

– Est-ce que tout va bien, ma chérie ?, demande-t-il dans un souffle, quand ses lèvres quittent les miennes.

J’halète comme si j’avais couru deux kilomètres.

– Oui, murmuré-je en m’apercevant vite que tout mon corps réagit après un unique baiser. Oh, mon Dieu, il se pourrait bien que je ne survive pas à ce soir. Simplement je suis... C’est trop.

– Trop ?

Ses yeux étincellent.

– Pas assez, admett-je en avalant difficilement. Je pense. Mais je ne sais pas si je peux accepter plus.

– Promets-moi ceci. (Il caresse ma joue avec son doigt.) Laisse-moi te guider. Aie confiance en moi. Je vais te faire découvrir les sensations que tu n’as jamais osé imaginer, mais tu dois accepter de te laisser aller.

Je prends une grande inspiration, dévorant ces yeux dans lesquels je me suis perdue un millier de fois ; je le regarde comme si je ne l’avais jamais vraiment vu avant.

– Je te crois, m’entends-je lui répondre.

Sa main pressée sur le bas du dos, il me rapproche pour que je ne fasse qu'un avec lui. Je le sens grossir. Je m'y habitue, j'imagine. Il respire doucement. Je sens son nez dans mon cou, il ne m'embrasse pas, il ne me mord pas, ma peau se régale de tant d'attention. Pas encore. Il fait semblant de ne pas s'apercevoir que j'adore ça.

– N'aie pas peur de m'arrêter si je vais trop loin.

J'acquiesce. Aucune chance, même en enfer. Il recommence, je n'avais pas pensé à ce jeu jusqu'à ce qu'il commence à me tripoter dans l'ascenseur.

Jusqu'où jouerai-je les ingénues ? Je souris en moi-même.

– Il semble si grand.

Adrian essaie de ne pas rire, mais il ne peut s'en empêcher. Il soupire légèrement, incline un peu les hanches.

– Ne t'inquiète pas, je sais que tu es tout à fait capable de me recevoir.

Je fais un gros effort pour ne pas éclater de rire. Il le sait bien.

Je ne sais pas trop comment c'est arrivé. Je suis passée de la haine à l'amour le plus pur pour cet homme, et plus j'y pense, plus je comprends ce que ces deux sentiments ont de commun. D'abord, si je le haïssais c'est parce qu'en réalité je l'aimais tant, ensuite s'il me traitait si mal c'est parce qu'il me voulait terriblement, mais il savait qu'il ne pourrait que me blesser si je m'approchais trop près.

C'est très compliqué, mais il semblerait qu'on soit arrivé à se comprendre.

Six mois c'est beaucoup, c'est très rapide. N'importe quelle personne sensée dirait que je n'aurais jamais dû l'épouser et elle aurait raison, sauf que nous sommes vraiment tombés fous amoureux au moment même où nous nous sommes rencontrés.

Mon Dieu, c'est dégoûtant, je voudrais nous donner des claques à tous les deux, mais d'abord il me faut prétendre être une vierge effarouchée qui sombrera bientôt dans les affres du plaisir.

– D'accord, murmuré-je, si tu le dis.

– Je vais y aller tout doucement, *baby*. (Et il me suçote le lobe de l'oreille légèrement.) Nous avons toute la nuit. Et toute la journée. Et tout le reste de la

semaine. Tu seras tellement épanouie que je vais être obligé de te porter sur mon épaule pour monter dans l'avion du retour.

Je me tends doucement. Même maintenant, c'est difficile pour moi d'entendre des choses comme ça. Je sais qu'il est très puissant, mais je ne suis pas vraiment une oie blanche. Je me retiens de ne pas faire une remarque narquoise. Mais je déteste la façon dont il se décourage quand je ne lui réponds pas.

– Quelle vantardise, M. Risinger !

Je prends une longue inspiration et me relâche tout contre lui. Je suis heureuse qu'il ne puisse voir mon visage, la façon que j'ai de grimacer quand il évoque le fait de me porter.

– Je suis assez curieuse de voir comment tu vas t'y prendre.

– Oh, vraiment ?

Il laisse échapper un long et chaud soupir, descend le long de ma colonne vertébrale, ça me donne la chair de poule.

– J'ai quelques idées. Et la plupart ont trait à ma bouche et à ton merveilleux sexe, chaton.

– Comment sais-tu qu'il est merveilleux ?

J'essaie de masquer le tremblement de ma voix. Il n'est probablement pas normal que mon mariage me plonge dans un tel état et m'ôte toute faculté, mais en fait je m'en moque maintenant. Tout ce que je veux, c'est qu'il tienne sa promesse.

– Parce que chaque partie de toi est si merveilleuse, susurre-t-il.

Ses doigts jouent avec l'intérieur de ma cuisse et je suis certaine que ma magnifique robe neuve est toute mouillée à l'endroit même où il appuie. Cette idée me fait renverser la tête de désir. Ma merveilleuse robe de mariée toute blanche est souillée par mes propres sécrétions et s'il appuie encore plus, plus fort, de cette façon que j'adore...

– S'il te plaît, murmuré-je doucement en frottant mes hanches tout contre lui.

– S'il te plaît quoi ?, glousse-t-il.

Zut, j'aurais dû savoir qu'il prendrait le contrôle du jeu que j'ai initié. Maintenant je suis coincée dans ce rôle de jeune mariée qui n'ose demander ce

qu'elle désire vraiment. Si je laisse tomber, il gagne. Ce n'était pas supposé être une compétition. Mais naturellement ça l'est, parce que c'est de nous dont il s'agit.

– Je...

– Tu veux que je te caresse... ?

Oui, il a enfin pitié de moi. Ou alors son érection est si intense qu'elle le pousse à agir, peu importe. Tout ce que je veux à cet instant, ce sont ses doigts en moi.

– Oui. (Je serre les lèvres en faisant un effort pour ne pas attraper sa main et lui montrer où la poser.) S'il te plaît, j'ai envie de toi, j'ai envie de...

– Je sais exactement ce dont tu as envie, grommelle-t-il, ses doigts cherchant, caressant mes chairs palpitantes.

Je pousse un cri. Et même à travers le tissu de ma robe, la sensation est très intense, presque insupportable et j'ai l'impression de me contracter à l'intérieur, je suis prête à exploser.

Je hais ce qu'il me fait presque autant que je l'adore. Ce n'est pas juste. Personne ne devrait avoir un tel contrôle sur mon corps. Mais depuis cette première fois où j'ai lu ses livres, ne sachant pas qu'il en était l'auteur, il a toujours eu cet étrange pouvoir de se projeter dans ma libido et de pousser exactement le bouton adéquat.

Oh, mon Dieu, il est tellement excité ! Parfois ça me fait presque mal de le regarder, cette sensation qu'il est vraiment là, qu'il m'appartient, je suis presque submergée de le savoir.

Et maintenant c'est mon mari.

– Meg ?

Il hésite, ses doigts se calment, je rugis en signe de protestation, mais je sais pourquoi il a arrêté. Il a dû apercevoir quelque chose sur mon visage que je n'arrive plus à cacher, cette sensation que je suis dépassée par tout ça.

– Ça va, je t'assure, dis-je en riant, ou du moins ça va aller.

Il prend un petit air sceptique et soupire.

– Je n'arrive pas à croire que c'est vrai, admetts-je finalement, je ne sais pas...

– Crois-le, assure-t-il avec ferveur, je peux même te pincer si ça peut aider.

Je commence à perdre pied et oublie mon rôle, il est même remarquable que je sois encore debout.

– Oui, s’il te plaît, dis-je avec chaleur.

Et il le fait. Doucement, mais exactement là où j’en ai besoin. Avec le pouce et l’index de chaque côté de mon clitoris, et je ne peux me retenir. Je frémis et crie, je me laisse tomber contre lui et sens les larmes emplir mes yeux. Ça ne fait pas partie du plan. Bien sûr que ça va avec le jeu que je voulais jouer, mais je n’avais pas prévu de pleurer. Je suis une impardonnable sentimentale et la poussée d’endomorphines qui se déclenche avec l’orgasme n’est pas une excuse.

– Chhh.

Il me tient, gentiment patiemment. Je ne l’aurais jamais rangé dans la catégorie des gens patients.

– Je ne vais nulle part, chéri, je suis tout à toi.

Il ne joue pas seulement un rôle. Pas maintenant. Aussi improbable que cela puisse paraître, le monstre dominant et manipulateur qui passait son temps à essayer de prouver que j’étais une sorcière à cheval sur un manche à balai, est véritablement fou amoureux de moi.

Et ce qui est encore plus remarquable, c’est que je l’aime aussi.

*

* *

Cinq ans auparavant.

Je pénètre dans le bureau d'Adrian Risinger, la tête fermement soudée aux épaules.

J'ai besoin de ce job. Mais je dois me convaincre que je n'en ai pas besoin autant que lui a besoin de moi. Je dois faire preuve de détermination et de ténacité tout en montrant une certaine réserve car les hommes tels que lui se ruent sur le premier signe de faiblesse. Je ne l'ai jamais rencontré, je ne sais même pas à quoi il ressemble, mais je sais que c'est un requin.

Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Je n'ai rien pu trouver sur le Net. Il n'y avait aucun fait important sur le site, pas de liste Forbes et il semble éviter tous les articles à scandale. Ce qui entre nous n'est pas si difficile. Il n'y a rien de particulièrement fascinant dans son job et il ne fait aucun effort pour apparaître comme une personnalité. À moins d'afficher une coupe de cheveux improbable, de participer à une TV réalité ou de balancer les fauteuils des gradins dans un match important, être un milliardaire n'a pas grand intérêt.

J'ai pu trouver son âge approximatif, la trentaine, et je sais qu'il est né avec une cuillère en argent dans la bouche. J'ai déniché plus d'informations sur son père que sur lui-même, qui vont du « capitaine d'industrie pur et dur » au « tyran émotionnel abusif », tout dépend de qui raconte l'histoire. Tout cela est fascinant, mais ne m'aidera pas beaucoup pour mon entretien.

La réceptionniste a insisté pour que j'entre, mais la porte est fermée alors je frappe quelques coups.

– Oui, fait une voix de l’intérieur.

L’air de rien, j’ouvre la porte et pénètre dans le bureau.

C’est plus petit que ce à quoi je m’attendais. Étant donné qu’il pourrait occuper tout l’étage s’il le souhaitait, c’est étrange que son bureau ne soit pas plus grand que mon salon. C’est assez froid, dépouillé, avec une énorme table très moderne en acier poli et verre trempé au centre de la pièce.

Il n’est pas assis derrière. Non, il est appuyé contre le mur près de la fenêtre et me regarde.

Adrian Risinger est grand et fin avec des cheveux blonds savamment décoiffés et un visage à damner les anges. Sa bouche promet mille bêtises à moins que ce ne soit la marque de son sourire quand je m’approche. Ses sourcils se lèvent légèrement, comme si quelque chose dans mon apparence ou ma façon d’être l’avait surpris. Agréablement surpris.

– Melle Burns, fait-il en serrant la main que je lui tends.

M. Risinger, réponds-je en souriant. (Je laisse ma main trop longtemps dans la sienne, comme s’il pouvait en lire la chaleur.) C’est un bonheur de vous rencontrer.

– De même, assure-t-il. Je vous en prie, asseyez-vous.

Deux chaises se font face autour de son bureau et elles sont toutes deux d’un design postmoderne. Celle sur laquelle je m’assieds est plus confortable que je ne croyais, bien que je me tienne bien droite, sur mes gardes.

– Dites-moi, poursuit-il en s’asseyant dans son fauteuil de capitaine et en étirant ses doigts. Est-ce que vous mentez souvent pour obtenir un entretien ?

Je rougis immédiatement. Oui, j’ai un peu exagéré quand j’ai dit que j’étais recommandée par Haldiman, mais ce n’est pas vraiment un mensonge. Je n’ai jamais affirmé qu’ils m’avaient envoyée, je l’ai juste suggéré. Je n’aurais jamais cru qu’il me piégerait là-dessus, étant donné le besoin qu’il a d’une nouvelle secrétaire.

J’essaie de conserver mon sang-froid autant que possible. Je peux nier ou jouer les idiots, mais ça ne marchera pas avec lui. Autant reconnaître mon erreur.

– Je vous ai dit que j'étais inscrite chez Haldiman et ce n'était pas un mensonge, assuré-je calmement.

Il acquiesce en souriant.

– Vous avez raison. Ils ne m'ont envoyé personne de toute façon dernièrement. Donc à moins que vous ne soyez passée au travers je ne sais comment, vous avez entendu parler de cette opportunité et avez décidé de saisir votre chance. Ce qui signifie que vous connaissez les piètres résultats de ma collaboration avec cette agence de recrutement.

Je ne le nie pas.

– J'ai entendu dire que vous aviez des exigences extrêmement élevées.

M. Risinger éclate de rire.

– Meghan, puis-je vous appeler Meghan ? (Il ne s'arrête pas suffisamment longtemps pour obtenir une réponse.) S'il vous plaît, faites-moi une faveur. Arrêtez de dire n'importe quoi.

Bon, très bien, il veut que je sois honnête. Je peux être honnête.

– J'ai entendu dire que vous étiez d'un tempérament difficile.

Il fait les gros yeux en laissant tomber sa main avec dédain.

– Essayez encore.

D'accord, je commence à mieux comprendre le problème. Mais j'ai décidé de passer outre et je n'ai rien à perdre.

– J'ai entendu dire que vous étiez un vrai salaud.

Pendant un moment, il me regarde fixement. Son sourire se fige. Au lieu de le provoquer, je suis soudain convaincue que je suis allée trop loin.

Mais tu penses à quoi ? Tu es en train de passer un entretien et tu traites le boss de vrai salaud !

Finalement, il prend la parole.

– Ce qui amène la question suivante, ajoute-t-il. Pourquoi voulez-vous travailler pour un vrai salaud ?

J'inspire profondément, pas vraiment sûre d'être hors de danger.

– Parce que je suis assez douée pour ça.

Après un nouveau silence assez long, il éclate de rire, se lève soudain et appuie sur le bouton de son interphone.

– Voulez-vous un café, Melle Burns ?

Ah on est revenu à Melle Burns, est-ce bon ou mauvais signe ?

– Non merci.

– Ne soyez pas timide, Cora apportez-nous deux cafés.

La voix de la réceptionniste résonne en retour.

– Allez les chercher vous-même.

– Merci Cora. (M. Risinger ouvre le tiroir de son bureau.) Comme vous pouvez le constater, j’ai besoin d’une assistante dédiée. (Il sort une flasque.) Un brandy ?

– Humm.

Il plaisante, n’est-ce pas ?

– Détendez-vous, dit-il en se servant dans un mug et en s’adossant dans son fauteuil. Je sais que vous n’avez jamais occupé ce genre de poste, mais ici nous n’avons pas de problèmes de boisson. Il n’y a que des *executive drinkers*.

J’acquiesce, sceptique, tandis qu’il avale une gorgée.

– De toute façon, fait-il en souriant et en secouant la tête, je ne commence pas si tôt normalement sans un bon café mixé. Un café doré de Sumatra, c’est le meilleur choix. J’ai certains standards assez hauts, Melle Burns, et la différence entre moi et n’importe qui d’autre est que je peux tout avoir. Le pouvoir ne corrompt pas, il ouvre les portes.

Il change de sujet très rapidement mais le ton de sa voix ne change pas. Ça me prend une seconde pour digérer ce qu’il affirme.

– Si vous le dites.

Il sourit d’un air suffisant.

– Les gens pensent qu’ils seraient différents s’ils avaient de l’argent tout d’un coup. Le pouvoir. Mais dès que vous avez la possibilité de faire exactement ce que vous voulez, dès que vous avez le monde à votre disposition... Eh bien, l’amour de l’argent n’est pas la source de tout mal, mais ça aide à devenir un salaud.

– Personne n’a rien dit de la sorte, murmuré-je presque pour moi-même tant la situation est étrange et annihile presque mon filtre mental.

M. Risinger fronce les sourcils.

– Comment ?

J'ai la sensation que personne n'a jamais répondu à ses petites sorties, ni osé le critiquer. Je ferais mieux d'arrêter de mettre les pieds dans le plat et de partir poliment, mais il est parvenu à me titiller.

– Ce n'est pas comme ça que cela fonctionne, expliqué-je en étouffant un soupir. La citation que vous évoquez, « l'amour de l'argent est la source de tout mal ».

Pendant un instant, il me fixe étrangement. Comme si j'étais une nouvelle espèce de chat sauvage dans un zoo. Puis il se sert un autre verre et sourit.

– Vous ne me semblez pas franchement bigote, Melle Burns. Qu'est-ce qui vous rend si... ennuyeuse et pédante ?

C'est de bonne guerre, je l'ai traité de salaud. Je souris en lui répondant parce que, malgré tout, son petit rictus, à moitié espiègle, à moitié démoniaque, est très contagieux.

– Je suis allée plusieurs fois à la *Sunday School*. Mais si nous nous risquons sur ce terrain, je dois dire que vous avez utilisé les mots « soulever une question » dans un sens totalement faux.

– Oh, grommelle-t-il, mais comment est-ce possible ? Y a-t-il un autre sens à « soulever une question » ?

Avant que je puisse répondre, il fait un geste assez brusque des deux mains en secouant la tête.

– Non, non. Par pitié, ne me dites rien. J'aime autant ne pas savoir. (Il attrape une feuille de papier sur son bureau et je réalise que c'est mon CV.) Vous n'avez pas du tout l'expérience requise pour ce job, je suis certain que vous le savez. Mais vous avez forcé ma porte tout de même. Pourquoi ?

Il essaie de me déstabiliser depuis que je suis entrée dans son bureau. C'est bien normal, je suppose. J'ai été vraiment détestable, mais enfin il le méritait.

Je m'éclaircis la gorge avant de répondre :

– Parce que je pense être la meilleure assistante que vous aurez jamais. Et je pense que vous le savez, sinon je ne serais pas assise en face de vous en ce moment même.

Il me fixe du regard pendant un instant avec ce sacré sourire qui lui barre le visage.

J'aimerais bien savoir ce qu'il pense.

CHAPITRE 4

Adrian

Oh, elle va me tuer.

Toute cette histoire de vierge effarouchée... Mon Dieu ! Je ne sais pas d'où ça lui est venu, mais je suis ravi d'y jouer. Épanouissement personnel, peut-être. Elle veut que j'efface de son corps la mémoire de ses anciens amants.

Je fais de mon mieux.

Elle n'a pas à me dire que personne ne lui a jamais fait ressentir ça. C'est évident. Quand je la fais jouir sans préambule, sa bouche forme un petit O de surprise – un signe manifeste que personne d'autre que moi ne lui a fait éprouver cela avant. Bien entendu, les prolongations sont tout aussi excitantes. Et les résultats toujours plus incroyables. Je me souviens, il y a quelques semaines, je léchais le reste d'elle sur mes lèvres quand elle a affirmé qu'elle n'avait jamais joui autant. La voix rauque, les yeux vitreux et l'écho de son hurlement résonnent encore dans mes oreilles. Elle ne se souvenait pas de me l'avoir déjà dit avant.

Je voudrais l'entendre encore ce soir.

Elle se repose maintenant, de son orgasme et du flot d'émotions qui l'ont submergée, elle se libère de mon étreinte juste suffisamment pour me regarder. Elle sourit et mordille ses lèvres doucement.

– Pourquoi ai-je l'impression que tu es en train de préparer quelque chose qui va me faire rougir ?

Si seulement nous ne jouions pas à ce jeu idiot, je ferais un effort. Comment embarrasser Meg à nouveau ? Cela fait quelque temps que je n'y suis pas parvenu. Il faut que je garde ça en tête pour plus tard. Elle n'a plus honte de se caresser devant moi, j'ai enfoui la tête entre ses jambes de toutes les façons possibles et imaginables et elle n'essaie plus de contrôler les torrents de mots incohérents qui s'échappent quand je la fais vibrer. Et après cette incursion, la nuit dernière, dans cette partie de son corps que je n'avais pas exploré encore, elle n'a plus aucune raison de ne pas se laisser aller.

Mon sexe se dresse à cette pensée. *Down, boy*. Ce n'est pas le moment. Bien sûr, nous avons fait l'amour comme des dingues, son corps tendu et brûlant qui s'agrippait au mien tel un étau alors qu'elle se débattait sous moi. Les bruits qu'elle a émis, mon Dieu... Et quand j'ai enfin atteint l'intérieur de ses jambes, elle était trempée. Je suis assez content de moi, mais cette fois-ci elle était tellement ouverte et épanouie, que son désir la rendait irrationnelle et sauvage.

Je dois la laisser se reprendre. C'était sa première fois et même si j'ai préparé son corps avec une immense patience, c'était une expérience très intense. Je dois être responsable, il faut que je résiste à l'envie de recommencer.

Enfin presque.

– Retire ta robe, ordonné-je d'une voix posée.

Elle se recule et s'éloigne.

– Ne pourrais-tu pas... ?, demande-t-elle doucement.

Je suis certain qu'elle peut atteindre la fermeture Éclair toute seule. Elle est devenue très souple ces derniers temps. Mais je l'aide, je fais glisser le zip jusqu'au bas du dos. Elle saisit sa robe, la fait doucement glisser, découvre son dos et la dentelle de sa culotte.

Là, elle hésite, tient la robe tout contre elle pour l'empêcher de tomber par terre.

– Montre-moi. (Le ton de ma voix est ferme et calme.) Ne te cache pas, Meg.

Finalement, elle laisse choir la robe. Elle se tient debout devant moi, silencieuse et immobile, à part ses épaules qui montent et descendent au rythme de sa respiration. La robe a roulé autour de ses chevilles. Mon regard suit la ligne dessinée par ses jarretelles et le haut de ses bas. Avec des petits rubans bleus naturellement.

Je laisse mes yeux se poser sur son corps, je remarque le collier de perles autour de son cou.

Un sourire narquois sur les lèvres, je viens lui faire face. Et quand mon doigt passe sous le collier et le tire doucement, ses yeux battent et se ferment.

– Tu aimes porter des perles autour du cou ?, murmuré-je.

Elle acquiesce.

Quand mes doigts descendent le long de sa poitrine, elle inspire fortement. – Adrian...

La dentelle, le balconnet ne laissent rien à l'imagination. Toute sa chair souple déborde du soutien-gorge, il est extrêmement tentant de chercher l'arrière pour le dégrafer, elle est si ravissante avec cet ensemble.

– Dis-moi quelque chose, mon innocente et rougissante épouse.

Les coins de sa bouche frémissent, mais elle s'en tient à son rôle.

– Est-ce que ça te choquerait si je te demandais de retirer ce soutien-gorge, de t'allonger sur le lit et de te tenir les seins de façon à ce que je décoiffe ton cou avec quelque chose d'autre ?

Je peux la voir avaler difficilement.

– Non, murmure-t-elle.

– Vraiment ? (Je ris doucement.) Mais tu es si pure...

– J'ai une certaine imagination, Ryn, et si tu dois me caresser, j'avoue que l'idée m'en est venue il y a un certain temps.

La vraie Meg est en train d'apparaître. Elle ne peut se cacher très longtemps.

– Dis-moi à quoi tu as pensé.

Elle rougit joliment.

– J'ai surtout pensé à la façon dont tu te sentirais à l'intérieur de moi.

De toutes les choses coquines qu'elle aurait pu me souffler, cette assertion si simple et innocente me ravit.

Avec un grondement que je ne cherche même pas à masquer, je l'attrape fermement, la soulève et la jette sur le lit. Elle crie, atterrit sur un monceau de coussins, de couvertures et de cheveux roux tout fous. Il est tentant de l'escalader, mais le lit est ridiculement grand et j'ai une bien meilleure idée.

Je l'attrape par les chevilles et la tire au bord du matelas. Elle sourit. Ses yeux se ferment tandis que ses cuisses me prennent instinctivement. Elle n'est pas tout à fait à la bonne hauteur, et je tire un autre coussin.

– Lève-toi, ordonné-je en tapotant sur ses hanches, elle se redresse et glisse le coussin sous ses fesses.

Je retire ma veste et défais ma cravate à la va-vite. Elle est prête pour moi. Ses yeux exultent le stupre.

Chaque partie de son corps bronzé luit et fait ressortir la lingerie blanche et appétissante.

Je pourrais la prendre en photo, je suis certain qu'elle me laisserait faire. Mais je n'en ai pas besoin. Son image est ancrée en moi à jamais.

Je veux continuer le jeu, mais je n'ai plus de mots. Elle cambre sa jambe autour de moi et même si on l'a fait cent fois, mon cœur bat la chamade à l'idée de ce qui vient.

Après tout ce temps, on y est.

Mariés. À Hawaii. Et je suis à même de la faire mienne enfin.

J'agrippe sa culotte par le milieu et la jette sur le côté. Toutes mes pensées les plus sombres, mes doutes se bousculent, s'agitent et se mêlent tandis que je la pénètre. Doucement. Elle crie, ses muscles se resserrent autour de moi. Elle le fait exprès ou bien c'est un réflexe incontrôlable, je ne peux savoir. Je ne peux que ressentir.

En grognant, je l'attrape avec force, mes doigts se perdent dans les chairs tendres de ses hanches. Son cou se tend, sa tête se renverse en arrière et son corps se resserre sous moi. À chaque poussée, son buste tressaille et ses tétons menacent de s'échapper de la dentelle délicate qui les retient à peine.

Parfait. *Parfait.*

Presque parfait.

J'attrape le soutien-gorge et le tire d'un coup sec. Les bretelles ont déjà glissé, c'est plus facile et je peux voir les pointes dressées de ses seins s'échapper du tissu.

Zut.

J'attends ça depuis trop longtemps. Je sens l'excitation monter, mais il ne faut pas. Il faut que cela dure.

Je prends une grande inspiration, je frissonne, m'arrête. Je suis enfoui profondément en elle, elle met un certain temps à le comprendre. Elle cligne des yeux plusieurs fois.

– Caresse-toi, ordonné-je.

Elle sourit, et le fait.

Je ne bouge pas, je la sens enveloppante autour de mon sexe. Je serre les mâchoires pour rester immobile, j'essaie de résister à cette incroyable envie de m'arc-bouter et je la contemple. Sa respiration s'apaise, ses joues se colorent d'un rose plus soutenu, je sens ses muscles intérieurs onduler.

– Regarde-moi, ordonné-je en haletant, chaque muscle de mon corps est tendu en attendant de la baiser.

Et quand elle ouvre les yeux, je passe à l'action.

Mes doigts s'envolent, elle se cabre en dessous de moi et tout s'évanouit tandis qu'elle hurle mon nom.

Le monde disparaît dans un éclair immaculé, tout doucement je reprends conscience. Je dois cligner des yeux plusieurs fois pour l'apercevoir à nouveau, je monte sur le lit pour la rejoindre. Elle respire sans rien dire, se love tout contre moi et cache sa tête dans ma chemise.

– Je t'aime, soupire-t-elle.

Quelque chose se brise dans ma poitrine. Elle ne le dit pas souvent. Et jamais si je ne l'ai pas dit avant.

– Je t'aime aussi. (Mes doigts s'entrelacent dans ses cheveux.) Es-tu heureuse ?

Elle sourit.

– Est-ce que c'est vraiment la bonne question ?

– J'adore te l'entendre dire.

– Parfaitement heureuse. Je ne te mentirai pas, je ne pensais pas rentrer à la maison mariée.

– Moi non plus. Mais j’ai pensé qu’on avait attendu suffisamment longtemps.

Pendant un moment, nous ne faisons que respirer.

– Je suis désolé d’avoir gâché tant de temps, avoué-je.

Meg reste calme avant de répondre :

– Tout va bien. Nous y sommes maintenant.

Oui, nous y sommes.

*

* *

Cinq ans plus tôt.

Je n'ai pas besoin de cette fille dans ma vie.

Elle passe sa langue sur ses lèvres – une habitude nerveuse je pense, mais ça ne m'aide pas beaucoup. Il faut que je me force à regarder autre chose que sa bouche et je finis par arrêter mes yeux sur le décolleté de son chemisier.

Bravo. C'est parfait.

Elle doit porter une espèce de caraco en dessous, c'est ce que portent les filles rondes, mais je ferais mieux de ne pas regarder non plus. Bien. *Bien ?*

Pas très en forme, Risinger. Pas très en forme.

Évidemment, je ne peux l'embaucher. Au-delà de son inexpérience, elle est trop intelligente, trop jeune, trop...

Trop douce et voluptueuse et ample et...

– Bien, dit-elle, m'interrompant dans mon examen avant qu'il ne se transforme en passage aux rayons X. Voulez-vous m'interroger à propos de... vous savez, mon CV ? Travail, expériences, références ?

En m'éclaircissant la gorge, je jette un œil au papier sur mon bureau.

– Bien, il n'y a pas grand-chose à demander, non ?

Argh. Elle ne perd pas contenance. Elle s'assied encore plus droite sur sa chaise.

– Vous le saviez avant de me faire venir, souligne-t-elle. Je peux vous assurer que je suis très professionnelle et que j'apprends vite. Et je ne me

défilerai pas au premier obstacle. Donc je pense que la seule question, c'est de savoir si vous pouvez vous permettre d'être aussi sélectif ?

C'est certainement l'entretien d'embauche le plus bizarre qu'elle ait jamais passé, mais elle ne le montre pas. En dix minutes à peine, elle arrive à gérer mes contradictions quand personne n'a jamais su le faire. Je n'essaie même pas d'être gentil. Parce que je ne peux pas l'embaucher.

Je dois l'embaucher.

Je me lève et lui tends la main, parce que je ne sais pas quoi faire d'autre.

– Merci de m'avoir accordé votre temps, Melle Burns, je reviendrai vers vous.

Elle hausse un sourcil, mais se lève aussi, en tirant subtilement sur sa jupe pour s'assurer qu'elle couvre bien ses cuisses. Oui. J'essaie de faire au mieux pour ne pas regarder.

– C'est tout ?

– J'ai un autre rendez-vous, assuré-je d'une voix qui devrait marquer la fin de l'entretien.

Mais avec quelqu'un comme elle, rien n'est moins sûr.

– Parfait, dit-elle après un petit silence. Merci. J'attends de vos nouvelles très bientôt.

Au moment où la porte se referme derrière elle, je laisse échapper un long soupir. J'essaie de faire passer la migraine qui s'est abattue sur moi quand mon interphone sonne. J'appuie sur le bouton, furieux.

– Alors ?, demande Cora. Je prépare le contrat ?

Quand on parle des gens qu'on aimerait bien ne pas avoir dans sa vie.

– C'est une adorable ingénue, Cora, très bien, mais vous savez que je ne peux l'embaucher. Elle va se faire dévorer toute crue.

– Ingénue ?

Cora éclate de rire si fort qu'elle part dans une quinte de toux qui m'inquiète un peu. Ces derniers jours, je n'ai pas osé lui demander si elle allait bien. Elle le prend comme une insulte et passe le reste de la journée à maugréer sur le fait « qu'elle est trop vieille certes, mais pas au seuil de la mort ».

Finalement elle se reprend assez pour continuer.

– Avons-nous rencontré la même personne ? À moins que vous n’ayez été trop distrait pour remarquer combien elle est parfaite.

– Je n’ai pas été distrait, répliqué-je sur un ton agressif.

– Entendu. Je ne m’occupe plus de votre courrier donc vous feriez bien de reconsidérer la situation de Melle Burns. Et pendant que nous y sommes, il est temps pour vous d’essayer de consolider votre vie professionnelle tout comme votre vie personnelle.

Ma migraine explose à nouveau.

– Je n’ai pas franchement le temps de vous expliquer pourquoi tout ça est une très mauvaise idée.

– Pfft. J’ai fait mon chemin au bureau, à ma belle époque, je n’ai jamais causé de tort à quiconque. (Cora est probablement en train d’effectuer un geste las avec son cahier de brouillon.) Oui, tous ces gens qui prônent le fait de ne pas mélanger l’amour et le boulot détestent l’idée que ça arrive aux autres et pas à eux.

En grommelant, je pose mes coudes sur le bureau et me couvre les yeux.

– S’il vous plaît, s’il vous plaît, ne me dites pas que vous avez couché avec votre boss.

– Bien sûr que non, répond-elle, l’air mielleux, votre père ne voulait pas !

Je laisse échapper un soupir de soulagement et sombre entre mes bras.

– Je ne peux pas l’embaucher, Cora.

– Entendu, assure-t-elle, l’air suffisant.

Elle sait qu’elle a déjà gagné.

CHAPITRE 5

Meg

Je me love dans le fauteuil rembourré du bureau d'Adrian à la maison. Inimaginable que ce soit aussi différent de son ancien bureau, avec ces lambris foncés et ce luxueux tapis rouge. C'est si doux et merveilleux quand on marche dessus pieds nus, quand on est nu tout simplement.

De temps à autre, il me laisse demeurer ici. Je ne le dérange pas quand il travaille, parfois la porte reste entrouverte, ça signifie que ma compagnie est bienvenue. On peut passer des heures sans se parler, mais je sais qu'il est près de moi.

Aujourd'hui, il passe en revue les commentaires sur ses livres.

– Est-ce que tu trouves que je jure trop ?, demande-t-il brusquement.

Je lui souris.

– Nom de Dieu, pas vraiment !

– Je veux dire dans mes livres.

– Laisse-moi réfléchir. (Je pose mon verre, l'air concentré.) Nom de Dieu, pas vraiment.

– Certains lecteurs se plaignent, poursuit-il en consultant son écran, apparemment, la chose n'est pas indispensable.

J'éternue, me redresse sur le fauteuil de façon à faire passer mes jambes par-dessus mon bras.

– De même que la scène avec le vibromasseur et les bijoux de seins, mais personne ne s'en est plaint.

– Tiens, lis quelques commentaires, fait-il en se tournant vers moi. Trop sexy arrive en deuxième position.

Il s'appuie contre sa chaise, étend l'une de ses jambes face à moi, tandis que l'autre reste fermement plantée au sol. Je laisse ma tête tomber sur le bras du fauteuil et lui adresse un sourire.

– Comme dans la vraie vie, lancé-je malicieusement – ça l'amuse.

Il reste calme quelques instants, tourne d'un quart de tour sur sa chaise, puis à nouveau revient vers moi.

– Qu'est-ce qui a fait que tu m'as lu la première fois ?, demande-t-il finalement.

– Je te l'ai dit. C'était une sorte de coïncidence, c'est venu comme ça, dans la barre de recherche.

Je me redresse, essayant de comprendre où il veut en venir.

Il secoue la tête.

– Non, non, je veux dire... pourquoi as-tu cliqué dessus ? Tu savais très bien que ce n'était pas ce que tu recherchais, mais tu as voulu le lire tout de même. Pourquoi ?

Je hausse les épaules, j'essaie de me souvenir.

– Je ne sais pas, la couverture, le titre. C'était une sorte d'impulsion. Quelque chose... Je ne sais pas.

– Le côté indispensable, fait-il plus pour lui que pour moi.

– J'imagine.

– Tout a toujours trait à ce côté indispensable, explique-t-il doucement. La différence entre un succès et un échec. Aucun expert ou analyste ne peut expliquer la différence entre les deux.

Il y a quelque chose dans son ton que je n'aime pas. Je me lève, me dirige vers lui et essaie de tempérer sa bougeotte en entourant ses épaules de mes bras. Il se détend un peu et laisse sa tête s'appuyer sur moi.

– Es-tu ennuyé d'avoir perdu ce côté indispensable ?, demandé-je en lui grattant le cuir chevelu.

– Personne ne le garde pour toujours. Mes jours sont comptés. Mais la prise de conscience est toujours difficile. Chaque nouveau livre compte de moins en moins de lecteurs. Et puis les gens ne veulent pas débarquer au milieu de l’histoire de Dirk et Amanda, mais comment imaginer un nouveau couple auquel les lecteurs s’attachent autant ? La raison pour laquelle les gens les adorent, c’est parce que c’est nous. Je ne sais pas créer à partir de rien.

– Tu y arriveras, peut-être as-tu juste besoin d’un bon break ?

Adrian éclate de rire.

– Et je vais faire quoi ?

Et je ne sais que répondre à cette question.

Car depuis que je le connais, Adrian a toujours été incapable de s’arrêter de travailler. Il a toujours évoqué l’inspiration pure, mais je sais qu’il a commencé à écrire car il avait besoin de combler toutes ces heures vides entre son travail au bureau et le sommeil qui ne venait pas.

– Je crois qu’il te faut une structure, affirmé-je.

Il cligne de l’œil doucement.

– C’est ce que Papa disait tout le temps, assure-t-il de sa voix je-plaisante-mais-en-fait-je-ne-plaisante-pas-du-tout. Je t’ai dit que j’ai évité de justesse les camps d’entraînement ? Bon, je pense qu’il bluffait.

– Il faudrait peut-être trouver un juste milieu entre l’entraînement militaire et l’anarchie complète dans laquelle tu vis maintenant, suggéré-je en continuant à lui passer la main dans les cheveux – ils sont doux comme de la soie, rien à voir avec les miens. Est-ce que les associés seniors n’auraient pas une petite idée ?

Quelques mois après son départ si brutal de la société, les « vieux cons » du conseil d’administration de Risinger Industries – ce n’est pas leur titre officiel – l’ont encouragé à revenir. Je pense qu’il espérait être black-listé à vie de tous les cercles du pouvoir, et ce fut une véritable surprise. Il est évident qu’ils essaient de le réintégrer d’une façon ou d’une autre, même en tant que consultant, mais Adrian demeure assez réservé sur le sujet.

– J’ai détesté ce job, marmonne-t-il.

– menteur. (J’agrippe une poignée de cheveux et le tire vers moi gentiment.) Tu arrivais au bureau pratiquement tous les jours avec une érection.

– La faute en revenait à ma secrétaire trop excitante. (Il m’observe et me sourit.) C’était un job qui me dévorait trop, même si c’était gratifiant. Mais je ne veux plus de ce genre de stress dans ma vie.

– Je pense que si. Ça ne te manque jamais ?

Il soupire.

– Je n’ai jamais vraiment détesté ce job, Meg. J’ai détesté ce qu’il a fait de moi. Et c’est ça qui ne me manque pas. (Il est calme et réfléchi.) Mais tu as raison, assure-t-il après un moment, ils me veulent. Ils ne me tendent pas vraiment la main, mais je sais reconnaître les signes. Les cartes sont sur la table. Ils souhaitent me récupérer pour bénéficier de cette espèce de magie dont ils m’auréolent. Mais je m’en fiche. Ce n’est pas ma société, elle ne l’a jamais été. La seule différence est que maintenant je le sais. C’est du tout ou rien, là-bas. Je ne veux pas y retourner.

Malgré ses paroles, il ne semble pas convaincu.

Risinger Industries était toute sa vie. Il a pratiquement grandi là-bas, avec Cora baby-sitter contre son gré, les longs week-ends où son père ne pouvait se libérer et où sa mère ne se sentait pas bien. Il ne parle pas beaucoup d’elle, mais j’ai l’impression que sa maladie avait trait à l’alcool. Il garde des flasques planquées dans toutes sortes d’endroits étranges et ce n’est pas une habitude anodine.

Avant sa majorité, la plupart des actions de la société étaient contrôlées par un conseil d’associés. Adrian l’a pris comme un affront personnel bien qu’il ait toujours conservé 49 % des parts, même quand il a choisi de prendre la direction du groupe. Sachant ce que je sais de son père, j’ai été surprise par ce geste généreux. Même sans la compagnie, Adrian possède tout le reste de cette fortune familiale liée à son nom. Il n’a jamais eu besoin de toucher à ses parts pour vivre.

– Écoute, essaie d’y penser, poursuis-je. Même consultant à mi-temps ne serait pas mal pour toi. Ça te permettrait de te focaliser sur autre chose. Et quand tu es pris par autre chose, l’inspiration arrive naturellement.

Il m’entoure la taille de son bras.

– Est-ce que tu reviendras ? Est-ce que tu iras chercher mon café ? Est-ce que tu m’apporteras mon courrier ? Est-ce qu’on déjeunera ensemble ?

Je souris doucement.

– Est-ce qu’il ne manque pas quelque chose sur la liste ?

– Pardon.

Il soulève l’autre main et fait le signe des guillemets alors qu’il répète :

– On « déjeunera » ensemble.

– Oh, tout ça est très tentant, mais... pas avant un million d’années, *baby*. (Je lui caresse toujours les cheveux.) Je t’aime plus que tout au monde, mais après que tu m’as virée, je me suis juré que jamais plus je ne travaillerais pour toi. Et je ne compte pas me parjurer.

*

* *

Il y a 5 ans

– Melle Burns, pourriez-vous m’expliquer ce truc que je suis en train de regarder ?

Et c’est ainsi que ça a commencé.

Ma première semaine à Risinger Industries a été très calme et tranquille, je devais bien me douter que quelque chose allait me tomber dessus. Je m’étais presque permis de penser que M. Risinger et moi-même allions si bien ensemble que je ne verrais jamais rien de ce fameux comportement que les autres candidates avaient fui à mille lieues.

Comment ai-je pu être aussi stupide ?

– Hum... Un ordre d’achat ?

Ce n’était apparemment pas la réponse qu’il attendait. Je passe en revue les différentes erreurs que j’ai pu commettre, mais je ne vois rien. Quand je l’ai rempli mardi dernier, je l’ai vérifié quatre fois jusqu’à ce que mes yeux en deviennent vitreux.

Son nez frémit.

– Pouvez-vous m’expliquer ce qui ne va pas avec ça ?

Je voudrais répondre quelque chose de mordant, mais il anéantit toute résistance de ma part par la seule force de sa colère rentrée. Il annihile toute émotion autour de lui, ne laissant la place à rien ni à personne. Et il n’a même pas élevé la voix.

– Ici, siffle-t-il enfin, faisant claquer sa main au bas de la feuille.

SIGNATURE :

Suivie d'une ligne blanche.

Oh, zut.

– Ceci a été envoyé à l'autre bout de l'État avant qu'ils ne nous le renvoient car non valable, gronde-t-il. Comment vous êtes-vous débrouillée pour tout fichier en l'air ?

Plus une goutte de sang n'irrigue mon visage. Mes lèvres sont glacées tandis que j'essaie de formuler quelques mots. Mon cerveau bouillonne, j'ai fait exactement ce qu'il m'a demandé de faire... Peut-être ne faut-il pas répondre... Mais non. Impossible.

– Vous avez dit... (Je m'éclaircis la gorge et il me regarde fixement.) Vous m'avez dit de le laisser dans mon courrier à partir et que vous...

– « Mon courrier à partir »...

Il m'interrompt, mais sans hurler. Je me force à ne pas sursauter, mes poings se serrent tout contre mon ventre.

– Ça. (Il attrape le casier « courrier à partir » et le secoue vers moi.) Ce putain de casier « courrier à partir ». Celui sur *mon* bureau. Pourquoi donc irai-je farfouiller dans votre casier « courrier à partir » pour les papiers à signer, Melle Burns ? Utilisez votre cerveau. Il me semble que vous devez bien en avoir un quelque part.

Zut.

– Je suis certaine que je peux... (J'ai du mal à avaler et son regard se fait de plus en plus noir.)... arranger ça.

Il secoue la tête.

– J'ai déjà tout arrangé, autant que faire se peut. Mais on a perdu suffisamment de temps. Et d'argent. C'est pour cela que nous scrutons tout à la loupe, Melle Burns, car tout compte. Nous ne sommes pas des amateurs ici. Vous n'êtes pas à la TV dans *Take your daughter to work day*.

Mon visage doit trahir un véritable désarroi, ça le fait réagir et j'aperçois quelque chose étinceler dans ses yeux, qui coupe court momentanément à sa diatribe.

– C’est une plaisanterie, Melle Burns, basée sur un show assez populaire dans notre monde civilisé. Je suppose que même chez les ploucs du sud on regarde *Take your daughter to work day*. (Il se saisit du document et le froisse dans sa main.) Maintenant, comprenez-vous l’importance de ce que j’essaie de vous dire ?

– Oui, réponds-je vivement, je vous promets que cela n’arrivera plus jamais.

– Les excuses ne servent à rien. Essayez juste d’intégrer ce que j’essaie de vous expliquer. Je ne peux tolérer ce genre de fautes dans une société en pleine expansion. Tout ce que vous faites retombe sur moi. J’en porte la responsabilité ultime. Vous pouvez travailler n’importe où, mais moi je suis coincé dans cette société jusqu’à la fin de ma vie. C’est mon héritage, voyez-vous. Et je ne puis me permettre de tout reprendre et recommencer. Pas plus que vous d’ailleurs. Vous êtes nouvelle ici et je peux tolérer vos questions stupides, le fait que vous vous perdiez pour aller à la photocopieuse, votre façon de vous habiller comme si vous gériez le déstockage chez Goodwill, mais vous devez vraiment faire un effort, Melle Burns.

Je le regarde en état de choc.

Il fait un geste de la main

– Vous pouvez disposer. (Il a l’air plus gêné qu’en colère maintenant.)
Retournez travailler et n’oubliez pas ma commande pour le déjeuner.

Va te faire voir avec ta commande pour le déjeuner.

Va te faire voir avec ta société.

Va te faire voir tout court.

Je me redresse et sors dans le couloir. Je prends sur mon bureau un dossier au hasard comme si j’avais besoin d’une raison précise pour aller quelque part, je le tiens contre moi comme un bouclier, jusqu’à atteindre un coin bien sombre au bout du couloir sans fin où je peux m’appuyer et laisser les sanglots s’échapper.

Évidemment, exactement à ce moment-là, j’entends des pas se rapprocher, ils proviennent de l’entrée ; je me retourne, qui que soit la personne, si elle vient par-là, elle m’apercevra. Je ne reconnais pas le son des pas, ce n’est pas Adrian. Celui qui arrive ne marche pas comme si le monde lui appartenait.

– Vous allez bien ?

Je prends une inspiration assez profonde.

– Oui, mens-je.

– Vous êtes la nouvelle assistante de M. Risinger, n'est-ce pas ?, fait la voix.

J'acquiesce, je voudrais bien me retourner vers lui, mais je ressemble à un vrai raton laveur.

– Je suis Steve, du département technique. (Il y a une pause.) On peut se serrer la main plus tard.

– Oh, pardon, marmonné-je, résignée à l'humiliation de devoir lui faire face. J'espérais vraiment passer inaperçue.

– Je ne dirai rien à personne, continue Steve, promis. Surtout pas au boss. Il a certaines obsessions quant à la perfection, il croit toujours qu'il est le meilleur et en impose à tout le monde. Vous ne pouvez pas vous laisser traiter ainsi. Essayez de tenir le cap, mais ne vous laissez pas emporter par la tornade dramatique. Si vous y parvenez, vous serez la personne la plus forte à ce poste.

Je renifle un peu.

– Merci Steve, je m'appelle Meg.

– Je suis ravi de vous rencontrer. Si vous avez besoin de prendre l'air, descendez d'un étage, vous me trouverez dans le coin le plus isolé du dixième étage. On y organise parfois des fêtes pas mal pour les introvertis.

– Merci.

Je souris maintenant, vraiment rassurée par cette offre d'amitié provenant d'un étranger. Je ne sais pas vraiment combien de temps je tiendrai ici, mais si je peux me faire des amis chez les employés, ce ne sera pas si mal finalement.

Bien, bien, je ne laisserai pas M. Risinger détruire le meilleur de moi-même. Je me cramponnerai à ce job aussi longtemps que je n'aurai pas remboursé toutes mes dettes, je trouverai un plus bel appartement et ferai des économies à la banque. Ensuite je serai libre d'agir comme bon me semble. Juste quelques années. Je ne prendrai pas la chose personnellement. Je ne laisserai pas M. Risinger gagner.

CHAPITRE 6

Adrian

Que va dire Cora ?

La pensée me traverse l'esprit beaucoup plus souvent qu'elle ne le devrait. Elle n'était après tout qu'une réceptionniste dans la société de mon père. À cinq ans, je jouais avec mes camions sous son bureau et elle ne se plaignait jamais quand je roulais malencontreusement sur ses chevilles. Quand j'avais dix ans, elle partageait ses sandwiches à la crème glacée avec moi et plus d'une fois, elle a menti à mon père qui me cherchait pour me gronder. Quand j'avais treize ans, elle a intercepté un coup de fil de l'école à propos d'une bagarre pendant la récréation, elle s'est fait passer pour ma mère et elle a réglé le problème. Et je me suis arrangé pour qu'il n'y ait aucun professeur présent quand j'ai rendu la monnaie de sa pièce à mon camarade.

Pourtant elle était juste la réceptionniste.

À seize ans, j'ai surpris mon père en train de crier sur Cora dans son bureau, je n'étais jamais d'accord avec lui et presque aussi grand. Cora tempérait les orages comme les marins, mon père n'avait même pas remarqué combien elle était forte. L'intimidation est le seul langage qu'il connaissait. Je l'ai bousculé pour le faire reculer – il était ivre – ; quelle énorme surprise ! Ce que j'ai lu dans son regard a été ma plus belle victoire.

Je lui ai affirmé que s'il recommençait, je l'enverrais à l'hôpital les pieds devant.

En fait c'est la cirrhose qui l'a eu. Trois semaines après mon dix-huitième anniversaire. À l'enterrement, Cora était la seule qui pleurait.

Je n'ai jamais compris et je ne comprends toujours pas. Qu'une fille aussi bien qu'elle et sans problème travaille pour un tyran comme lui. Et qu'elle s'inquiète plus pour lui que sa propre famille, notamment sa femme. Ma mère a réussi à rester sobre pendant l'enterrement, mais elle ne semblait pas vraiment comprendre ce qui se passait. Elle avait trouvé le meilleur moyen de le fuir et je ne peux la blâmer. Quand elle était ivre ou totalement défoncée, elle était assez inintéressante. J'ai lu quelque chose sur ce phénomène depuis. Des gens appellent ça la méthode Gray Rock. Naturellement, vous n'êtes pas supposé le faire avec de grosses quantités de gin, mais elle avait ses propres méthodes. L'idée est d'être aussi ennuyeux que possible avec ce genre de personne. Un narcissique forcené comme mon père avait besoin de quelqu'un pour se défouler. Si vous ne lui donnez rien, si vous êtes ennuyeux, il finit par abandonner.

Moi je n'ai jamais été ennuyeux.

Mon père a focalisé toute sa colère sur moi pendant des années, et quand il est mort, il ne m'a pas manqué. Mais sa voix résonne encore dans ma tête, parce que tel est l'héritage que nos parents nous laissent. Pour le meilleur ou pour le pire.

En me léguant sa société, il ravivait de vieilles blessures. Au début, je ne m'en suis pas rendu compte. Même si j'ai fait tout refaire pour me débarrasser du style horrible des années 1980, les souvenirs sont restés, ils sont vivaces. Le fantôme de mon père me poursuit dans les couloirs, me rappelant constamment que je lui dois tout. J'ai bu pour oublier, une décision idiote, m'infligeant le même poison qui avait tué mes deux parents. (Ma mère est censée être morte dans un accident de voiture, mais la faute en revient plus à la bouteille qu'au poteau électrique qu'elle a pris en plein jour à cent à l'heure dans une zone résidentielle. Je suis heureux qu'elle n'ait tué personne.)

Pendant un temps, j'ai pensé que j'avais un vrai problème avec l'alcool, mais j'ai vite compris que cela ne résoudrait rien. Et il n'y a aucune cure possible pour les imbéciles.

Et maintenant Meg veut que j'y retourne.

Une chape de colère s'abat sur moi. Elle ne peut comprendre. Ce n'est pas aussi simple qu'enfiler un costume, passer la porte et faire une journée complète.

Cet endroit brûlera mon âme si j'y retourne.

Mais je ne peux lui expliquer. Et je suis furieux contre moi d'être si mélodramatique, non elle ne le prendra vraiment pas bien.

*

* *

Il y a 3 ans.

Vous devez le comprendre, je ne cherchais pas l'âme sœur.

Jusqu'à ce qu'elle entre dans ma vie, j'avais toujours cru que ce concept avait été inventé par la société Hallmark pour se jouer des couples qui finissaient par avoir trente chats à la maison et portaient des sweat-shirts assortis. Je n'ai jamais demandé à rencontrer quelqu'un avec qui j'aimerais partager ma vie. Je n'ai jamais voulu épouser ma meilleure amie. J'aurais préféré me couper le bras droit que d'entendre quelqu'un m'appeler mon petit mari.

Bon, cette dernière remarque est toujours valable. Toujours.

Tout ça a fini par se faire un lundi matin assez horrible. J'étais sorti pendant tout le week-end et mon retour au bureau n'a pas facilité les choses. Habituellement, quand je rentre au bureau, j'arrive à oublier tous mes problèmes, mais pas ce matin-là. Je suis toujours aussi angoissé et inquiet comme si une mauvaise nouvelle allait s'abattre sur moi.

Attendez... Quand est-ce que j'ai avalé quelque chose pour la dernière fois ?

Il est très tôt et personne n'est là, à part les agents de la sécurité, parce que bien entendu, je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière. Est-ce que j'ai dîné ? Je n'en sais trop rien, je décide d'aller jusqu'au magasin du coin, à quelques pâtés de maisons, pour y trouver de quoi apaiser mes nerfs.

Mais rien ne m'attire. Mon estomac a tout de la vieille chaussette de gym tourneboulée et les *Corn Nuts* ne remédient pas franchement à la situation. Une mère de famille stressée, son gamin qui hurle dans les bras, me bouscule. En

regardant l'arrière de sa nuque, je me mets à envier cet enfant. Oui, lui aussi est bouleversé. Tout comme moi, il manque de vocabulaire et d'analyse pour exprimer ce qui ne va pas. Mais au moins il a le droit de crier.

Et moi ? On m'arrêterait si je le faisais.

Putain, où est Meghan ?

Elle n'est pas censée être là avant deux heures, bien sûr, et je ne peux rien y changer.

En déroulant ma liste de contacts, je prends conscience de quelque chose. Oui. Quoi qu'il arrive, même le pire, elle saura l'apaiser. Je le sais. Je pourrais toujours l'envoyer à l'autre bout de la ville chercher je ne sais quelle sorte de muffins et des bouteilles de whisky millésimé pour rassurer l'enfant qui hurle en moi.

J'achète un smoothie au goût de coca, ça paraît moins bizarre que de ne rien prendre. Sur le chemin du bureau, j'envoie un message à Meghan.

Je sais qu'elle n'habite pas très loin, mais je suis surpris quand elle surgit dans mon bureau, alors que je viens juste d'arriver. Et regardant par-dessus son épaule, elle ferme la porte derrière elle.

– Qu'est-ce qui se passe ?, fait-elle en chuchotant comme si elle s'attendait à ce que les associés seniors traversent soudain les murs dans une tenue de camouflage parfaite.

– Rien, réponds-je en la regardant avec douceur.

Elle croise les bras sous sa poitrine, laisse échapper un soupir qui semble y être resté coincé longtemps.

Honnêtement, je ne sais pas vraiment ce qu'elle attend de moi. Je n'ai jamais essayé d'être quelqu'un d'autre, mais elle persiste à vouloir quelque chose. Quelque chose de bien. C'est odieux.

Je la contemple et les mots meurent dans ma bouche. Ses joues sont roses d'avoir couru jusque-là, ses cheveux ébouriffés, naturellement elle est folle de colère. Ce dernier point ne devrait pas être aussi effrayant, mais vivre dans un monde où si peu de gens osent véritablement faire état de leur colère est assez toxique.

Je sais tout ça, naturellement. Et je le sais depuis très longtemps. Depuis le premier jour où elle est entrée dans mon bureau, j'ai su que je la voulais, et que c'était différent. Il y avait quelque chose de plus que le sexe.

Elle mordille sa lèvre inférieure.

– Alors ? Qu'attendez-vous de moi, M. Risinger ?

Oh, si seulement elle savait.

– Vraiment ?, conclut-elle finalement tandis que je reste silencieux. On va jouer à ce petit jeu alors ? Vous m'avez fait venir et, je cite, « arrivez le plus vite possible ! ». N'importe quelle personne censée est en droit d'attendre une explication. Dois-je participer à une chasse au trésor ?

J'attends suffisamment longtemps pour la faire bouillir, puis j'attrape le smoothie parvenu je ne sais comment jusque sur mon bureau.

– Vous en voulez ?, demandé-je comme dans une conversation tout à fait normale. Parce que je n'en veux plus.

– Je... Quoi ?

Elle le regarde, puis me regarde.

– C'est au coca, remarqué-je, enfin je pense, je ne peux pas vraiment l'assurer.

– Oh, je le prendrai avec le piètre espoir qu'il s'agisse en fait de cocaïne, rétorque-t-elle en le retirant de ma main. Avez-vous encore besoin de moi ou puis-je aller trier le courrier ?

En fait, je ne veux pas qu'elle s'en aille.

En fait, je ne veux pas qu'elle parcoure la ville, qu'elle parte dans la rue, à la recherche de l'antidote à mon cafard. Je veux qu'elle reste assise là, juste comme ça et je voudrais dire quelque chose qui la fasse sourire. Je voudrais qu'elle me parle de sa famille, de la personne qui l'a rendue si dévouée et accommodante avec le pire des êtres humains. Ce serait peut-être inspecter de trop près les dents du cheval, certes, mais je dois savoir. J'ai toujours voulu, toujours eu besoin de quelqu'un comme elle et maintenant qu'elle me donne exactement ce que je souhaite, eh bien cela m'irrite fortement. Je veux dire, possède-t-elle seulement un ego ?

Oui, je sais parfaitement, je suis un être abject. Donc tout est clair.

– Asseyez-vous, ordonné-je en réfléchissant rapidement. J’ai un rendez-vous important dans quelques heures et je dois étudier certains points.

– Oh, parfait. Elle se laisse tomber dans une des chaises opposées à mon bureau. Pendant une minute, j’ai pensé que j’allais perdre mon temps.

– Désolé, je vous promets de ne pas vous retenir trop longtemps. Ensuite vous pourrez retourner à votre emploi du temps surchargé pour guérir le cancer et... Qu’est-ce que vous faites déjà ? Ah oui, vous travaillez pour moi.

J’attrape un stylo dans le mug sur mon bureau, me rends compte que je n’en ai pas besoin et le replace d’un geste fluide. Si je parviens à rester sur le ton du badinage, elle ne s’apercevra pas qu’il y a quelque chose qui cloche. Sauf qu’il y a quelque chose qui cloche. Quelque chose qui cloche vraiment.

Je n’ai pas besoin de scotch, de muffins, de *Corn Nuts* ou de smoothie au coca. Ce dont j’ai besoin, c’est d’elle.

Tu es heureux quand elle est là et tu es malheureux quand elle n’est pas là. Tu sais ce que cela signifie, Risinger. Tu sais ce que ça signifie depuis que tu as dix ans.

Tu as un problème. Et tu ne peux y échapper.

Furieux contre ma voix intérieure, je fais semblant de chercher quelque chose dans mon ordinateur. Meghan mâchouille le bout de la paille en m’observant.

– Sérieusement, je ne vois pas comment je peux vous aider, énonce-t-elle finalement. Je ne suis pas très bonne pour jouer les « hommes à tout faire ».

– Les hommes à tout faire ? Sérieusement ? (Je hausse le sourcil.) En fait, il s’agirait plutôt d’une femme à tout faire.

– Ah bon, dans ce cas, j’imagine que je peux, j’ai des ovaires ; ça aide, n’est-ce pas ?

Il s’agit d’une femme très intelligente. Elle me piégera si je la laisse faire. (Je la regarde fixement.) Je ne le ferai pas, naturellement. Je veux la battre sur son propre terrain.

– Juste pour être sûre, on est bien dans une réunion de travail, n’est-ce pas ? Ses yeux se plissent légèrement.

– Une réunion d'affaires autant que possible, réponds-je en la rassurant avec un sourire.

CHAPITRE 7

Meg

Il est trois heures du matin et Adrian n'est toujours pas venu se coucher.

Ce n'est pas vraiment inhabituel. Mais ça m'ennuie car je sais qu'il y a une bonne raison. Une part de la création littéraire consiste à fixer du regard dix-huit heures par jour un curseur qui clignote et si l'on interrompt le procédé, tout part en vrille.

Tout de même, je déteste le perdre si longtemps. Je savais que nos premiers mois ensemble étaient trop idylliques, et je n'ai jamais espéré que la lune de miel dure l'éternité. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il est tout le temps avec moi et en même temps, jamais vraiment là.

Je ne me plains pas. Il a abandonné son job chez Risinger Industries pour moi et c'est tout ce qu'il a maintenant. Son cerveau se racornira s'il ne continue pas à écrire, à construire des intrigues, à consulter FB, à remplir ses carnets de trames diverses. J'ai choisi de me marier avec un écrivain, tel est mon destin.

Mariée.

À chaque fois que le mot surgit dans mon esprit, ça me fait sourire. Je joue souvent avec mon alliance autour de mon doigt. Je ne sais pas combien de temps ça me prendra avant de m'y habituer, mais aujourd'hui c'est assez nouveau. Adrian s'est adapté assez bien il me semble, on dirait qu'il la porte depuis toujours. Souvent je la remarque quand il tape sur son ordinateur. Elle attrape la

lumière, elle étincelle et me rappelle que nous revenons de très loin. Nous sommes connectés – nous l’avons toujours été, je pense –, et le certificat de mariage, les alliances et tous les signes extérieurs inhérents au mariage ne sont que ce que nous avons choisi de montrer au monde.

Ce mec m’appartient.

Ça me donne le vertige si j’y pense vraiment. Mariée. Mariée. Mariée à Adrian Risinger, le pire boss au monde, le meilleur amant au monde et un homme magnifique qui est si fier de m’avoir à ses côtés.

Fier. De *moi*.

Il me tient la main, enroule son bras autour de ma taille, m’embrasse en public. Il m’emmène à des dîners très formels, à des ventes de charité et demeure à côté de moi, il sourit pendant que je demande aux grands couturiers pourquoi ils n’ont pas une collection pour les femmes qui ont des formes. Après quelques coupes de champagne, je peux adresser la parole à n’importe qui. Je ne sais pas lequel d’entre nous cela réjouit le plus, mais un jour il se pourrait bien que je l’accepte enfin et que je sois capable une fois dans ma vie de m’acheter quelque chose de décent. De toute façon, on s’amuse bien !

Ces derniers temps quand je me regarde dans la glace, j’aperçois quelque chose de différent. Certes, c’est toujours moi, mais je ne suis plus en lutte contre moi-même. Mes cuisses se touchent car elles en ont envie. Les marques blanches sur mon ventre dues aux prises et pertes de poids rapides sont les blessures de guerre d’un combat que j’aurais dû arrêter il y a des années. Pour une fois, personne ne m’ordonne de suivre un régime ou de me pousser pour faire de la place à quelqu’un d’autre. J’occupe ma propre place dans le monde. Mon corps est devenu un peu plus mince et ferme depuis que j’ai le temps d’en prendre soin. Mon âme et mon cœur tout entiers sont consacrés à un seul rôle, être la femme d’Adrian Risinger, sa compagne pour la vie, celle qui le soutient, qui est là pour tout ce dont il a besoin. Je me suis entraînée pendant des années et me sens parfaitement équipée pour le job.

Ou du moins je l’étais. Ces derniers jours, il s’enferme dans l’écriture et je me sens de plus en plus inutile. Il n’y a rien que je puisse faire pour lui, juste m’assurer qu’il s’hydrate bien, qu’il se nourrisse correctement et prenne une

douche de temps en temps. Ce n'est pas vraiment différent de ce que je faisais au bureau dans les situations critiques sauf que maintenant, je dispose de plus d'armes dans mon arsenal pour l'aider à se détendre.

Humm. Peut-être puis-je le convaincre de venir se coucher après tout.

Je me lève et enfile l'une de ses chemises, posée sur le dossier d'une chaise. Je crois qu'il l'a portée il y a quelques heures, l'un de ses anciens contacts professionnels a voulu le rencontrer pour déjeuner ; elle porte encore son odeur. Je ferme un bouton et noue le reste autour de ma taille, c'est juste pour obtenir l'effet désiré.

La lueur qui mène à son bureau me guide depuis le couloir jusqu'au seuil de sa porte. Il est en train de regarder son écran, ses yeux suivent les mots qu'il vient de taper, essayant de trouver comment continuer.

– Ryn ?, murmuré-je doucement.

Il émet un petit bruit pour montrer qu'il m'a entendue.

– Tu as besoin de te coucher. (Je viens derrière lui, pose la main sur son épaule.) Viens au lit, bébé.

Il laisse échapper un long soupir.

– Je ne suis pas fatigué.

Bon.

– Viens. (Je pose le menton sur le haut de sa tête et le serre dans mes bras.)

Tu es tout seul ici.

Son regard se pose sur les manches de sa chemise trop longue pour moi.

– C'est ma chemise ?

– Nan, celle d'un autre mec.

– Petite maline. (Il attrape ma main.) Je suis désolé, j'ai été... tu sais. Perdu dans mon propre monde récemment.

– Juste récemment ?, insisté-je en ricanant. D'accord, ce serait bien si tu touchais un peu terre de temps en temps.

– Je sais. Dès que ce livre sera fini, tout redeviendra normal. Mais ce soir, je dois terminer ce chapitre. Je l'ai repoussé pendant tellement longtemps.

Il doit certainement sentir mon corps déçu qui s'affaisse.

– Demain, promet-il. Après le dîner. Sois prête à t’excuser auprès de ton boss pour être apparue dans une tenue de travail tout à fait inappropriée et trop dénudée.

– Inappropriée, trop dénudée, oh !, répété-je en souriant. (Ce n’est pas vraiment ce qui me forcera à retrouver un lit vide ce soir, mais bon.) Il se pourrait bien que je trouve autre chose.

– Tu es une bonne fille. (Il se penche en avant et je recule.) Maintenant retourne au lit. Tu dois avoir l’œil vif et le poil brillant pour travailler demain matin. Tous ces chats égarés ne survivront pas tout seuls.

Oui, c’est vrai, il a raison. Je passe de plus en plus de temps au refuge pour animaux depuis que j’ai été licenciée de mon dernier job, celui que j’ai pris après qu’Adrian m’a renvoyée. Je suis bénévole, mais Shelly, la propriétaire, aimerait bien prendre sa retraite, elle en parle depuis des années. Je ne sais pas si elle le fera ou pas, mais j’ai l’impression que je pourrais bien prendre sa suite.

C’est un job enrichissant, épuisant aussi. Nous sommes de plus en plus nombreux comme bénévoles maintenant, l’endroit est prospère, mais parfois, les jours calmes, je me sens dépassée par l’inanité de la chose. Pour chaque boîte déposée, pleine de chatons apeurés, trouvée sous un pont ou dans un parking, il y en a tant d’autres que personne ne remarquera jamais. Quand j’étais bénévole quelques heures par semaine, je pensais vraiment faire du bon travail et être utile. Maintenant je sais vraiment ce qui se passe, et tout ce que je vois, c’est ce que je ne fais pas.

En soupirant, je tape sur mon oreiller pour le rendre plus confortable. Je ne pense pas qu’il y ait un problème avec l’oreiller. Je suis de mauvaise humeur et ça rend tout très difficile.

Demain devrait arranger les choses.

*

* *

Il y a trois ans.

– Alors déMelleionne. (Lacey pousse la cerise au fond de son verre avec le mélangeur à cocktail.) Tu trouveras un autre job avant d’avoir épuisé toutes tes économies.

– Mes économies ?, répété-je. Tu plaisantes ? Je n’ai même pas remboursé mes prêts étudiants.

Elle me lance un regard compatissant. Parfois je déteste vraiment Lacey. Mais elle offre toujours des verres et elle peut être très drôle quand elle ne se moque pas de mes problèmes financiers.

– Sérieusement, poursuit-elle, essaie au moins de chercher. Tu ne sortiras pas de lui à moins d’avoir trouvé un autre job. (Elle pousse un petit grognement.) Pardon, lapsus freudien.

– Oui, c’est ça.

Je vide le reste de ma vodka tonic. C’est dégoûtant, mais au moins c’est faible en glucides. Ce n’est pas que ce soit essentiel. Je pourrais avaler de la salade pendant un an, je ne serais jamais le genre de filles qu’aime M. Risinger.

Ça n’a aucune importance. Je veux dire, peut-être me traiterai-il mieux s’il voulait coucher avec moi. J’en doute, mais tout est possible. Lacey me jette un regard du style « j’ai tout compris » et ça m’horripile.

– Je ne couche pas avec lui, souligné-je.

– Mais pourquoi ?, ricane Lacey. Il est sexy.

– Comment tu le sais ?

– Je le vois bien dans la façon dont tu en parles, il est sexy. Et tu es toute rouge.

– C’est parce que je suis en train de boire de l’alcool.

C’est vrai que je ne rougissais pas avant et là, je suis vraiment rouge écarlate.

– Tu bois tout le temps. Tu ne rougis que quand tu parles de *lui*.

Elle me sourit de manière significative.

– Je ne bois pas tout le temps, protesté-je.

– Si, quand on sort.

– Oui, très bien. (Je fais un signe au barman.) En fait, il faut que tu le saches, tu te trompes. Il est aussi laid qu’un troll.

– Et toi tu es une très mauvaise menteuse. (Lacey joue avec sa paille.) De toute façon peu importe. Tu dois jouer le jeu de la frustration. Je te parie qu’il va réagir.

Ces derniers mots me font éclater de rire.

– Certainement. C’est un milliardaire, je suis sûre qu’il s’intéresse à quelqu’un comme moi.

– Tu n’en sais rien. (Elle hausse les épaules.) Essaie de le brancher si tu n’es pas trop effrayée.

– Toi d’abord ! Sérieusement, plutôt mourir. Et je n’exagère pas.

Je prends une nouvelle gorgée.

– Mademoiselle Burns, lance une voix derrière moi.

Je m’étouffe presque. Je me tourne lentement, même si je sais exactement de qui il s’agit, je fais une prière muette en espérant qu’il n’ait pas entendu la conversation que nous venons de tenir.

– M. Risinger ?, réponds-je bien fort tandis que Lacey se met à ricaner de manière incontrôlée.

Il sort quelque chose de sa poche et le dépose sur le bar avec un léger clic.

– Vous avez laissé ça sur votre bureau.

Il ne me sourit pas, mais ne fronce pas les sourcils non plus. Je ne peux pas vraiment deviner son expression et c’est encore plus perturbant qu’une colère évidente ou une moquerie latente.

Je regarde sur le bar et aperçois mon badge.

– Oh ! Euh... Merci, monsieur.

– N'en parlons plus. (Il fourre ses mains dans ses poches.) Je passais à côté. Steve dit que c'est votre endroit préféré le vendredi soir.

Mais Steve, de quoi te mêles-tu ?

Il l'a probablement révélé sous la contrainte. M. Risinger peut être très bon quand il décide d'obtenir des informations des gens, on a du mal à l'arrêter. Mais la vraie question c'est pourquoi a-t-il eu besoin de le rapporter lui-même ? Je ne crois pas une seconde qu'il « passait par là ». Ce n'est pas son quartier.

Il ne me gronde pas pour l'avoir oublié, à moins que ce ne soit sous-entendu. Je ne peux pas dire vraiment. Il se tient debout, jette un œil autour de lui, comme s'il voulait dire quelque chose, mais n'arrivait pas à trouver les mots. Ce qui est assez dingue en fait. Il est le grand Adrian Risinger, celui qui ne perd jamais ses mots.

– Bon, lâche-t-il finalement, je vous aurais bien offert un verre, mais on dirait que vous avez de la compagnie.

– Salut, ajoute Lacey avec un petit geste. (Elle ne peut arrêter de sourire.) Je suis très heureuse de vous rencontrer enfin.

Tais-toi. Tais-toi. TAIS-TOI.

– Passez une bonne soirée, poursuit M. Risinger en faisant un petit signe de tête à chacune de nous. Mesdames.

– Mais c'est dingue, murmuré-je dans mon verre alors qu'il disparaît.

Lacey ne peut plus se retenir et éclate de rire.

– La seule chose dingue est qu'il ne soit pas encore parvenu à te sauter, hurle-t-elle. Oh, mon Dieu, mais est-ce que tu l'as vu ? As-tu vu son visage ? Il n'avait envie que d'une chose, c'est que tu sois toute seule, triste et vulnérable, et il aurait alors pu t'enlever et t'embarquer jusqu'au septième ciel. Je reconnais ce regard quand je le vois. Chacun de mes ex-petits amis m'a joué le truc à un moment ou l'autre de notre relation.

Je me retiens de ne pas lui jeter mon verre à la figure.

– Tu le fais exprès ? Pourquoi tu n'écris pas un truc fantastique sur le sujet ? Oh, mon Dieu !

Lacey hausse les épaules.

– Je te dis ce que je vois. Ce type voudrait bien mettre chaque partie de son corps dans le tien. Il t'a certainement fauché ton badge sans que tu t'en rendes compte, de façon à avoir une excuse pour te parler. Il meurt de faim, Meg. Je le jure.

– Tu es ivre.

– Peut-être, mais je sens les choses. (Elle pivote sur son tabouret.) Hey, hey, barman !

Elle raconte n'importe quoi. Mais c'est tout de même étrange. Pourquoi me poursuit-il. Quel jeu joue-t-il ?

Je ne le saurai probablement jamais car je ne lui demanderai certainement pas.

CHAPITRE 8

Adrian

Oh, zut. Zut. Et zut.

Il y a des moments dans la vie où l'on pense tout contrôler. Je prétends que je contrôle tout. Que je suis libre de toute entrave. Que je ne suis pas sous l'emprise d'une femme qui n'a qu'à battre des cils pour que je tombe à genoux.

Ce n'est pas tout à fait vrai en ce moment.

Elle porte des bas noirs, retenus par des jarretelles, que j'aperçois sous sa jupe. Cette jupe serait tout à fait convenable au bureau, portée par n'importe quelle femme, mais sur elle, c'est terriblement indécent. Je comprends qu'il existe un vrai problème social : certaines femmes possèdent un corps beaucoup plus chargé de sensualité que d'autres, avec pourtant la même tenue, et ça déclenche chez moi une érection qui serait facilement repérable par satellite.

Son chemisier est d'un blanc impeccablement repassé, innocent, minuscule, il découvre légèrement son ventre. Je me rends compte que c'est toujours un vrai combat pour elle d'accepter ce corps que j'adore et qu'elle trouve encore si imparfait.

– Venez ici, dis-je doucement. Je ne vous renverrai pas, mademoiselle Burns.

Elle laisse échapper un soupir tremblant.

– Merci, monsieur... Je vais rentrer à la maison et me changer.

– Non. (Je secoue la tête et l’attire plus près de moi.) C’est trop tard pour aujourd’hui, Meghan. J’ai bien peur que vous ne deviez passer le reste de la journée habillée ainsi. Mais avant, j’ai besoin que vous preniez en considération un sérieux problème.

Elle déglutit difficilement.

– Qu’est-ce que c’est, monsieur ?

Je claque des doigts.

– À genoux !

– Umm...

Elle regarde le tapis, juste entre mes pieds, l’endroit que pointent mes doigts. Puis, feignant de n’avoir pas déjà fait ça un millier de fois :

– Monsieur ?

– Vous m’avez entendu. (J’ancre mes yeux en elle et nous essayons de ne pas rire.) Vous avez commis une grave erreur de jugement, ma chère, maintenant vous devez en assumer les conséquences.

– Une erreur de jugement ?, murmure-t-elle en s’approchant avec hésitation.

Je grimace. Je ne peux m’en empêcher.

– Pensiez-vous vraiment que vous alliez vous en sortir, habillée comme cela ? Essayez-vous d’attirer mon attention, mademoiselle Burns ? Est-ce que je vous néglige ? N’avez-vous pas vu vos revenus croître ? N’avez-vous pas été reconnue à votre juste valeur dans cette société ? Ou bien est-ce que vous cherchez quelque chose d’autre ?

Je me penche en avant, doucement, elle se rapproche. Je veux la saisir et l’embrasser, mais cela ne fait pas partie de ce jeu-là.

– Eh bien, vous vouliez toute mon attention. Vous l’avez maintenant.

Avec une désinvolture certaine, je laisse ma main glisser le long de mon ventre et agrippe l’érection qui tend mon pantalon.

– Vous voyez ?

Sa respiration s’accroît. Je sais qu’elle est déjà toute mouillée et je ne peux attendre de la goûter avant qu’elle ait fini ce qu’elle doit faire.

– Oh, M. Risinger, je ne sais pas...

– Non, assuré-je doucement. Écoutez. Il n’y a pas d’autre solution. Vous la désirez, Meghan. Je sais bien que vous la désirez.

Elle regarde mon bas-ventre avec une expression de volupté à peine cachée.

– Ce... ça n’a pas d’importance ce que je veux, c’est mal.

– Mal ?, répété-je.

Oh, mon Dieu, elle m’excite tellement ! Je suis à deux doigts d’oublier mon rôle pour glisser mon sexe dans sa bouche immédiatement.

– Ne jouons pas à ces jeux, Meghan. Je vous ai affirmé que vous n’aurez aucun problème, mais je peux toujours changer d’idée. Vous devez prendre vos responsabilités quant à vos erreurs.

Elle finit par s’agenouiller. Mon souffle s’étrangle dans ma gorge et mon sexe se gonfle de désir. Je baisse ma braguette rapidement et sort mon sexe pour elle. Pour un instant, juste un instant, elle est ma Meg à moi. Ses yeux s’illuminent, ses mains resserrent leur pression sur mes cuisses tandis qu’elle se penche et me laisse trouver le chemin de sa bouche.

Peu importe le nombre de fois où j’ai ressenti ça, je ne peux m’empêcher de gémir. Cette sensation est incroyable, à chaque fois. Mes doigts agrippent ses cheveux et je lutte pour empêcher mes hanches de suivre le rythme qui s’impose, pour ne pas étouffer Meghan.

J’adore la façon dont elle le fait. De nombreuses femmes m’ont sucé autrefois, toutes espérant faire de leur mieux, mais aucune ne m’a jamais donné ça. Il n’y a aucun calcul, elle est plus avide que technicienne, mais elle sait exactement quand suçoter, quand me lécher, quand me caresser et quand garder un rythme constant pour m’emmener sans effort vers l’orgasme.

Soudain je me souviens que j’ai un rôle à tenir.

– Bien, arrivé-je à prononcer en baissant la tête pour la regarder. Très, très bien, Meghan. Je vois que vous possédez toutes sortes de talents que vous n’avez pas évoqués dans votre CV.

Elle fait un petit bruit, ses cils battent. Et même si je veux que ça continue, c’est de plus en plus dur à chaque fois, façon de parler.

Alors, avec ses doigts agiles, elle atteint ma braguette et prend mes testicules dans sa main, elle les roule et les presse avec tendresse.

– Oh my God.

Ma tête se renverse en arrière et mes hanches se cabrent brusquement tandis que tous mes muscles se contractent.

– Es-tu prête à me prendre, Meghan ? Es-tu prête à tout recevoir de moi ?

Elle enroule sa langue autour de mon sexe entre le gland et la hampe et je pars complètement.

Je pousse un cri qui n'est certainement pas très digne, je remplis sa bouche et me répand dans sa gorge. Elle lèche et avale puis sourit. Quand elle recule enfin, ses yeux étincellent, victorieux. Comme à chaque fois, elle a encore gagné.

– Très bien, mademoiselle Burns, lui dis-je dans un sourire. Maintenant, tortillez-vous pour retirer cette culotte toute mouillée et montez sur mon bureau. Je ressens un besoin pressant de vous faire miauler comme une petite chatte.

– Ma culotte ?

Elle relève sa jupe, suffisamment haut pour que je constate mon erreur.

Elle va me faire mourir.

Elle se glisse sur mon bureau, écartant ses jambes pour moi, et je saisis cet effluve, tellement féminin et tellement elle, cette odeur qui trahit son désir en dépit d'elle-même. Il ne me reste plus aucun pan de jupe à soulever, je peux enfin la lécher, la goûter, prendre tout mon temps pour aspirer son propre plaisir, cela me laisse le loisir de me reprendre et de bander à nouveau. Nous n'avons pas fini cette nuit, nous en sommes même très loin.

C'est ce qu'elle préfère, je le sais, être baisée, durement et rapidement, après avoir joui ainsi. Je la rends dingue, encore plus que d'habitude. Elle le mérite, ce soir. En fait elle le mérite chaque nuit, mais particulièrement ce soir. Elle sait incarner mes fantasmes préférés dans les moindres détails avec ses jarretelles, sans culotte, et cette fellation extraordinaire. Qu'ai-je fait pour mériter une telle femme ?

Malgré tous mes efforts, elle jouit avant que je ne le décide, mais ce n'est pas grave. Je suis vraiment prêt. Quand elle glisse sur ses pieds et que je lui ordonne de se pencher vers le bureau, elle gémit et grogne de désir jusqu'à ce que je me redresse, j'agrippe ses hanches et plonge en elle. Elle est en fusion,

elle est trempée, elle se tend à la recherche de mouvements toujours plus profonds.

– Plus fort, supplie-t-elle quand j’imagine qu’elle ne peut vouloir plus.

J’ai pris mon temps, exactement le temps qu’il fallait, j’ai prolongé son plaisir, en la poussant au bout de l’orgasme avec chaque mouvement de mes hanches. Mon gland cogne tout au fond d’elle, cela devrait normalement la faire tressaillir, elle devrait se reprendre, mais quand elle jouit comme ça, plus rien n’existe, juste l’extase la plus pure.

J’attrape sa chevelure, elle hurle. C’est dans de tels moments que je regrette tout ce temps perdu à ne pas exprimer nos sentiments réels l’un pour l’autre, ces instants auraient pu prendre la forme d’une sexualité sauvage et désinhibée.

– Encore, marmonne-t-elle bouche bée contre le bureau. Plus fort.

Je finirai un de ces jours par me briser la colonne vertébrale pour lui obéir. Et ça vaudra vraiment le coup.

Je sens que la jouissance est proche, sa voix est rauque, elle crie mon nom. Elle a des marques rouges car mes mains ont agrippé ses fesses et ont imprimé leur empreinte en rythme, elle est toute mouillée, elle coule le long de mes cuisses.

Quand je la pénètre, ma vision se trouble toujours. Je ne sais pas exactement combien de temps il me faut pour retrouver mes esprits, la prise de conscience qui rampe en moi est lente, la douleur s’installe dans chaque muscle de mon corps, mes doigts se contractent pour ne pas la serrer trop fort. Elle va être couverte de légers bleus. Elle les porte avec orgueil comme une médaille. La prochaine fois que nous ferons l’amour, demain ou la nuit d’après peut-être, elle me les montrera avec fierté. Elle m’invitera à les embrasser et ronronnera de plaisir en songeant qu’elle me fait perdre tout contrôle. Je ne suis pas supposé aimer ça, je devrais me sentir coupable ou peut-être très concerné par mes instincts primitifs basiques, qui sait ? Mais elle adore ça. Mon amoureuse veut que notre amour laisse des traces.

Elle reste là, ses jambes tressaillent et je me dépêche d’aller chercher un gant de toilette chaud et une bouteille d’eau. Je me sens un peu étourdi moi-même, mais je suis un gentleman. Je soulève sa tête appuyée sur le bureau et verse

quelques gouttes d'eau entre ses lèvres. Sa bouche est détendue, j'y devine un sourire.

Je la nettoie soigneusement et me laisse tomber sur la chaise puis je la ramène tout contre moi. Elle rampe sur mon ventre, s'enroule autour de moi, soupirant d'aise.

Ses cheveux sont emmêlés et quelques mèches folles me chatouillent le visage. Je souffle dessus pour les faire partir et elle rit doucement.

– Pardon, murmure-t-elle en les repoussant d'une main paresseuse.

– Ne t'inquiète pas. (Je presse mes lèvres contre son crâne.) C'est ma faute. Je ne peux m'empêcher de les emmêler.

En se tortillant doucement, elle parvient à allonger ses bras dans le minuscule espace entre le dossier de la chaise et mon dos, elle me serre contre elle. Elle est de loin la plus tendre des maîtresses que j'aie jamais eues. Il faut toujours qu'elle soit collée à moi, qu'elle me touche ; pour ma part, je me reconnais à peine. Je lui prends toujours la main en public, je ne peux marcher à côté d'elle sans passer le bras autour de sa taille et lui voler un baiser.

– Ryn ?

– Hmm ?

– Quelle a été la première chose qui t'a frappé chez moi ?

Je pouffe dans ses cheveux.

– Tes seins.

– Arrête, soupire-t-elle, tu es pire que tout.

– En fait, si tu étais entrée dans la pièce en reculant, ç'aurait été tes fesses.

Je la taquine alors qu'elle essaie de libérer les bras pour me donner une claque, mais elle n'est pas assez rapide.

– Et toi ?

Elle se détend contre moi en riant.

– Ton arrogance, évidemment. Et après c'est ta bouche. Tu passes toujours ta langue sur tes lèvres quand tu viens de boire une gorgée de bourbon et ça me rend dingue.

– Je ne le fais qu'en ta présence. (Je ris, bien qu'elle ne puisse pas voir mon expression.) Car j'imagine le goût que tu as.

– C’est assez fou que tu aies pu travailler efficacement au bureau, glousse-t-elle. On dirait que tu as passé ton temps à fantasmer sur moi.

– Juste cinq minutes chaque demi-heure. (Je caresse sa cuisse avec un doigt qui ne veut pas s’arrêter.) J’ai usé de la technique Pomodoro.

Elle éclate de rire, arrive à libérer l’un de ses bras et se saisit de ma main.

– Tu te fiches de moi.

– Une erreur, certainement. Je ne veux perdre aucune de mes dents.

Elle écarquille les yeux, je peux l’affirmer même sans la regarder.

– Tu exagères. Je ne t’ai arraché aucune dent en te frappant.

– Tu aurais pu. Tu rues comme une jument.

– Oh, M. Risinger ! (Elle se dandine sur mon ventre.) C’est l’une des choses les plus gentilles que tu m’aies jamais dites.

– Arrête, intimé-je fermement en l’immobilisant. Ne commence pas quelque chose que je ne peux poursuivre. J’aurai besoin de quelques heures pour récupérer.

Elle éclate de rire légèrement.

– Moi aussi. Désolée.

– Quoi ?

– Rien, soupire-t-elle. Je me disais juste... Tu te souviens de cette nuit où tu m’as poursuivie dans ce bar pour me rendre mon badge ?

Oh, je croyais que nous étions d’accord pour oublier ça.

– Yep.

Elle ricane certainement.

– Lacey m’a dit que tu en voulais à ma vertu.

– Lacey connaît deux ou trois choses sur les choses de la vie, rétorqué-je. Pourquoi tu ne l’as pas crue ?

– Je ne sais pas, ça semblait assez dingue à cette époque. Je devrais reprendre contact avec elle un de ces jours. Je ne lui ai pas parlé depuis des lustres. Elle va être surprise de connaître la suite de l’histoire.

C’était une mauvaise soirée. Je ne sais pas vraiment ce que j’en attendais, mais quand j’ai vu le badge par terre à côté de son bureau, j’ai sauté sur l’opportunité. Si Meghan avait été seule, je lui aurais offert un verre. Je doute

beaucoup qu'elle m'aurait suivi, mais au moins j'aurais essayé. Ça aurait été finalement assez pathétique.

– Remercie-la pour moi, veux-tu ? (J'attrape l'une de ses boucles et l'entortille autour de mon doigt.) Elle m'a évité de me conduire comme un idiot.

Meg ricane.

– Oh, tu allais vraiment essayer de me séduire ? Je suis désolée que Lacey ait réduit tes espoirs à néant.

– Ne le sois pas. Cela aurait été humiliant.

– Que veux-tu dire ?, demande-t-elle comme si elle ne le savait pas.

– Je veux dire que tu es une fille trop bien pour coucher avec ton horrible boss juste parce qu'il décide d'apparaître tandis que tu es en train de boire un verre.

– Oui. Il aurait fallu que tu aies ma culotte dans ta poche, sinon ce n'était même pas la peine.

Cette remarque me fait sourire.

– Megatron, tu veux dire que j'aurais pu avoir une chance avec toi cette nuit-là ?

– Je veux dire que ça ne m'a pas effleuré l'esprit en premier lieu, admet-elle. Je ne sais pas si j'aurais eu confiance en toi, mais si tu m'avais embrassée comme tu l'as fait dans la piscine...

En riant, je presse mes lèvres contre son front.

– Tu m'as embrassé dans la piscine.

– Oui, je l'ai fait, n'est-ce pas ? (Elle essaie de se libérer.) C'était bien.

– Quoi ? (Je n'y crois pas, je ne lui ai jamais demandé pourquoi avant.) Je veux dire... Pourquoi à ce moment-là ?

Elle hausse les épaules.

– Quand je l'ai fait, nous étions en train de plaisanter, tu me proposais d'échanger des faveurs sexuelles contre un supplément de vacances. Et tu les as pratiquement mendrées. Ce n'était pas très difficile à comprendre.

– Très bien, mais pourquoi as-tu poursuivi cette conversation ? Tu aurais pu me rire au nez quand je t'ai dit que tu m'entraînais sur une pente dangereuse

pour un lieu de travail. Ce n'était pas du tout le genre de plaisanteries que nous échangeons auparavant.

Elle reste silencieuse un instant.

– À cause de ton visage. Tu te moquais de moi, tu disais que je n'entrerais pas dans la piscine et soudain c'était fini. Ce n'était plus drôle du tout. J'ai commencé à me déshabiller et tu m'as regardée comme s'il y avait un milliard de choses que tu étais incapable de me dire. Et même si tu avais voulu me critiquer, tu en aurais été incapable. Ce qui m'a semblé assez appréciable. (Elle soupire.) En plus, j'étais très excitée.

– Oui, réponds-je en m'esclaffant dans ses cheveux. J'avais remarqué.

*

* *

Trois ans plus tôt

Boire devient dangereux ces temps-ci. Je n'ai pris qu'une goutte de whisky et ça suffit pour me faire plonger vers le téléphone, mon doigt s'approchant dangereusement de l'étiquette qui porte son nom.

Meghan... Venez, s'il vous plaît.

J'ai besoin de vous.

Ce soir, mes doigts dérapent.

Je vais raccrocher. Je sens mon pouls battre dans ma gorge tandis que la ligne sonne et sonne. Finalement, elle répond.

– Meghan...

J'ai un mouvement de recul au son de sa voix. Je suis complètement ivre.

– M. Risinger, qu'est-ce qui se passe ? Vous avez trop bu ?

J'éclate de rire.

– Parfaite. Vous êtes vraiment la plus grande détective du monde.

Elle soupire.

– Il est plus de minuit, monsieur. En quoi puis-je vous aider ?

Je n'arrive même pas à faire une plaisanterie douteuse. Et ce n'est pas vraiment l'endroit. Je la veux, je la veux désespérément, j'ai perdu le sommeil en essayant d'imaginer son goût, mais si je disais vraiment tout ce qui traverse mon esprit... je lui dirais que je me fiche de ce qui arrive et c'est vrai. Je la veux simplement avec moi.

– Est-ce une question sérieuse, mademoiselle Burns ?

– Eh bien, oui. Si vous êtes dehors quelque part, je ne vous laisserai certainement pas dans cet état, vous risquez de vous faire agresser. Probablement.

– Je suis à la maison. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire si j'avais vraiment besoin de vous, si je vous demandais de venir, viendriez-vous ?

Elle reste calme pendant un certain temps, ou peut-être que ça a l'air d'être un certain temps. Je n'ai aucun moyen de le savoir.

– Nous sommes au beau milieu de la nuit, dit-elle doucement. S'il s'agit juste d'un exercice purement rhétorique, je crois que je vais raccrocher maintenant.

– Raccrochez et demain vous devrez débarrasser votre bureau, murmuré-je. Répondez-moi !

– Vous savez, s'il n'y avait qu'une chance que vous soyez sérieux, je vous intenterais un procès qui vous laisserait à nu.

– Tout ce que j'entends c'est que vous souhaitez me mettre à nu, mademoiselle Burns.

Je ne sais pas vraiment à quoi je suis en train de jouer.

– Oui. Terriblement. Surtout depuis la cinquantième fois que vous me collez vos tétons sous le nez juste pour « déplacer un rendez-vous ». Je suis bien obligée de tout voir.

– Vraiment ? Ce sont mes tétons que vous voyez et pas mes tablettes de chocolat ? C'est bien la peine que je me donne tant de mal pour rien.

– Oh, M. Risinger, je n'avais aucune idée qu'elles m'étaient destinées.

Sa voix suinte le sarcasme, mais je cherche quelque trace de désir. Même sobre, ça paraît difficile. Maintenant je ne sais même plus ce qui est vrai, ni ce que je souhaite.

– Bien entendu que je viendrais si vous aviez besoin de moi, assure-t-elle finalement. Ne l'ai-je pas toujours fait ?

Mon cœur est en train de faire *quelque chose* dans ma poitrine sans ma perMelleion.

– Vous savez, vous êtes un oiseau rare, Meghan, finis-je par avouer. Si vous n'avez pas peur d'être renvoyée, et il me semble bien que c'est le cas, cela

signifie que vous me parlez en ce moment parce que vous en avez envie. Je pensais que j'avais détruit toute compassion chez vous il y a bien longtemps déjà.

– Vous êtes si pathétique que c'en est drôle, dit-elle. D'ailleurs, la seule chose intéressante à la TV ce soir, c'est *Taxicab Confessions* et j'ai déjà vu cet épisode.

– Vous auriez pu dormir.

– Eh bien je ne dors pas.

J'ai une érection.

Je ne suis pas certain exactement de ce qui est en train de se passer ni pourquoi, mais si je ne raccroche pas, les choses vont prendre une tournure étrange.

– Que portez-vous, mademoiselle Burns ?, ronronné-je dans le téléphone.

Elle pensera que c'est une plaisanterie.

C'est ce qui me sauvera.

Elle explose d'un rire bas et rauque.

– Bonne nuit, M. Risinger.

J'attends qu'elle ait raccroché pour commencer à me caresser car j'ai un peu d'éducation.

Et je ne le fais pas qu'une fois. Le souvenir de ce rire m'assaille tandis que j'étreins de haut en bas mon sexe, plus dur, plus vite, en fermant les yeux pour apercevoir ses fesses chaloupées dans sa jupe droite, l'imaginant en train de la relever pour me montrer l'attache de ses jarretelles en dentelle sur ses bas aussi noirs que le péché.

Dans mes fantasmes, elle porte toujours des bas.

C'est ridicule. Il suffit d'une longue conversation nocturne pour qu'elle me fasse haleter.

Ce rire.

C'est ainsi qu'elle rira la première fois qu'elle sentira son goût sur mes lèvres, le corps arqué au milieu de mon bureau.

« *Oh, M. Risinger, je n'avais pas idée que vous étiez si talentueux avec votre langue.* »

L'urgence de jouir est soudaine, brusque, je la sens dans mes testicules. Mes hanches fréMelleent, chaque souffle est un ravissement, j'ai réussi à tacher ma chemise, ma main et les coussins du canapé derrière moi.

Mon Dieu, cette fille va me tuer !

Comme si elle tenait ta main. Tu savais bien que c'était une sacrée erreur de l'embaucher.

Mais maintenant, comment imaginer ma vie sans elle ? Et c'est bien le problème, n'est-ce pas ?

CHAPITRE 9

Meg

Je suis à genoux au milieu des chiots de Poméranie quand mon téléphone se met à vibrer au fond de ma poche. Tous aboient immédiatement. Et je bataille pour trouver l'appareil en espérant que ce n'est pas encore une plateforme marketing ou quelqu'un que je n'aime pas. Parce que ces chiots ont beau être adorables, ils peuvent vous crever les tympans en une minute.

Je regarde l'écran et ma gorge se serre.

C'est un numéro avec l'indicatif de la Géorgie. J'ai changé mon numéro quand j'ai déménagé, tellement pressée de laisser derrière moi les vestiges de mon ancienne vie. Donc la seule personne qui puisse m'appeler depuis ma ville natale...

Je n'ai pas parlé à mes parents depuis plus de six mois. Quand ma mère, lors de sa fameuse visite surprise, a compris qu'Adrian et moi couchions ensemble, une dispute a éclaté et s'est soldée par quelques... mots horribles échangés de part et d'autre, pour le dire gentiment. Elle m'a appelée et envoyé des mails plusieurs fois après leur départ, mais c'était pour lancer quelques piques supplémentaires. Je lui ai expliqué, en des termes incertains, que je ne souhaitais plus lui parler tant qu'elle ne respecterait pas mes choix et moi-même, sachant bien qu'il gèlerait en enfer avant que ça n'arrive.

J'ai songé qu'elle avait compris mon message quand les coups de fil se sont arrêtés, mais peut-être gardait-elle colère et ressentiment pour une plus grande occasion.

Je laisse la messagerie s'enclencher. Les chiots s'ébrouent autour de leur mère et continuent de japper. Quelques-uns me regardent étrangement.

Je ne peux plus me concentrer sur mon travail maintenant. Même le bruit n'est pas assez puissant pour chasser mes doutes.

Et si quelque chose n'allait pas ? Et si... ?

Mon téléphone sonne à nouveau. Même numéro.

Je dois décrocher cette fois-ci.

En inspirant un grand coup, j'appuie sur l'écran.

– Allô ?

La voix à l'autre bout du fil met une seconde pour se connecter.

– Meg ?

Mon cœur s'arrête presque.

– Papa ?

– Bonjour ma chérie.

Mon père semble épuisé. Terriblement épuisé. Il a toujours semblé épuisé aussi loin que je m'en souviens, mais je ne pense pas que nous ayons échangé plus de deux mots la dernière fois que Maman et lui sont venus.

Je déglutis difficilement.

– Quelque chose ne va pas ?

Je ne sais pas trop quoi dire.

– Non, non, non, répond-il vivement. Je veux dire... à moins que...

Personne d'autre que lui ne sait mieux tourner autour du sujet, surtout quand les émotions s'en mêlent.

– Oui ?

J'attends, dans un silence relatif.

– Es-tu à ton refuge pour animaux ?, me demande-t-il, l'air de rien un peu forcé.

– Oui. J'ai commencé après...

Zut, zut. Il ne sait pas que je suis encore avec Adrian. Il ne sait pas que je suis mariée. À moins, bien sûr, que quelqu'un ne le lui ait appris.

– Je voulais te féliciter. Ta mère a été très blessée que tu ne lui parles pas de ton mariage, mais je pense que tu avais de bonnes raisons.

Il pense ? Oh...

Je n'ai pas l'énergie pour ça maintenant. Quand j'étais enfant, mon père et moi étions inséparables. Il avait même reconnu que ma mère était totalement irrationnelle, le mieux étant d'essayer de tempérer ses sautes d'humeur, mais que tout irait bien tant que nous serions là l'un pour l'autre. Puis les problèmes ont surgi, il a dû choisir son camp. Et ce fut celui de ma mère.

– Elle hait Adrian à peu près autant que moi, réponds-je sachant ce qui va suivre.

– Elle ne te hait pas, Meg, explique-t-il fermement. Tu sais comme cela la blesse quand tu dis des choses comme ça.

– Oui, je sais, rétorqué-je assez fort pour que les chiens arrêtent d'aboyer une minute. Je le sais, elle m'a répété chaque jour que je lui brisais le cœur car je n'étais pas parfaite. Je le sais car elle n'a pu s'empêcher de ressasser tous les sacrifices qu'elle a faits pour moi qui suis une ingratitude. Elle m'a expliqué que j'étais pleine de haine et cruelle et que j'avais le diable en moi, elle m'a répété tout ça depuis l'âge de cinq ans, Papa. Je sais que tu n'as pas envie de te souvenir, mais si tu viens pour me culpabiliser, on peut arrêter là.

Il reste silencieux pendant un temps si long que je crois même qu'il a raccroché. Finalement, il reprend.

– Je sais, poursuit-il. (Il a un ton si déprimé.) J'essaie juste de voir les choses des deux côtés. Elle t'a toujours aimée, Meg. À sa façon. Si elle a été capable d'aimer quelqu'un, c'est bien toi.

Je crains que le pire ne soit à venir bien qu'il m'assure que tout va parfaitement bien.

– Je l'ai quittée, finit-il par dire après une longue pause. Je n'arrive pas à y croire moi-même, mais je l'ai quittée.

– ...

Je n'aurais jamais pensé qu'il en fût capable. Et peu importe le fait qu'ils étaient malheureux ensemble, peu importe leurs chamailleries, ils étaient inséparables.

– Papa, je... je ne sais pas quoi te dire.

– Ne t'inquiète pas. Je ne te demande rien. Tout va aller très bien. Mais je pensais... Ce n'est pas vraiment ce que j'avais prévu. Je me disais que nous pourrions peut-être nous voir. Je sais que tu es très en colère et tu as le droit de l'être, mais tu me manques. Et dans le fond, je suis ton père.

– Je ne sais pas, Papa. (Mon cœur bat la chamade, je ne peux affronter ça pour le moment.) Je dois y penser. D'accord ?

Sa voix est si faible, si défaitiste.

– Très bien. Appelle-moi, s'il te plaît.

– D'accord.

Je raccroche et vois ma main qui tremble.

*

* *

Quand je rentre à la maison, j'entends un bruit de fond dans l'appartement. Non, en fait deux bruits. On dirait que la TV marche dans le salon, ce qui est étrange parce qu'habituellement Adrian est à son bureau à cette heure de la journée. D'ailleurs, il l'est la plupart du temps en fait.

Il parle au téléphone. Très fort. Oubliant momentanément mes propres soucis, je me dirige au son de sa voix.

– Oui, je ne vois pas du tout ce que ça a à faire avec... (Il est forcé de s'arrêter un moment.)... Je peux le prouver. Il y a un million d'employés qui peuvent le certifier et témoigner contre lui... Non, je n'en suis pas certain. Peut-être ont-ils tous disparu dans le triangle des Bermudes depuis la dernière fois que j'ai mis les pieds là-bas. Je ne sais vraiment pas, Bob. Mais c'est insensé. Tout le monde savait qu'il n'était pas clair, il avait une sale réputation... Oui, mais ce n'est pas le problème. Je ne suis pas celui à qui l'on doit intenter un procès. Je l'ai viré la première fois que quelqu'un a formulé une plainte réelle. Avant ça, comment aurais-je pu agir ?... Oui, naturellement que j'ai un témoin.

Il me regarde tandis que je pénètre dans la pièce.

– Évidemment qu'elle témoignera. C'est ma femme. (Il soupire lourdement.)

OUI JE SAIS DE QUOI ÇA A L'AIR.

– Qu'est-ce qui se passe ?, murmuré-je en laissant tomber mon sac.

Il me fait signe d'attendre une minute. Pouah.

– Bien, je ne savais pas que j'allais l'épouser quand je l'ai fait venir pour l'entrevue, fait-il vivement. J'essaierai d'y penser à l'avenir.

Oh la la. Je n'ai aucune idée de ce qui se passe, mais je sais au moins que cela implique.

Juste avant que nous n'entamions notre... liaison, Adrian a renvoyé un employé nommé Mike Morgan dont la conduite était douteuse depuis plusieurs années. Moi, il m'avait toujours mise mal à l'aise. Je ne m'en suis jamais plainte à Adrian parce qu'il ne m'aurait pas crue. Mais ce Morgan a commis des incivilités avec quelques-unes des stagiaires, usant de son pouvoir dans la compagnie pour les réduire au silence. Quand l'une d'elles l'a finalement dénoncé, Adrian a piétiné Morgan comme une vipère.

Ce fut l'une des rares fois où j'ai perçu sa véritable personnalité. Cet événement a certainement influé sur notre relation future plus que je n'ose l'admettre.

– Très bien, très bien, poursuit Adrian. Oui, je comprends que tu aies besoin de temps pour tes recherches. Dis-moi dès que tu as un avis. Promis, je n'en parlerai pas jusqu'à ce que tu m'en informes, mais dépêche-toi, s'il te plaît, d'accord ?

Il laisse retomber le téléphone et passe machinalement ses doigts dans ses cheveux.

– Mais qu'est-ce qui se passe ?, interrogé-je.

– Mike Morgan, murmure-t-il. Il nous poursuit et nous accuse de licenciement abusif. Il dit que je n'ai pas de preuves de sa conduite. Et tant qu'à faire, il dit que j'ai abusé de lui sexuellement.

Tout ce que je peux faire est de le regarder.

– Oui, oui. (Il laisse échapper un rire sans humour.) Je sais que c'est absurde et il se fiche bien d'un procès, non, tout ce qu'il veut c'est me traîner dans la

boue, voilà son idée géniale. Nuire à ma réputation professionnelle, ce qui n'a plus aucun intérêt pour moi, et questionner ma sexualité dont tout le monde se fiche, excepté mes lecteurs. Et il le sait. S'il m'avait accusé de harcèlement sur des femmes, cela m'aurait porté beaucoup moins préjudice que sur des hommes. Il est le Winston Churchill du harcèlement à l'école.

– C'est ridicule. (Je fais les cent pas dans la pièce, essayant de clarifier mon esprit.) Il n'y a aucun risque qu'il aille réellement en justice, n'est-ce pas ? Nous devons réfléchir. Je sais que c'est ridicule, mais essayons de rester le plus calme possible.

– Un peu tard pour ça, fait Adrian en saisissant la télécommande de la TV et en appuyant sur le bouton *rewind*. C'est l'une des nouvelles les plus sensationnelles qui inondent le web et qui viennent d'on ne sait où, mais elles ont suffisamment de poids pour que chacun en ait entendu parler. Tout du moins, c'est ce que mon avocat vient de m'expliquer.

Il appuie sur *Play*.

J'aurais vraiment préféré ne plus jamais voir le visage de Mike Morgan. Mais il est là, en couleur, évoquant avec gravité et une autorité étonnante la plus incroyable et la plus ridicule ineptie jamais formulée.

– ... Et quelques mois après qu'il m'a renvoyé, il a déMelleionné en pleine disgrâce et on n'a plus jamais entendu parler de lui. Vous y croyez, vous, à une telle histoire ? Je veux dire, ça mérite d'apparaître dans les shows télévisés tout de même, n'est-ce pas ? Je crois qu'il voulait juste disparaître. Il espérait que tout le monde l'oublierait, moi je ne risque pas d'oublier la façon dont il m'a traité.

Le journaliste fronce des sourcils.

– Que répondez-vous aux allégations vous concernant, spécifiant que vous avez abusé sexuellement d'un nombre important de jeunes femmes employées par Risinger Industries ?

Il hausse les épaules.

– Je dois avouer que c'est un genre de détournement. Je ne nierai pas avoir commis quelques petites bêtises. Chacun le fait. Mais je ne suis pas surpris qu'il essaie de diffamer mon image.

– Nous n’avons obtenu aucun commentaire de M. Risinger, annonce le journaliste. Il n’a pas souhaité répondre à nos questions. Cependant, certaines sources anonymes de la compagnie affirment vous avoir vu harceler des femmes en diverses occasions.

– Où sont-elles ?, s’exclame-t-il. Voilà tout le problème de la chose. La lumière doit être faite sur cette affaire. Je suis le seul qui souhaite vraiment raconter mon histoire ; je n’ai rien à craindre.

– Ces éventuelles jeunes femmes peuvent craindre des représailles, souligne le journaliste. Certains affirment que votre action actuelle n’a pour but que de vous venger de M. Risinger et qu’elle n’a aucun fondement.

– Certains le disent, admet-il. Mais je pense que celui qui analyse vraiment la situation s’apercevra vite que je n’ai rien à y gagner. Je ne demande aucun dommage et intérêt, je veux juste que la vérité éclate. Personne n’a loué mes services pour porter de telles accusations. J’aurais été ravi de lui pardonner et d’oublier s’il n’avait pas ruiné ma vie.

Adrian appuie sur le bouton pause.

– Tu as saisi l’essentiel, s’exclame-t-il en balançant la télécommande sur le sofa. Voilà ma journée. Et toi ?

J’ai sur le bout de la langue le coup de fil de mon père. Mais je ne peux ajouter mon propre fardeau au sien. Pas quand il est en train de se débattre avec ce genre de problème.

– Pas si bonne maintenant, réponds-je en le serrant contre moi.

Il se détend un peu, se laisse aller dans mes bras.

– Mais qu’allons-nous bien pouvoir faire ?, bredouille-t-il.

– Nous ferons tout ce que nous pourrons. Tu sais que je serai à tes côtés, quoi qu’il arrive.

Adrian secoue la tête.

– À moins d’un miracle et qu’il ne décide d’abandonner les poursuites – ce qui semble peu probable –, ils voudront recueillir ta déposition. Tu as été le témoin du licenciement, ton témoignage est inestimable. Bien sûr, maintenant que nous sommes mariés, il aura beaucoup moins de poids.

– Et qu'en est-il des autres témoins ? Qu'en est-il de la stagiaire ? Celle qui a dévoilé l'affaire ? Elle devrait avoir envie de témoigner aussi.

– Non, répond-il fermement, je ne lui demanderai pas de faire cela. S'il y a un procès, elle sera salie.

– Je sais bien, mais nous devons la laisser faire ce choix elle-même.

Je ne peux croire que nous avons cette conversation. J'ai la tête qui tourne, mais je dois rester forte pour lui. La dernière chose dont il a besoin, c'est que je tombe aussi en miettes.

Alors j'attends le milieu de la nuit, et quand son souffle devient régulier à côté de moi, je me laisse aller à pleurer.

CHAPITRE 10

Adrian

J'ai réussi à dormir quelques heures, puis j'ai entendu Meg dans la salle de bains et ça m'a réveillé. Je cligne des yeux plusieurs fois et me tourne pour lui jeter un coup d'œil. Elle est à moitié habillée, comme si elle partait déjà pour le refuge.

– Mais où vas-tu ?, annoné-je.

– Travailler. À moins que tu ne préfères que je reste à la maison.

Je ne peux lui donner aucune raison valable si ce n'est que je la préfère ici avec moi. Je ne veux pas traverser cette épreuve tout seul. Je ne suis même pas certain de ce que va être « cette épreuve ». S'inquiéter. Attendre. Regarder le même enregistrement de cette saleté de journaliste encore et encore, jusqu'à ce que les mots se vident de leur sens.

– Non, vas-y. (Je me laisse retomber sur le lit.) Je ne pensais pas que tu aurais envie d'y aller. C'est tout.

– Appelle-moi dès qu'il y a du nouveau, d'accord ? Ou bien si tu as besoin de moi à la maison.

– Hmm.

Je tire les couvertures par-dessus ma tête, mais je suis incapable de me rendormir.

Après son départ, j'essaie pourtant, jusqu'à ce que mon téléphone sonne. Espérant qu'il s'agit de mon avocat Bob, tout en sachant pertinemment que ce n'est pas lui, j'attrape l'appareil et regarde l'écran en tentant de comprendre.

C'est un SMS, pas un appel. Et je reconnais le numéro. L'un de ceux que je croyais avoir bloqués il y a longtemps.

« Adrian, j'ai vu les nouvelles. S'il te plaît, appelle-moi. Il faut qu'on se parle.

Kara. »

Kara, l'agent que j'ai embauchée pour m'aider à gérer mes affaires quand j'étais Natalie, Kara qui n'a fait que me prodiguer de mauvais conseils et a fini par dévoiler sur Internet l'identité réelle de Natalie McBride. Ça a plutôt tourné à mon avantage, mais je n'ai aucune envie de lui parler maintenant.

Meg avait raison dès le début : Kara était jalouse et nous ne pouvions lui faire confiance. Je suis presque certain d'avoir bloqué son numéro, mais évidemment ça n'a pas marché.

Mon téléphone vibre encore.

« Ce n'était pas moi. »

Je le prends et considère les mots un instant avant d'écrire.

« Tu penses vraiment que je vais te croire ? »

Elle répond immédiatement.

« Non. Mais pourtant c'est vrai. »

Incroyable.

« Alors qui l'a fait ? Qui aurait pu savoir qui j'étais ? Tu étais la seule personne à qui je l'ai dit. »

Elle texte : « Est-ce que Mike Morgan n'avait pas des connections aux ressources humaines ? »

Je ne comprends pas. Frustré par l'ambiguïté du SMS, j'appuie sur appel.

– Adrian..., dit-elle en décrochant.

– Laissons tomber les formalités, coupé-je, qu'est-ce que tu insinues ? Tu penses que Mike a eu accès à ces informations ? Comment aurait-il pu remonter jusqu'à moi ? On en a déjà parlé. Plus que de nécessaire. Nous avons fait en sorte que personne ne puisse remonter jusqu'à moi.

– Je sais. Mais essaie de réfléchir quelques secondes. La masse salariale de Risinger Industries est-elle gérée par la comptabilité ou les ressources humaines ?

– Les ressources humaines. Ça m’a toujours paru idiot, j’ai essayé de changer les choses... Attends, est-ce que tu es en train de suggérer... ?

– Oui, Adrian, réplique-t-elle fermement. Il faut que tu y songes sérieusement. La plupart des chèques émanaient de tous les départements, sauf les tiens qui venaient directement du pôle édition. Je parie qu’ils ont ainsi pu remonter jusqu’à toi. Et à partir de là, ils n’ont eu qu’à assembler les morceaux du puzzle assez facilement. Ne te vexe pas, mais tes livres sont assez transparents – surtout pour ceux qui savaient ou qui supposaient que tu avais un faible pour Meg dans la vraie vie. C’est assez facile d’imbriquer les rouages une fois que tu as mis le doigt dedans.

– Je ne pensais pas que quelqu’un était au courant, il n’y avait pas eu...

Je me tais en me souvenant des caméras de sécurité à la piscine.

À peine sorti de la piscine, séché et habillé, je m’étais précipité à la sécurité et leur avais ordonné d’effacer l’enregistrement. Mais ils l’avaient tous vu. C’était trop tard pour le cacher. Il a suffi que l’un d’eux laisse échapper quelque chose et la rumeur est devenue la preuve qu’ils cherchaient pour faire le lien.

J’avais cru assainir la société en renvoyant Mike Morgan, je me rends compte que non.

– Hum, flash infos, tout le monde savait. Avec ou sans preuve concrète. (Kara se tait pendant un instant.) Au fait, toutes mes félicitations.

– Merci, réponds-je de façon un peu sèche.

Elle soupire.

– Je suis désolée, Adrian, je ne suis pas aussi mauvaise que tu le supposes, même si je n’ai pas été exactement... professionnelle. Et j’en suis navrée. C’était une période terrible de ma vie. Certes, ça n’excuse pas la façon dont je me suis conduite, mais tu sais bien que ce n’est pas vraiment moi. Tu ne m’aurais pas engagée si j’avais toujours travaillé ainsi. Si tu as besoin de quelqu’un pour t’épauler au tribunal, n’hésite pas. Je serai toujours là. C’est vraiment le moins que je puisse faire.

Eh bien, on peut dire que je suis surpris !

– Merci.

Nous nous disons au revoir de façon maladroite et raccrochons. Mon cerveau mouline à la vitesse grand V. Je ne sais pas quelles sont ses motivations pour me tendre le rameau d'olivier, mais je crois deviner. La plupart des gens ne restent pas fâchés longtemps avec moi parce que j'ai de l'argent. Kara a toujours été très maline, je suis persuadé qu'elle ne souhaite pas ruiner ma réputation. Elle n'est pas si bête. Ce genre de conduite est bien trop risqué avec quelqu'un d'aussi puissant que moi. D'un autre côté, Mike Morgan est complètement stupide et vaniteux. Il pense pouvoir me faire un procès et gagner, au moins ruiner ma réputation, et c'est tout ce qui l'intéresse.

Il a tort.

Je n'ai pas osé me connecter depuis longtemps sur les réseaux sociaux ou vérifier les mails adressés à Natalie. Je sais que mes plus grands fans, ceux qui m'ont toujours soutenu même après la révélation de la véritable identité de Natalie McBride, m'épauleront encore. Ils l'ont toujours fait. Mais un scandale d'une telle magnitude et d'une telle absurdité jettera forcément un voile sur mes livres et ma popularité. Les gens diront qu'il n'y a rien de mieux que de la mauvaise publicité, mais demandez donc à quelqu'un qui a jadis été frappé par les foudres du déshonneur : quand tout s'est apaisé, il ne reste qu'une seule chose, le scandale.

En tirant sur les peaux de ma lèvre inférieure, je prends mon téléphone et appelle Meg.

– Petite question rapide, dis-je en tentant de surmonter le chœur de miaulements, si tu avais accès à la comptabilité de Risinger Industries, penses-tu que tu serais capable de pister Natalie McBride jusqu'à moi ?

Elle demeure silencieuse pendant un court moment.

– Est-ce que tu n'es pas en train de tout mélanger ? Kara...

– Réponds juste à la question.

– Je ne sais pas. (Elle semble ennuyée.) Pourquoi est-ce à moi que tu demandes ça ?

– Parce que tu connais ça mieux que quiconque et je n’ai confiance en personne d’autre que toi.

– Eh bien... peut-être. De quels halos as-tu entouré l’existence de Natalie McBride ? Est-ce qu’elle a été payée par l’intermédiaire d’une société extérieure, de façon à créer une espèce de tampon ?

Et c’est pour ça qu’elle aurait dû être PDG à ma place.

– Disons, pour éviter toute discussion, que non.

Elle soupire.

– Ryn, tu es sérieux ? Donc tu as juste... reçu les virements de Natalie directement sur tes propres comptes ?

– Je ne pensais vraiment pas que quelqu’un allait mettre son nez là-dedans !, réponds-je vivement. Je veux dire, pourquoi l’aurait-on fait ?

– Il y a des millions de raisons ! (Je l’imagine en train de balancer ses bras en l’air.) N’importe quel audit financier, n’importe quelle personne assez nuisible dans ta compagnie et qui t’en veut. C’est le premier endroit où l’on ira chercher pour te faire la peau. C’est l’endroit le plus évident, on essaiera de prouver que tu blanchis de l’argent ou que tu fraudes le fisc, certainement pas que tu écris des romans érotiques. C’est l’endroit le plus vulnérable.

Elle a toujours adoré que je fasse quelque chose de stupide.

– Très bien. Ok. Bon, c’est trop tard pour arranger les choses maintenant. J’essaie juste de...

– Une fois de plus, l’explication la plus simple c’est tout de même que Kara a publié les bans concernant Natalie McBride, conclut-elle. Que vas-tu chercher d’autre ?

Je ferme les yeux vraiment bien serrés, je sais ce qui va venir.

– Kara dit que ce n’est pas elle.

Il y a un énorme silence.

– Kara l’a dit... quand ?

Sa voix est glaciale. Elle n’a jamais aimé Kara, depuis le début, elle a toujours su qu’il y avait quelque chose de pas clair chez elle et moi j’étais trop bête pour le voir. Elle sait aujourd’hui que tout venait de Kara, elle se hérissé rien qu’en pensant à elle.

– Elle m’a envoyé un texto dans la matinée.

Ça ne sert à rien de mentir.

– Je pensais que tu avais bloqué son numéro.

Le ton de Meg se veut accusateur.

– Calme-toi, je l’ai fait. Mais ça a probablement expiré ou quelque chose dans le genre.

– Me calmer ?, poursuit-elle. Adrian, cette femme a essayé de ruiner ta seule source de joie dans la vie.

– Mais c’est justement là le problème, interromps-je. Peut-être qu’elle ne l’a pas fait. Elle a soulevé un nouveau point, Meg.

– Lequel ? Savoir où arrivaient les droits d’auteur de Natalie McBride ? (Elle soupire.) Je ne dis pas que c’est faux, en théorie, mais ça embrouille vraiment les choses.

– Écoute, chérie...

Sa respiration est plus intense. Elle déteste quand je prends un ton paternaliste, mais elle ne m’agressera pas verbalement car elle sait que je suis au bout du rouleau.

– Je la connais mieux que toi, poursuis-je. Je sais que tu n’as aucune envie d’entendre ça maintenant – ni jamais –, mais je ne l’ai jamais vue vindicative ou menteuse jusqu’à ce que...

Meg m’interrompt.

– Jusqu’à ce que j’arrive.

Eh bien, oui.

– Ce n’est pas ta faute, insisté-je. Elle n’avait pas à se montrer hostile. Mais elle avait raison de dire que c’était un scénario complètement dingue, même si ses raisons de te détester dans cette histoire étaient... terriblement personnelles.

Meg soupire bruyamment.

– Je dois y aller. Si Bob se rend compte que tu lui as parlé, il va te tuer.

– Ça n’a rien à voir avec le sujet, souligné-je. Mais si Kara dit la vérité, ça signifie qu’il y a une personne de plus pour témoigner contre Mike Morgan. Et plus on aura de dépositions contre lui, plus il sera à même d’abandonner les poursuites.

– Est-ce qu'on peut en parler plus tard ? Parce que la vérité c'est que tu es en train de me faire péter les plombs.

– Bien sûr, réponds-je tandis que ma migraine prend des proportions gigantesques. Naturellement.

*
* *

Il y a deux ans.

Au moment où je passe les portes d'entrée, je comprends que quelque chose ne va pas.

Il n'y a personne au bureau de Cora et les gardes de la sécurité sont dans un réel état de confusion. La pire des explications effleure mon esprit, mais je la rejette immédiatement.

– Où est-elle ?, demandé-je en me dirigeant droit vers eux.

Ils secouent la tête comme des animaux effrayés.

– On n'est pas vraiment sûr, M. Risinger, répond l'un d'entre eux. On l'a appelée, elle n'a pas répondu. Ça ne lui ressemble pas.

– Vous croyez que je ne le sais pas ?, répons-je vivement. Pourquoi personne ne m'a prévenu ?

Un des gardes se gratte l'arrière de la tête.

– Nous n'étions pas certains qu'il s'agisse d'une urgence, bredouille-t-il, elle n'a que quarante-cinq minutes...

Oh, mon Dieu, mon Dieu !

– Est-ce que Mlle Burns est arrivée ?

– Oui, il y a dix minutes, me répond-on, mais j'ai déjà passé la porte et je ne sais quel incompetent prononce ces mots.

Je cours derrière un taxi, compose le numéro de Cora. Ça sonne une vingtaine de fois avant que je ne raccroche.

Elle n'a jamais utilisé de messagerie, arguant que si c'était important, les gens rappelleraient.

Je dispose d'une berline de luxe, mais cela va prendre un temps fou. Le trafic est épouvantable aujourd'hui. Mieux vaut que je saute dans un taxi.

Une fois à l'intérieur, le chauffeur klaxonne toutes les cinq minutes pour montrer que la situation extérieure ne lui convient vraiment pas. J'appelle Meg. J'ai un conseil dans trente minutes et c'est le temps qu'il faut pour traverser la ville et arriver chez Cora.

– M. Risinger ? Mais enfin où êtes-vous ?, s'exclame Meg. Ils seront là dans quelques minutes à peine.

– J'ai un problème. Écoutez. (Je regarde les embouteillages comme si je pouvais les dissoudre d'un seul coup d'œil.) J'ai besoin de vous pour me couvrir. Inventez un truc. Amusez-les. Café, bourbon si nécessaire, cocktail mimosa, commandez un vrai petit-déjeuner, peu importe ce que ça coûtera.

– Mais c'est impossible, se met-elle à hoqueter. Est-ce que vous êtes en train de vous moquer de moi ? Ramenez vite votre fraise ici.

– Ne parlez pas à votre boss comme s'il était votre neveu délinquant, grondé-je. Vous feriez bien d'espérer que je ne vous vire jamais, personne d'autre que moi ne tolérerait une langue de vipère comme ça.

– Personne ne vous a jamais dit que vous aviez une langue de vipère, remarque-t-elle. Bravo, vous êtes né avec un sexe, ce doit être formidable.

– C'est pratique de temps à autre.

Elle a presque réussi à me faire oublier ce que je fais dans ce taxi. Une angoisse sourde me vrille l'estomac.

– Meghan, faites ça pour moi, je vous en prie, s'il vous plaît.

Je dois sembler sincère parce que sa voix s'adoucit quand elle reprend la parole. – M. Risinger, qu'est-ce qui se passe ?

– Rien j'espère. (Je m'interromps le temps que le taxi ouvre sa vitre pour insulter un cycliste.) Mais je n'en suis pas certain.

– Est-ce que c'est lié à l'absence de Cora ? (Je perçois un bruit traînant et un genre de son de robinetterie.) Ne vous inquiétez pas, je viens d'envoyer un

message à cette fille chez le traiteur du mois dernier, vous vous souvenez, celle qui se frottait contre votre jambe ?

– Je ne me souviens pas de ce détail. Mais merci. Les associés aiment ce genre de beignets. Cela devrait occuper les vautours un certain temps.

– Bien, dit-elle après un moment. Cora ? Tout va bien ?

Je secoue la tête, une mauvaise habitude. Normalement quand on se parle, on est face à face.

– Je ne sais pas, Meghan. Je n'en ai aucune idée. C'est ce que je suis en train d'essayer de voir.

– Zut. (Elle laisse échapper un soupir.) Y a-t-il quelqu'un à contacter en cas d'urgence ?

– Personne. Cela a toujours été une source de dispute entre nous.

– Et ses enfants ? Ses petits-enfants ?

– Aucun d'eux n'est vraiment près d'ici.

Je peste contre ma décision qui a laissé toute la situation dérapier, mais qu'était-elle supposée faire ? Elle ne pouvait forcer sa famille à emménager avec elle. Et pourtant je me sens responsable.

– Bien, désolée. Je pensais que vous étiez en train de vous décoller d'une fille d'une nuit ou quelque chose dans le genre. (J'entends son souffle.) Je vais faire de mon mieux avec les requins. Envoyez-moi un texto dès que vous savez ce qui se passe, d'accord ?

Je raccroche sans lui dire au revoir, elle m'énerve à me parler de façon si familière, comme si nous étions des copains.

Elle est ce qui ressemble le plus à une amie, si j'en avais. Mais je ne peux pas en avoir. Ces moments où je baisse la garde, quand je me sens si proche d'elle, je sais que je cours le danger de redevenir celui que j'étais avant. Ces sentiments que j'avais, ceux qui m'ont conduit à commettre un acte si stupide. Si stupide.

C'est beaucoup plus simple comme ça.

*

* *

Après plusieurs coups de tonnerre dans le ciel, j'arrive enfin devant l'appartement de Cora ; il pleut des cordes. Je demande au chauffeur d'attendre, il hausse les épaules et attrape une grille de mots croisés.

Je ne sais même pas si j'espère que ça aille vite ou pas. Je ne sais pas ce que ça signifie. Je n'ai aucune idée de ce que je vais trouver.

L'endroit est misérable. Et cette odeur... Mon Dieu ! Est-ce que Cora vit vraiment ici ? Et depuis quand ? Elle peut sûrement s'offrir quelque chose de mieux avec son salaire, après tant d'années au service de Risinger Industries. Quelques voisins sont installés dans la cage d'escalier, ils s'engueulent les uns et les autres vertement ; ils me regardent passer, mais je ne m'arrête pas.

– Je le jure sur Dieu, Jimmy, c'est exactement ce que tu as fait. Uh huh. Uh huh. Ne me fais pas cette putain de tête...

Le paillason devant la porte de Cora est immaculé. Je l'imagine sortir d'ici avec une de ses ridicules balayettes et ça me fait rire.

Elle va bien. Elle doit aller bien. Forcément. Peut-être s'est-elle blessée légèrement et n'a-t-elle pu s'en sortir toute seule, une fracture de la jambe et le téléphone bien trop loin pour pouvoir l'utiliser. Elle n'est pas vraiment le genre à souscrire à une téléassistance.

Je sais, je n'étais pas obligé de venir moi-même. J'aurais pu envoyer Meghan, ou n'importe qui d'autre, j'aurais pu déléguer la chose à un nombre fou de personnes. Je suis irresponsable, mais en dépit de ce que ma secrétaire pense de moi, je suis un véritable être humain avec des sentiments profonds. De temps en temps.

Je frappe. Une fois, deux fois, trois fois. Il n'y a pas de sonnette. Après quelques minutes, je décide de l'appeler à travers la porte. Il ne me vient pas à l'esprit que je vais déranger quelqu'un, même si je dois enjamber deux dealers de méth, mais quelqu'un frappe sur mon épaule.

– Monsieur, laissez tomber, ordonne un homme chancelant d'un certain âge aux yeux fatigués. Qu'est ce qui se passe ? Vous cherchez Mlle Cora ?

– Elle travaille pour moi, expliqué-je en tentant de repousser la peur qui s'abat sur ma poitrine. Elle n'est pas venue au bureau ce matin, on lui a

téléphoné toute la matinée, ça ne lui ressemble pas, je voulais juste vérifier qu'il ne lui était rien arrivé.

– Elle s'est probablement endormie, grommelle-t-il. Désolé, monsieur, mais je dois vous demander de partir.

– Elle ne s'est pas endormie, insisté-je. Peut-être pourriez-vous vérifier ?

– Appelez la police pour ça si vous voulez, fait-il en haussant les épaules. Moi j'ai déjà assez de problèmes comme ça pour ne pas pénétrer dans l'appartement de quelqu'un sans sa permission. Et vous pouvez ranger votre portefeuille.

– Merci, murmuré-je en sortant plutôt mon téléphone.

Je suis complètement idiot, je pensais qu'un concierge serait sensible aux pots-de-vin.

Je n'ai jamais été croyant, mais en composant le numéro, je fais une prière silencieuse à l'univers pour que mes pires suspicions soient infondées.

La police met un temps fou pour arriver – j'ai abusé sans honte du nom du chef de la police, jusqu'à ce qu'ils promettent d'envoyer quelqu'un rapidement. En les voyant grimper l'escalier, j'ai l'impression qu'ils avancent au ralenti.

– Juste quelques heures de retard, dites-vous ?, fait l'un des flics, l'air de vouloir être n'importe où sauf là.

Son collègue frappe à la porte et appelle Cora, comme moi auparavant, mais lui au moins a le droit de faire du bruit.

– Elle est toujours extrêmement ponctuelle, expliqué-je. Et elle n'a pas de famille alentour, je veux juste être certain qu'elle aille bien.

– Vous faites bien, répond l'officier de police. (Il se tourne vers le concierge ou qui que ce soit, en train de rôder derrière.) Monsieur, avez-vous les clés de la résidence ?

– Oui, murmure-t-il en se saisissant de la boucle attachée à sa ceinture, dont il retire la clé.

L'officier la prend, jette un œil à son collègue qui acquiesce.

– OK, nous allons ouvrir cette porte, dit-il en s'adressant à moi. Vous avez peut-être envie de rester à l'extérieur, on vous appellera en cas de besoin.

Je ne sais pas ce que cela signifie, mais j'ai pour principe de ne jamais discuter avec quelqu'un qui porte une armée chargée.

– Ma'am ?, appelle l'officier en ouvrant la porte. Ma'am, c'est la police. On vient juste vérifier si tout va bien. Ma'am, si vous m'entendez, s'il vous plaît, faites-le-moi savoir.

Il répète cela plusieurs fois tout en avançant prudemment à travers l'appartement dans le couloir. Soudain, plus rien.

Je reste debout à l'extérieur, je n'entends que le son de mon propre cœur, ma propre respiration.

Si je n'entre pas, alors pourquoi suis-je venu ici ?

Mais je n'y arrive pas. Je reste debout, je les attends, et l'un des officiers revient. Il a une expression sur le visage qui rend tout mot inutile. Sauf que je ne suis pas prêt à l'accepter alors je l'écoute.

– Je suis désolé, monsieur, dit-il.

C'est tout.

Il est désolé.

CHAPITRE 11

Meg

Juste après avoir raccroché avec Adrian, je m'assieds un moment sur une caisse de croquettes qu'on nous a offerte et je réfléchis.

J'ai toujours su que Kara essaierait de revenir sournoisement dans sa vie. Adrian ne veut pas comprendre qu'elle est fausse. Cette façon qu'elle avait de me regarder... Comment peut-il croire que ses sentiments ont changé ? Je suis tellement furieuse qu'elle l'ait contacté et à peine moins furieuse qu'il lui ait répondu.

Naturellement, si ce qu'il décrit de la situation financière est vrai, alors Kara n'a pas tort. Quelqu'un a pu découvrir le pot aux roses. Ce n'était vraiment pas difficile. Il suffisait d'une ou deux personnes dans la compagnie qui détestaient assez M. Risinger pour le compromettre, et c'était assez simple à trouver. Quand je pense qu'il fut un temps où j'aurais pu participer à un tel coup monté. Mais Mike Morgan est une ordure. S'ils se sont alliés avec lui, c'est qu'ils sont aussi mauvais que lui.

Je ne vois pas pourquoi il croit Kara. Même s'il la connaît depuis longtemps. Quelle importance ? Il n'aperçoit pas la forêt derrière l'arbre, moi je sais qui elle est réellement.

Je suis venue travailler pour avoir les idées claires, mais je me sens aspirée par cette folle spirale.

– Hé, Meg ?

Je sursaute puis aperçois Shelly, la propriétaire, qui passe sa tête par la porte.

– Heu. Pardon. (Je m'éclaircis la gorge en me levant.) J'étais juste...

– À un million de kilomètres d'ici, réplique-t-elle. La dernière fois que je t'ai vue dans cet état, tu te mourais d'amour pour cet Adrian.

Pour elle, il sera toujours « cet Adrian ». J'essaie de sourire.

– Tout va bien. On a juste... un souci. Je suis stressée. Je ne devrais pas en parler. Je ne sais pas vraiment ce qu'en pense l'avocat d'Adrian, c'est vrai qu'il me fiche une peur bleue. Ce qui, je crois, est une grande qualité pour un avocat, mais ça me rend très prudente.

– Oooh, top secret. (Shelly me prend dans ses bras.) Tu veux rentrer plus tôt à la maison ou tu préfères te cacher ici pour t'échapper un peu ?

– Ni l'un ni l'autre.

– Ah... (Elle s'assied à côté de moi.) Tu as des soucis à la maison, n'est-ce pas ?

– Oui. Enfin pas vraiment. Si ? (Je secoue la tête.) Je ne sais pas, mais si je rentre à la maison maintenant, je vais lui hurler dessus et il n'a pas franchement besoin de ça en ce moment.

Elle rit.

– C'est très délicat de ta part. Pars plus tôt et promène-toi. Va jeter du pain aux canards dans la mare. Fais un tour à la bibliothèque. Nous avons de nombreux bénévoles, prends un peu de temps rien que pour toi.

C'est assez tentant, mais si j'écarte de mes pensées les ennuis judiciaires, je me mets immédiatement à songer à mon père. Je ne sais comment échapper à ces deux problèmes, si ce n'est en les prenant à bras le corps. Et comme je ne peux rien faire pour le judiciaire...

– Merci, Shelly. Je pense que je vais aller me reposer quelque part un moment.

– Respire, chérie, me rappelle-t-elle tandis que je me sauve.

Mon cœur se met à battre plus fort quand je sors mon téléphone de ma poche et compose le numéro.

Il ne sonne qu'une fois.

– Salut... Papa ?

*
* *

Cela fait un peu moins d'un an que j'ai vu mon père, mais on dirait que ça en fait dix.

Il a vieilli. Je ne l'avais pas remarqué quand on se voyait régulièrement, mais maintenant que nos rencontres se sont espacées, ça me frappe. Il a des cercles sombres autour des yeux, il sourit dès qu'il m'aperçoit, me serre dans ses bras et pendant un instant j'oublie tout ce qui ne va pas.

Nous étions très proches, avant. Il y a des années, quand j'avais des problèmes avec les enfants du voisinage parce que j'étais si dure, si maladroite, si différente. Lui prenait toujours le temps de jouer avec moi. Même si ça me semblait un peu ringard de l'admettre, il était mon meilleur ami. Son imagination était aussi fertile que la mienne et même aujourd'hui, avec mon regard d'adulte, quand j'y songe, je peux jurer qu'il aimait autant que moi jouer à faire semblant.

Je ne l'ai jamais vraiment vu tenir tête à ma mère, mais il était là une fois que l'orage était passé, me rassurant, disant que j'étais une gentille petite fille, honnête, que ma mère était juste dépassée par toutes sortes de choses et qu'il ne fallait pas que ça m'afflige. Facile à dire pour lui, bien sûr. Il pouvait rester tard au bureau, lui échapper ainsi autant que possible, quand la seule solution pour moi était de me réfugier dans ma chambre et de pleurer. Je n'avais pas le droit d'avoir un verrou à ma porte.

– Alors ?, demande mon père en s'asseyant avec un verre à la main. (L'ambiance badine du coffee shop rend les choses presque normales.)
Comment vas-tu ?

Oh, mon Dieu ! Par où commencer ?

– Top, réponds-je. Tu sais, cette dernière année a été assez dingue.

– Pourquoi vous êtes-vous mariés à Hawaii ?

Parfait, nous entrons directement dans le vif du sujet.

– Ce n'était pas vraiment prévu. Adrian a... (J'essaie de ne pas rougir)... voulu me surprendre.

Mon père prend une grande inspiration et souffle doucement. Je le connais depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'il voudrait bien dire quelque chose, mais qu'il ne le fait pas.

– Qu'est-ce qu'il y a ?, insisté-je.

– Rien. Je suis heureux que tu sois heureuse. Tu es apparemment très amoureuse de lui.

– Et tu n'approuves pas.

Il pouffe.

– Meg, ne fais pas de moi un homme du XVIII^e siècle. Tu n'as pas besoin de mon consentement.

– Tu sais ce que je veux dire.

Je déteste quand il ne dit pas les choses.

– Naturellement que je suis heureux pour toi. Ça ne me cause aucun problème, aussi longtemps qu'il...

J'aurais espéré qu'il ne le dise pas.

– ... aussi longtemps qu'il éprouve la même chose pour toi, termine mon père.

Il y a un certain scepticisme à peine voilé dans son regard.

Je bois prudemment une gorgée de café, mais ça me brûle la langue.

– C'est dit.

– S'il te plaît, Meg, ne m'en veux pas. Je fais mon travail de père. Je ne veux pas que tu sois blessée. Se précipiter dans le mariage n'est jamais une bonne idée. (Il affiche un sourire ironique.) Crois-en mon expérience.

– Oui, bien. Sauf que je ne suis pas toi. Ou maman, souligné-je. Et nous ne nous sommes pas précipités. Nous nous connaissions depuis un certain temps.

Il acquiesce.

– Je sais. Mais tu... (En soupirant, il pose sa tasse.) Je sais comme c'est fascinant quand quelqu'un entre dans ta vie, c'est un tourbillon. Ta mère était comme ça. Crois-le ou pas. Je ne pouvais croire en la chance que j'avais. Elle était tellement bien pour moi. Vraiment trop bien. J'ai ignoré chaque signal, chaque drapeau rouge parce que j'ai cru qu'elle était ma seule chance d'être heureux.

Mes lèvres se pincement toutes seules.

– Qu’essaies-tu de me dire, Papa ?

– Rien. (Il s’interrompt brusquement, trop brusquement.) Je veux juste que tu sois prudente. Tu as toujours été tellement intelligente, ma chérie, tu as un cœur énorme. Ça te rend plus vulnérable.

Je ne sais pas pourquoi j’insiste, je mets le doigt là-dessus, comme un mal de dents. Mon téléphone vibre dans ma poche, mais je ne réponds pas.

– Alors c’est ça, n’est-ce pas ?

Il a l’air affligé.

– Allez, Meg, je sais bien que tu le sais.

Mes doigts tapotent la table. Quand ai-je commencé, où ai-je pris cette habitude ? Si, je le sais, c’est le rythme d’Adrian. Traduction : « Je suis vraiment furieuse ».

– Disons que je ne le sais pas, réponds-je calmement. De façon purement hypothétique.

En soupirant, il croise les mains sur la table.

– Je veux que tu saches que tu as le choix, Meg. Plus de choix que tu ne le penses. Ne crois pas qu’il soit le seul et l’unique parce que c’est le seul.

– Juste pour être précise sur ce point, Papa, il n’a pas été l’unique.

Il serre ses lèvres fermement, en faisant une petite grimace.

– C’est toi qui as abordé le sujet, souligné-je.

– Ce n’est pas ce que je voulais dire, murmure-t-il. Parfois, le monde... se resserre et on a l’impression de n’avoir plus le choix. Quelle que soit la raison. Soit parce qu’on pense qu’on n’est pas assez bon, soit parce qu’on n’entre pas dans certains... (Il s’éclaircit la gorge.)... standards sociétaux.

Mon téléphone continue de vibrer. Je l’éteins sans même regarder.

– Adrian m’aime comme je suis. Il ne se contente pas de moi et je ne me contente pas de lui.

– Très bien.

Apparemment, il ne me croit pas. Mais c’est tout ce que je peux faire pour le convaincre.

*
* *

On se dit au revoir, je marche sur le trottoir pour rentrer à la maison, ça me prend un moment avant de me souvenir des appels reçus quand j'étais avec mon père. J'essaie encore de me libérer de tout ce qu'il a dit, de ce que ça impliquait. Adrian et moi, ce couple étrange, pour tant de raisons, et surtout à cause de mon aspect physique.

Mon père ne le voit pas. Je ne m'attends pas à ce qu'il le fasse. Et je sais bien qu'il veut me protéger, pour se déculpabiliser de toutes les fois où il n'a pas su me protéger de ma mère. Mais il a tort à propos d'Adrian. Et de moi.

Je suis presque à la maison quand je songe à vérifier mon téléphone. J'ai trois appels manqués d'Adrian et un SMS.

« Où es-tu ? Appelle-moi dès que tu as ce message. »

J'appuie sur son nom. Ça sonne un peu, puis je tombe sur sa boîte vocale, mais dès que je raccroche, il me rappelle.

– Je rentre à la maison, dis-je. Désolée, j'avais mis mon téléphone en silencieux et j'ai oublié jusqu'à ce que je parte. Je viens de voir ton message.

Pourquoi mentir ? Je pourrais lui avouer que je suis partie plus tôt et ne pas mentionner ce qui concerne mon père. Mais alors il se demandera pourquoi je ne suis pas rentrée directement. Non, c'est mieux ainsi.

Il hésite un instant.

– Bon, nous avons un peu avancé. Bob souhaite qu'on ne fasse aucune déclaration publique pour le moment, mais il a eu une bonne idée. Les tabloïds vont se jeter sur nous et nous ne pouvons les ignorer, mais nous pouvons démontrer que nous ne sommes pas intimidés en nous montrant partout. Ne rien dire sur l'affaire naturellement. Il recommande de louer les services d'un expert en communication. Je veux dire un très très bon expert. Si nous avons une stratégie, nous pouvons arriver à intimider Morgan et il peut abandonner sa plainte.

– Je ne comprends pas. Il veut que nous fassions les gros titres et qu'on parle de nos... adorables chiots ?

– Eh bien, ce n'est pas une mauvaise idée. Mais nous devons en laisser l'organisation à un professionnel. L'idée, si j'ai bien tout compris, est de contrer l'assertion que j'ai disparu du monde du travail et de montrer que je n'ai pas peur. Ça le forcera à réagir et à trouver autre chose. Et il n'a rien sur quoi s'appuyer.

– Parfait, quelle est l'urgence ?

– Je suis en train d'essayer d'obtenir un rendez-vous avec une spécialiste, explique-t-il. Mais il semblerait qu'elle ait quitté les affaires. J'ai une recommandation d'un ami et j'espère qu'il sera en mesure de nous présenter. Nick Douglass, philanthrope reconnu et fêtard. Quand il ne sauve pas les orphelins du monde, il expérimente des hallucinogènes que même la CIA a abandonnés depuis longtemps. Mais personne ne le sait, grâce à son expert en communication.

– Personne sauf toi, fais-je remarquer.

– Et toi, maintenant. Garde-le pour toi, d'accord ?

– Bien entendu.

J'ai des aigreurs d'estomac à cause de mon mensonge. Je pense que j'ai été convaincante, mais j'ai le sentiment qu'il devine que tout n'est pas clair.

– Donc il faut que je sois là ?

– Bob pense que nous devons présenter un front uni. Essaie juste de ne pas faire la tête de toutes les femmes de politiques quand leur mari vient de se faire attraper en compagnie de sept prostituées.

Cela me fait sourire un peu.

– On dirait que tu es de bien meilleure humeur.

– J'ai la niaque. Ce bâtard ne me fera pas plonger, je l'ai décidé. La seule question est de savoir jusqu'où j'irai pour arriver à l'arrêter.

– Jusqu'où *nous* allons aller, souligné-je.

Encore une fois, il hésite.

– Oui, bien entendu.

– J'arrive à la maison, je te vois dans une minute.

Je raccroche sur le trottoir de la maison, je me sens le cœur brisé, coupable et soucieuse.

*
* *

En nous débrouillant, nous arrivons enfin à obtenir un rendez-vous avec Cassandra Kirkland, experte en communication à la réputation extraordinaire. Nick nous attend en bas de son bureau. Il est jeune, beau, avec une once de maladresse et il a l'air bien trop intelligent pour mener le genre de vie qu'Adrian a décrit.

– Merci pour le coup de pouce, fait-il en serrant la main de Nick. De quelle couleur sont les araignées aujourd'hui ?

– Mon Dieu, se plaint Nick. Vous prenez de l'acide une fois et vous entrez à jamais dans la légende du mec shooté. (Il me regarde.) Salut, vous devez être Meg.

J'acquiesce, souris et lui tends la main.

– Crois-moi, je ne faisais pas tellement allusion à l'acide, mais beaucoup plus à la réaction générée, explique Adrian en riant.

– Fais gaffe, Risinger. N'oublie pas que tu étais dans les bons coups aussi. Je pourrais raconter toutes sortes de choses fascinantes à ta jeune épouse.

– Vas-y, l'invite Adrian, même s'il devient soudain plus pâle. Je n'ai rien à cacher. L'expérimentation occasionnelle de la drogue n'est pas un crime.

– En fait, je suis presque certaine que c'en est un, remarqué-je.

Nick hausse les épaules.

– Non, pas si vous avez suffisamment d'argent à jeter par les fenêtres.

– En gros, raconté-je, j'ai travaillé pour Adrian pendant cinq ans. Il n'y a rien que vous puissiez me dire qui me surprenne. C'est vrai qu'il a laissé tomber le whisky au petit-déjeuner depuis qu'il me connaît. Et il ne trébuche plus.

– Tant mieux, rétorque Nick. Très bien. Voici ce qu'il en est. Cassie peut être assez pince-sans-rire, mais elle me doit une faveur. Je suis certain qu'elle sera heureuse de vous aider en fin de compte.

Bien. C'est encourageant.

Mademoiselle Kirkland est installée dans de luxueux bureaux à peine terminés, Nick nous explique qu'elle démarre un nouveau business.

– Elle en a assez de gérer les problèmes des autres, mais je pense que le vôtre l’amusera et lui permettra de terminer en beauté.

– L’amusera, répète Adrian. Parfait. Je suis certain que ce sera un vrai feu d’artifice.

– Hé, fait Nick. Tu devrais être heureux qu’il y ait des gens qui gèrent ce genre de drame, ce sont eux qui vous sortent du pétrin la plupart du temps.

Le bureau de Cassandra est la partie la plus achevée de l’endroit, ce qui n’est pas peu dire. Le canapé dans la salle d’attente est encore emballé dans du plastique et le bureau de la réceptionniste est vide.

– Ne vous inquiétez pas, elle nous attend, assure Nick.

Mais ça ne m’aide pas à me sentir mieux.

La star elle-même est assise derrière une table énorme avec un ordinateur portable ouvert. Elle porte un brushing parfait, les cheveux lissés vers l’intérieur, qui balaient ses épaules et, quand elle se lève, il m’est impossible de ne pas remarquer la coupe de sa jupe qui accentue sa taille de guêpe.

Je coule un regard vers Adrian ; s’il aime ce qu’il voit, il le cache bien.

Ouf.

– Merci d’accepter de me rencontrer, s’exclame Adrian.

Elle le considère à peine avant de se tourner, l’air aigre-doux, vers Nick.

– Tu me seras redevable, tu sais.

– Hum. (Il s’éclaircit la gorge et nous regarde.) J’ai pensé qu’il se pourrait que tu aimes... le défi ?

Cassandra soupire.

– Primo, je ne prends pas de nouveaux clients et tu le sais. Deuxio, la seule raison pour laquelle je réponds encore à tes appels, c’est parce que j’espère que tu finiras par avouer que tu es amoureux de ma sœur et qu’on pourra en terminer avec cette saga sentimentale qui dure depuis dix ans. Je sais que tout ça semble poignant et si romantique pour toi, mais pour nous, ça commence à faire très long.

– Je ne vois pas du tout ce que tu veux dire, répond Nick avec une expression qui suggère qu’il sait exactement de quoi il retourne. J’essaie juste de

venir en aide à un ami. (Il jette un coup d'œil à Adrian.) Bien, une relation en fait, je ne veux pas avoir l'air d'être trop familier.

– Oui, grâce à Dieu. (Cassandra écarquille les yeux.) Tu ne veux pas te précipiter dans quoi que ce soit. Il se pourrait bien que tu sois avec quelqu'un d'autre d'ailleurs, et vous dans tout ça ?

Je tourne la tête vers Adrian.

– Celui-là a mis plus de cinq ans pour m'avouer ce qu'il ressentait.

– Eh bien, vous faites partie de celles qui ont de la chance, répond-elle sans lever les yeux de son écran. Vous voyez, la première chose que les êtres humains sont supposés apprendre, c'est négocier avec les autres pour que chacun obtienne ce qu'il désire. Quand vous êtes riche, vous pouvez tout acheter. Les milliardaires sont perturbés émotionnellement, c'est bien connu.

– Pardon, fait Nick doucement en nous regardant.

– Ne t'excuse pas pour moi, rétorque vivement Cassandra. Je m'occuperai de vous. Mais uniquement parce que j'ai lu votre mail, M. Risinger, et que ce Mike Morgan a l'air de quelqu'un d'horrible. Mais je ne pourrai consacrer beaucoup de temps à votre problème, je suis en train de lancer une nouvelle société.

– Nous comprenons, réponds-je rapidement. Merci pour le temps que vous nous accorderez.

Après quelques minutes de silence, perturbées seulement par le bruit des touches sur le clavier de Cassie, Adrian se lance.

– Mon avocat pense que ce serait une bonne idée de me montrer un peu.

Il a l'air moins excité par la chose maintenant.

Cassie hésite.

– Apparaître en public ne serait pas une mauvaise idée. Mais vous ne pouvez évoquer l'action en justice. Il serait encore mieux de ne rien évoquer du tout. Il y a d'autres moyens de passer à la télévision, une opération caritative, par exemple ? Pour prouver que vous ne vous cachez pas. Il a raison... à propos de votre disparition, je veux dire. Ce n'est pas bon.

– Mais qui cela intéresse-t-il ?

Adrian a du mal à cacher son irritation et je ne comprends pas pourquoi ça l'ennuie tellement tout d'un coup.

– Qui me regarde ? Je ne suis pas quelqu'un qui serre les mains et harangue les foules. Je ne l'ai pas fait quand je dirigeais une société qui pesait des millions de dollars, pourquoi est-ce crucial aujourd'hui ?

– Vous avez été exposé sous le feu des projecteurs que vous le vouliez ou non, explique-t-elle avec justesse. Il faut que l'on vous voie. Croyez-moi, j'ai assez d'expérience pour savoir comment ça fonctionne. La meilleure chose que vous puissiez faire est de vous montrer, d'être charmant, aimable, de prouver que vous n'avez rien à cacher. Quand il sera évident que vous avez acquis l'opinion publique à votre cause, votre adversaire vous contrera. Il ne vous laissera pas l'ignorer et il ne vous attaquera pas en justice. Tout ce qu'il souhaite, c'est un spectacle. Il veut vous humilier, comme il s'est senti humilié par vous. Il se peut que vous vous moquiez de ce que les gens pensent de vous, mais pas lui. C'est son but. Si vous voulez le battre, vous devez d'abord le comprendre.

– Êtes-vous une communicante ou un général d'armée ?, dis-je en levant les sourcils.

– J'ai lu *L'Art de la guerre* selon Sun Tzu, confesse-t-elle. Et étrangement j'ai trouvé à l'appliquer dans de nombreux cas tels que celui-ci.

– Alors... je suis bénévole dans un refuge pour animaux, si ça peut aider, tenté-je.

– Magnifique ! (Cassie sourit férocement.) C'est parfait. Tout le monde adore les animaux. Apportez un panier plein de jeunes chiots devant la caméra. Je peux vous faire intervenir dans le même show télévisé que Mike Morgan, mais promettez-moi juste que vous ne parlerez de rien d'autre que de ces adorables petites créatures et de l'avenir du refuge.

– Oh, certainement. Sinon mon avocat me fera écarteler. Je ne dirai pas un mot, ou il me tuera.

*

* *

Il y a deux ans

– J’ai une crampe et la main raide comme une pince. (Je regarde M. Risinger dans les yeux et il garde son air impassible.) C’est bon. Je n’irai pas plus loin. J’ai tapé beaucoup trop de lettres depuis que je suis arrivée aujourd’hui... il y a douze heures ! Vous êtes parfaitement capable de taper vous-même. Je vous vois le faire tous les jours.

– Oui, mais mon temps est plus important que le vôtre, répond-il en souriant. Ce sont les caprices de l’univers. Je ne fais pas les lois, je délègue. Dicter-les si vous voulez, envoyez-les au service de la transcription pour les faire imprimer.

– Les dicter ? Êtes-vous sérieux ? (Je le regarde bouche bée.) Est-ce que ça ne peut pas attendre demain ?

– Cela n’attendra certainement pas l’opération imminente de votre canal carpien, donc vous feriez mieux de terminer ce soir, dit-il calmement. Est-ce que vous n’avez pas un genre de mémo vocal sur votre téléphone ? Utilisez-le. Je suis certain qu’ils vont adorer au troisième étage. Vérifiez aussi que l’on entende bien le bruit de mastication de votre chewing-gum sur l’enregistrement.

Ça ne sert à rien de se fâcher avec lui.

Et voilà comment je me retrouve en train de parler comme un robot dans mon téléphone, entourée par l’ambiance bizarre d’un bureau vide.

– ... et suivant les termes de notre courrier référencé 5-6-20-12, nous vous transférons l’information suivante...

– Hé, jolies joues.

Oh zut.

Mike Morgan trouve son chemin jusqu'à mon bureau.

– Transcription, ignorez cela, s'il vous plaît. (Je reste les yeux fixés sur mon écran.) M. Morgan, je suis terriblement occupée comme vous pouvez le constater. J'ai besoin d'un enregistrement aussi net que possible pour les transpositeurs.

– Oh, eh bien dans ce cas... (Il glousse.) Je ferais mieux de ne pas dire ce que je pense, n'est-ce pas ?

– Oui je vous le recommande, répondez-moi froidement. Je vous ai précisé que tout était enregistré ?

– Coquine.

Il ricane et disparaît dans le couloir.

Ah, mon Dieu, comme je déteste cette boule puante !

CHAPITRE 12

Adrian

Cela fait un temps fou que je ne suis pas passé à la télévision. J'avais oublié le maquillage, la sensation désagréable du masque de plâtre sur la peau, et puis l'éclat aveuglant des projecteurs. J'ai passé bien trop de temps à discuter avec Cassie d'une couleur de cravate convenable et respectable, et elle a usé du même traitement avec Meg.

– Petit conseil d'une femme forte à une autre femme forte, n'oubliez jamais que la caméra grossit de cinq kilos, explique-t-elle assez sèchement. Sachez-le. Ou alors ne regardez pas l'enregistrement. C'est ainsi que je procède personnellement.

– Merci, mais je doute que cinq kilos fassent une grosse différence pour moi, réplique Meg.

Cassie lui sourit gentiment.

On y est. Impossible de reculer. On m'a assuré plus d'une douzaine de fois que personne n'évoquerait l'affaire, l'accusation ou quoi que ce soit d'autre qu'« Adoptathon », l'opération que Meg et Shelly ont montée à la dernière minute.

Il y a un panier plein de jeunes chiots qui aboient. Meg s'est assurée qu'ils disposent d'au moins deux assistants pour leur confort. J'ai peur qu'ils ne

retournent pas au refuge à la fin de l'enregistrement, ma vie risque de devenir un film d'animation fantaisiste.

Bon, j'imagine que ce ne sera pas pire que ce qui nous arrive actuellement.

Avant que je ne m'en rende compte, le caméraman entame le décompte.

– Sur vous dans trois... deux... Un !

Le journaliste lance son introduction et je prends un air que j'espère agréable et neutre.

– Bienvenue à nos invités, Adrian et Meghan Risinger. Merci mille fois d'avoir accepté notre invitation !

– Merci de nous recevoir, Cole, répond Meg avec un sourire lumineux.

– Oui, merci, je ne pensais pas jouer les seconds violons, mais en fait, c'est plus sensé. Meg est celle qui est vraiment apte à évoquer le refuge. Je ne suis là que pour faire joli.

– Pour ceux qui l'ignorent, Adrian Risinger est le PDG milliardaire devenu auteur à succès de *romance*, et Meg est la femme qu'il définit comme sa muse. Après avoir été sa secrétaire, elle est devenue son épouse. C'est vraiment l'histoire d'une vie, mais aujourd'hui je pense que vous souhaitez plutôt évoquer un événement en lien avec ces adorables petits bêtes.

L'une des caméras plonge sur le panier de chiots.

Meg rappelle l'événement, son travail au refuge, et mon esprit s'égare pendant que je l'observe, j'acquiesce de temps à autre au cas où la caméra se tourne vers moi. Je sais bien qu'elle n'était pas au refuge quand je lui ai téléphoné. Quand j'ai appris que Cassie essayait de nous caler dans son emploi du temps ultraserré, j'ai voulu joindre Meg le plus vite possible pour être certain qu'elle puisse se libérer. Elle n'a pas répondu et j'ai appelé Shelly.

Shelly ne savait pas non plus où elle était, elle savait juste que Meg n'était pas là.

Donc voilà. Et je ne sais pas quoi en penser. Meg ne ment pas, elle peut cacher quelque chose, je pense. Mais même si je n'en avais rien su, je l'aurais senti dans sa voix. Il y a quelque chose. Mais quoi ?

Je commence à ressentir cette distance que j'ai laissé nous envahir, nourrie par mes tendances alcooliques et mes bêtises. Si elle ne souhaite pas me soutenir

en temps de crise, c'est bien ma faute.

J'essaie de me concentrer sur ses mots. Je ne l'ai jamais entendue parler du refuge de cette manière, avec une telle passion. C'est vrai que je ne lui ai rien demandé. Ce travail fait partie de sa vie, une des choses qu'elle a dû abandonner quand elle s'est mise à travailler pour moi. À présent qu'elle y est retournée, j'ai l'impression que son regard est moins étincelant. Elle paraît parfois si fatiguée quand elle rentre à la maison, comme si le poids émotionnel de la tâche la submergeait.

Naturellement, elle s'inquiète pour moi aussi. Je ne sais que faire. Elle a raison, je ne sais pas gérer mon temps sans la structure d'un travail *corporate* et j'ai l'impression de partir dans une vrille effrayante comme Hemingway. Il faut que je me reprenne, que j'agisse tel un adulte responsable, mais ça n'a jamais vraiment été ma manière de faire.

*
* *

– Donc tout s'est plutôt bien passé. (Meg est en train de se changer.) N'est-ce pas ? Je veux dire, ça aurait pu être bien pire.

– J'attends toujours que quelque chose me tombe sur la tête, réponds-je. J'ai l'impression que ce n'est qu'une question de temps.

Elle hausse les épaules.

– Il n'y a aucune raison de chercher des problèmes. Si Cassie a raison, nous n'avons plus de problème. Si elle a tort, ce ne sera pas pire que précédemment.

– Tu pars au yoga ?, demandé-je alors qu'elle prend ses clés.

Elle hésite une seconde puis acquiesce.

Ce n'est pas l'horaire habituel pour aller au yoga, mais je ne dois pas être soupçonneux. Je ne le suis pas.

Jusque très récemment, ça ne m'était même pas venu à l'esprit de lui demander où elle allait quand elle quittait la maison. Ça n'avait aucune importance. Mais pour la première fois, je me pose des questions qui n'avaient jamais surgi avant.

Je ne suis pas soupçonneux.

Je sais bien qu'elle ne ferait rien de blessant. Elle ne trahirait jamais ma confiance. Pendant cinq ans, elle a connu tout ce que j'avais de plus privé et confidentiel et elle n'a jamais fait une seule chose pour ternir ou ruiner ma réputation.

Avec effort, je repousse de mon esprit le souvenir de toutes ces fois où elle m'a supplié de la rejoindre au lit et de lui tenir compagnie. Toutes ces fois où elle a dû se répéter parce que mon esprit était ailleurs, perdu dans un autre monde, pendant qu'elle tentait de me parler.

Tu es en train de la perdre, Risinger.

Tu ferais mieux de faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard.

*

* *

Il y a deux ans

– Avez-vous vu les offres d'emploi ?

Meghan s'arrête, mon mug de café dans la main, comme si elle soupçonnait un piège quelconque.

– Hum... oui ?

– Il y a un poste d'analyste disponible dans notre branche satellite du nord de l'État. L'avez-vous vu ?

– Je ne sais pas, j'imagine.

Elle est distraite par quelque chose et ce n'est certainement pas le fait d'aller me chercher un autre café. J'aimerais vraiment savoir ce qui traverse son esprit.

Mais tu ne le sais pas. C'est bien ça le problème.

Je dois apparemment y aller franco.

– Pourquoi ne vous présentez-vous pas ?

Elle laisse échapper un souffle, presque un rire.

– Oui, je suis certaine que tous les associés vont être d'accord.

– Vous n'avez pas besoin de tous les associés. Juste d'une majorité. Et puis vous pourriez réclamer une recommandation toute personnelle.

Je hausse les épaules, regardant autour de moi à la recherche du candidat adéquat.

– Oh bien sûr, vous travaillez pour le boss, ça peut être utile, n'est-ce pas ?

– Je n'ose même pas imaginer ce que vous pourriez dire à mon propos. (Elle grimace.) Je ne suis pas du genre analyste commerciale, de toute façon.

– Ce serait un pas en avant. Un gros pas en avant. Et il n’y a là rien que je ne vous aie vu faire cent fois... Est-ce que vous ne dites pas chercher une reconnaissance de votre travail ?

– Oui. De votre part. Je ne suis pas une analyste commerciale. Je n’ai pas fait d’école de commerce.

Elle prononce le mot commerce comme si c’était un terme étranger.

Je me penche en avant, murmurant sur le ton de la conspiration.

– Moi non plus.

– Dingue, je comprends alors pourquoi vous êtes si mauvais. Eh bien, vous savez, si les enfants de milliardaires se sortent assez bien de ce genre de choses, moi, pas vraiment. (Elle attrape une poignée de mon courrier à trier.) Pourquoi essayez-vous soudain de vous débarrasser de moi ? Vous avez trouvé cet email où j’avoue que j’empoisonne votre café ? Ce n’était qu’une plaisanterie. Je pensais que vous le saviez. Enfin je pense.

Me débarrasser de toi ? Tu ne vois pas combien tu m’es précieuse ? Importante ? Je ne veux pas te perdre, mais tu mérites tellement mieux.

C’est une plaisanterie cruelle, vraiment. S’il existait un Dieu assez juste sur terre, j’aurais terminé avec son cerveau et elle avec mon ambition. Ce n’est pas vraiment le cas aujourd’hui, chacun de nous est en train de louper quelque chose. Si je possédais son intelligence, je pourrais devenir président et non pas un quelconque imbécile dans le bureau d’un PDG.

– Meghan, asseyez-vous.

Soudain, elle est sur ses gardes – plus que d’habitude.

– Je pensais que vous vouliez encore du café.

– Dans une minute. Asseyez-vous.

Elle s’assied lentement, me considère avec plus de méfiance que d’habitude.

– Franchement, j’ai fait quelque chose ? J’ai vérifié dans le journal des employés, il n’y a aucune menace de mort.

– Décontractez-vous, recommandé-je – ce qui semble avoir exactement l’effet inverse. Meghan... Voulez-vous être ma secrétaire toute votre vie ?

Elle soupire.

– Je suis votre...

– Assistante administrative, je sais, coupé-je avec impatience. Mais pour les besoins de cette discussion, j’essaie de noircir un peu les choses. Répondez à la question.

Meghan secoue la tête.

– Non. Je veux dire... bien sûr que non.

– Alors quand allez-vous vous décider à vous lancer ? Dans cinq ans ? dix ? (Je tape avec mon stylo sur mon bureau.) À un moment, vous devez prendre votre avenir en main.

Elle se tortille sur sa chaise.

– Je ne sais pas, M. Risinger, répond-elle finalement. Je suis très occupée avec vous et c’est vrai que je ne pense pas vraiment à mon avenir.

Je la pousse dans ses retranchements. Je le sais, je le vois tous les jours. Elle est plus fatiguée et plus amère, mais je suis arrivé à me débarrasser de ce besoin de la reconforter. Pendant longtemps ça a été très dur. Je voulais lui offrir des petits cadeaux, je pensais à la séduire de différentes façons, je pensais lui parler vraiment, mais à la dernière minute, je reculais.

J’étais un lâche.

Maintenant je garde mes distances autant que possible. Mais je ne comprends pas pourquoi elle ne saute pas sur l’occasion.

À moins que...

Je secoue la tête, un mouvement vif pour évacuer cette pensée. Non. Ce n’est pas possible. Elle ne le serait jamais. Elle a perdu toute sa respectabilité à travailler pour moi, à me donner des années de sa vie.

Elle ne peut être amoureuse de moi.

– Vous devriez y penser, dis-je plutôt que de prononcer ce qui me trotte dans la tête. Vous devriez y penser et n’ayez pas peur de me dire si je peux faire quelque chose pour vous aider. Je ne vous retiendrai jamais.

Elle a l’air perplexe.

– Parfait, répond-elle après un instant. Merci, monsieur.

CHAPITRE 13

Meg

Je vais vraiment à la gym, mais après j'ai rendez-vous avec mon père.

Il a vu l'interview de Mike Morgan, maintenant il est encore plus angoissé pour moi. Comme si j'avais besoin de ça en ce moment. Mais j'ai l'impression qu'il s'inquiétera si je ne prends pas le temps de boire un café avec lui pour lui prouver que je ne suis pas recroquevillée dans un coin à pleurnicher.

– On s'en sortira, juré-je après l'avoir étreint longuement. Demain, nous tournons un nouvel épisode et nous évoquerons la manière d'adopter au refuge. Nous travaillons avec l'une des meilleures communicantes de la ville et elle nous conseille très bien. La plainte de M. Morgan est ridicule, il le sait. Il laissera tomber. Nous n'avons qu'à sortir nos meilleures cartes.

– J'espère que tu as raison, renchérit mon père avec un soupir. C'est exactement le genre de choses qui me faisaient peur, en te voyant sortir avec... (Il s'arrête pour se corriger)... en te mariant avec un garçon comme ça. Peut-être fait-il profil bas dans les médias, mais il sera toujours une cible.

Je secoue la tête.

– Ça ne change rien à mes sentiments, Papa. Je n'arrêterai pas de l'aimer parce que ce n'est pas simple.

– Je sais. Sois prudente, ma chérie.

Il n'a pas idée.

*
* *

Chaque jour qui passe rend plus difficile le fait d'aborder le sujet avec Adrian. Nous misons sur l'attente pendant que Bob harcèle la partie adverse, essayant de la faire plier sur un point ou un autre. Plus d'une fois, c'est venu sur le bout de ma langue. Mais j'ai l'impression que cela ne fera qu'accentuer le stress actuel d'Adrian. Je veux dire, si je lui répète les âneries de mon père, sous-entendant que nous sommes un couple étrange du fait de mes mensurations singulières, Adrian voudra le tuer. Il vaut mieux que je garde ça pour moi jusqu'à ce que les choses se calment. Jusqu'à ce que je trouve la meilleure façon de les aborder.

Mike Morgan ne donne pas d'autres interviews télévisuelles. En revanche, un article sous forme de questions/réponses apparaît sur le site Internet et le blog du show, je ne sais pas trop comment ça marche. Il dit à peu près tout ce qu'il a déjà dit, à part une chose.

Question : Vous devez donc admettre qu'il ne se cache plus et apparaît en public.

Réponse : Je n'admets rien du tout. Pour être tout à fait honnête, je suis extrêmement offensé que vous l'ayez reçu dans votre show sans lui demander de répondre de ce qu'il avait fait.

Question : L'avocat de M. Risinger lui a conseillé de ne pas dire un mot.

Réponse : Bien entendu. Écoutez, les gens croiront ce qu'ils ont envie de croire. Il a l'air formidable, il est doué pour ça, mais vous ne voyez pas son mauvais côté, croyez-moi. Et vous ne voyez pas non plus son bon côté. J'ai accepté ses avances inappropriées car j'avais besoin de ce job.

Question : Pour clarifier les choses, vous diriez que la conduite douteuse a précédé votre licenciement.

Réponse : Oh oui. Et de loin. C'est ainsi qu'il procède. Les gens n'en parlent pas, évidemment. Ils ne veulent pas admettre qu'ils ont laissé « cela » arriver. Il sait user d'intimidation et il le fait très bien.

Question : Est-ce qu'il harcèle aussi les femmes ou bien seulement les hommes ?

Réponse : Juste les hommes pour ce que j'en sais.

Question : Suggéreriez-vous qu'Adrian Risinger est gay ?

Réponse : Je ne suggère rien. Mais enfin bon... vous avez vu sa femme, non ?

J'ai pris connaissance de cet article quand j'ai entendu Adrian hurler dans son téléphone à une heure indue de la matinée. Ça n'a pas franchement l'air d'amuser Bob, mais Adrian le menace de toutes sortes d'actes de violence des plus raffinés.

Après avoir raccroché, il me regarde, sa bouche se tord, ses yeux ont une lueur sauvage. Ça m'excite un peu, mais j'ai l'impression que ce n'est pas le moment pour lui.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Une nouvelle déclaration de Face de rat, explique-t-il.

– Tu n'oses pas me la lire.

Je lui fais les gros yeux et me jette sur mon téléphone.

Oui, je me sens un peu vexée tout de même. Une légère douleur dans la poitrine. Mais je fais la moue et regarde Adrian.

– Il est l'être humain le plus grossier que j'aie eu le déplaisir de rencontrer.

– Et maintenant, voilà qu'il s'en prend à toi, gronde Adrian. Ça dépasse les bornes. Je ne resterai pas sans rien faire pendant qu'il... pendant qu'il raconte...

– Hé ! (J'effleure son bras.) Calme-toi, d'accord ? J'ai entendu bien pire quand j'étais au lycée. Il se comporte comme un enfant et veut te faire sortir de

tes gonds. C'est tout. Ne le laisse pas gagner.

– Tu ne devrais pas être celle qui me reconforte. (Il secoue la tête.) Et tant pis pour la plainte, je vais payer des mecs pour lui casser la figure.

Ça me fait hurler de rire.

– Je peux t'assurer que ça n'arrangera pas nos affaires. Tu ne me serviras à rien en prison.

– On ne me prendra pas, assure-t-il en me serrant contre lui.

Ça fait combien de temps qu'il ne m'a pas serrée ainsi... ?

– Je déteste ça. Je le déteste tellement, tu n'as pas idée, Meg.

– Écoute, ne le hais pas à cause de moi. Sérieusement, ce n'est pas grave. Je m'en suis sortie avec toi, qui a été imbuvable pendant cinq ans, je peux bien encaisser pendant quelques mois les assertions frivoles de Face de rat.

En inspirant bien fort, il me serre plus près.

– Je t'aime, Meg.

– Moi aussi je t'aime.

J'ai la sensation qu'il veut me dire autre chose, mais l'instant passe et il ne le fait pas.

CHAPITRE 14

Adrian

Cassie n'est pas contente.

Elle « n'est pas contente » comme la mariée de *Kill Bill* n'est pas contente de recevoir une balle dans la tête.

J'attends patiemment le verdict, assis dans son bureau, alors qu'elle bouillonne d'une rage intérieure. Meg n'a pu être là. Elle a juste précisé qu'elle ne se sentait pas bien.

Dernièrement, elle répond souvent à de nombreux SMS dont elle ne me dit rien. Elle ne prend plus ses communications en ma présence. Je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe, cela sous-entend certaines choses que je ne peux admettre.

– J'ai dû le méjuger, explique Cassie avec un certain calme. (Un crayon sur son bureau, de façon évidente, a été cassé en deux.) Ça ne me ressemble pas. Je vous dois des excuses à tous les deux.

– Ne vous en faites pas, réponds-je en serrant les dents. Dites-moi juste quelle est la marche à suivre. Parce que si vous ne trouvez rien, j'irai m'en occuper moi-même et ça risque de ne pas être joli.

– Vous devez suivre le chemin tracé, insiste-t-elle. Je sais ce que j'ai dit avant, mais ça se vérifie doublement dorénavant. Acceptez le fait qu'il continue à lancer des piques, et faites le dos rond.

– Je me fiche de ce qu’il peut dire, mais Meg...

– Je sais. Mais ne vous inquiétez pas trop à son propos. Elle a la tête bien posée sur les épaules. D’ailleurs, être la compagne d’un homme comme vous flatte son ego.

Elle le dit très simplement, mais s’aperçoit soudain que ça peut être mal interprété.

– Je ne suis pas en train de flirter avec vous. Ce n’est pas mon genre et d’ailleurs, je suis parfaitement heureuse avec mes chats et mon abonnement Netflix.

Ça me fait sourire malgré les coups de vrille dans ma tête.

– Meg avait dit la même chose avant que je ne comprenne que nous étions faits l’un pour l’autre et que je le lui avoue. Je suis persuadé que vous trouverez quelqu’un.

Elle me lance un regard méprisant.

– Ou pas, reconnais-je très vite. Si vos chats sont du genre jaloux.

– Tous les chats le sont. (Elle rit.) Mais je suis certaine que vous le savez.

– En fait...

Elle fronce les sourcils.

– Je pensais que vous aviez dit que Meg avait des chats.

– Juste un. Il y a des années. Ce n’est plus le cas maintenant.

– Pourquoi, vous êtes allergique ?

– Non, enfin pas que je sache. Sinon je m’en serais rendu compte quand j’étais au refuge pour animaux. (Je hausse les épaules.) Elle n’a jamais dit qu’elle souhaitait avoir un autre chat.

Cassie se moque.

– Croyez-moi, elle en veut un autre. C’est comme les Pringles. Une fois que vous craquez, vous ne pouvez plus vous arrêter.

– C’est... (je croise les doigts, l’air réfléchi) une très étrange analogie.

– J’en ai beaucoup d’autres, réplique-t-elle. Si vous voulez que votre femme fasse abstraction de toutes ces horreurs, précipitez-vous au refuge et demandez à la personne qui s’en occupe quel est le chat qu’elle préfère. Je suis certaine qu’elle connaît la réponse. Ramenez ce chat à la maison. Normalement, je ne

conseille pas d'offrir des animaux en cadeau, mais il s'agit d'un cas spécial. Je vous garantis qu'elle a déjà inconsciemment adopté au moins l'un de ces pauvres orphelins et elle n'ose pas l'emmener car elle pense que ça ne vous plaira pas. Mais cela lui fera un bien fou.

– Merci pour le conseil. (Je me penche vers elle.) Et maintenant, que faisons-nous à propos de M. Morgan ?

– Rien. Absolument rien. Jusqu'à la déposition, il n'y a rien que vous puissiez faire. Il a montré clairement qu'il voulait attaquer en dessous de la ceinture et jusqu'à sa déposition, vous ne pouvez contre-attaquer. (Elle pousse un gros soupir.) Ça me fait beaucoup de peine, Adrian, mais je ne crois pas pouvoir vous être d'une grande utilité. J'aurais préféré que ce soit plus simple, mais ce personnage est vraiment déterminé. Votre avocat sera plus à même de vous conseiller, mais surtout ayez de bons témoins. Faites comparaître chacun d'entre eux. M. Morgan sera là aussi, il voudra y assister. Vous allez l'avoir à l'usure. Faites-lui bien comprendre qu'un procès ne servira à rien. Je suis certaine que vous allez finir par y parvenir, mais les négociations risquent d'être longues.

*

* *

Mike Morgan n'est pas la première personne à se moquer de mon goût pour un certain type de femmes. J'ai dû affronter cette question, il y a longtemps, très longtemps en fait, et ça fait partie de l'immense abîme qu'était ma vie. Presque.

En y réfléchissant, je ne peux pas vraiment dire d'où me vient ce goût. Vous pourriez croire que c'est inscrit dans ma mémoire, mais ça ne l'est pas – en tout cas pas autant que ces moments où je ne ressentais pas la même chose que les autres hommes. Je me rappelle avoir regardé les jeux Olympiques avec un ami quand j'avais onze ou douze ans. Il adorait les femmes de l'équipe de volley et j'ai prétendu que moi aussi. C'était facile de comprendre ce qui lui plaisait. Elles étaient élancées, bronzées, magnifiques et elles émettaient une série de bruits fascinants. Mais pour moi ce n'était pas du tout l'éveil sexuel auquel j'aurais pu m'attendre.

À un moment, j'ai dû apercevoir mon paradis sur terre. Des cuisses moelleuses, des seins moelleux, la douceur partout, qui n'en voudrait pas dans son lit ? Alors seulement, j'ai compris ce qu'était le désir sexuel pour la première fois. Il n'y avait pas grand-chose à voir en ce temps-là, pas de sites spécialisés, rien de génial à la télévision ou au cinéma – au moins, on n'en riait pas. Je ne comprenais pas pourquoi. Je n'étais certainement pas le seul dans mon cas.

Au lycée, j'ai pu toucher à mon rêve pour la première fois de ma vie. Libby. Elle était assez grande gueule et plutôt sarcastique, elle passait tout son temps avec des dingues de théâtre car ils étaient les seuls à ne pas la traiter de tous les noms. Avec ses shorts en jean et ses bas résille déchirés, elle a rencontré pas mal de problèmes après s'être battue avec ceux qui se moquaient de sa corpulence. On est sorti ensemble six mois, mais j'avais dix-sept ans, j'étais stupide et je n'étais pas assez attentionné pour elle.

À vingt ans, des relations d'affaires libidineuses de mon père m'emmenèrent dans un club de strip-tease. Le premier show sur la scène ? Un « strip-tease humoristique ». L'humour, c'était qu'elle était trop grosse pour être une véritable go-go danseuse. Elle est apparue dans son costume, elle s'est balancée autour du pole un moment et tout le monde s'est mis à rire.

Elle souriait tout le temps. Radieuse, sûre d'elle, et pour ces instants trop brefs, elle aurait mérité une couronne.

Quand le véritable show a commencé, je l'ai retrouvée. Elle s'était rhabillée avec ses affaires de ville et traînait au bar avec un verre.

– Bravo, lui dis-je et elle me sourit encore comme auparavant sur la scène. Lumineuse et brillante.

– Merci, rétorqua-t-elle en rejetant ses cheveux en arrière, je suis là tous les vendredis.

– Vous savez, tout le monde ne prend pas ça pour un numéro humoristique, continuai-je. Je parie que je ne suis pas le seul ce soir à vous considérer comme la meilleure.

Elle s'est mise à rire, et a commandé un autre verre.

– C'est tout ce que vous trouvez ?

Légèrement vexé, j'ai jeté un œil à ceux qui m'avaient emmené ici, ils n'avaient pas l'air de remarquer que j'étais parti, bien trop occupés à dévorer du regard les autres danseuses.

– Pardon, je voulais juste vous faire savoir que votre numéro était apprécié, poursuivi-je, résistant à l'envie de m'éclipser et d'aller soigner mon orgueil blessé avec un scotch.

Alors, elle me sourit.

– Vous pensez que vous êtes le seul mec à me faire ce coup-là ?

Le reste de la soirée fut une pure perte de temps, mais j'avais appris une leçon importante.

Depuis ce jour-là, je n'ai plus recommencé. J'ai approché chaque femme comme si elle était la plus belle du bal, sachant qu'elle ne pouvait pas se considérer comme je la considérais. Ça marchait la plupart du temps, mais Meg fut vraiment un cas à part.

Elle avait confiance en elle, mais elle était bourrée de complexes. Elle a dû apprendre combien je la désirais et combien je l'aime.

Et maintenant, elle me ment et ça me détruit.

C'est une douleur physique, un nœud dans ma poitrine. Comment puis-je prétendre qu'il n'existe pas. Pire, comment puis-je simplement poser la question ?

Au lieu de ça, je continue à faire semblant. C'est plus facile. Si elle ne veut pas me dire la vérité, bien...

C'est sa décision. Pas la mienne.

*

* *

Je raccroche avec Bob, il vient de me donner la date et l'heure de la première convocation. Elle concerne Meg qui est l'un des témoins clé. Puisqu'elle a assisté au licenciement, son rôle est de témoigner des éventuelles erreurs des conditions de licenciement – mais cela serait beaucoup plus simple si elle n'était pas aussi mon épouse.

Bob est perplexe sur l'issue de l'entrevue. Bien sûr, son témoignage est essentiel, mais il ne sait quel sera son poids sur la procédure. À ce stade, nous pensons qu'il n'y aura pas de procès. Il s'agit de convaincre Mike Morgan et son équipe de suceurs de sang d'abandonner l'idée.

J'envoie un texto à Meg avec la date et l'heure. Elle met un certain temps à me répondre.

« OK. »

Voilà. C'est tout ce à quoi j'ai droit.

Mon téléphone commence à vibrer, c'est un appel que je ne souhaite pas prendre. Je reconnais le numéro, mais je ne me souviens pas de qui il s'agit.

– Allô ?

– Adrian.

Oh, zut. C'est Tom. L'un des associés seniors, certainement pour me présenter ses condoléances pour la fin de ma carrière professionnelle. Parce qu'il croit que ça m'intéresse.

– Comment allez-vous ces derniers temps ?

– Super, merci. (Je me racle la gorge.) Un peu occupé, c'est vrai.

– Écoutez, Adrian. J'ai vu l'interview. (Il soupire.) C'est terrible, cette façon dont vous êtes traîné dans la boue. J'espère que vous allez arriver à arranger ça parce que je peux vous l'avouer, le conseil des associés est à deux doigts de vous faire une grosse proposition. Mais naturellement, nous ne pouvons nous offrir le luxe d'un scandale.

– Une offre pour quoi ?

Je joue les idiots, je sais que je joue les idiots, mais je voudrais l'entendre me le dire.

– Nous avons besoin d'un nouveau PDG. Je sais que vous nous avez quittés pour une certaine raison, mais cette société est votre héritage. Vous ne pouvez juste pas...

– Merci, Tom, interromps-je. Vos vœux sont vraiment très appréciables, mais je ne voudrais surtout pas que les racontars baveux viennent vous salir.

Et sur ce, je raccroche.

CHAPITRE 15

Meg

– **A**drian ?

J’entre dans son bureau pour le chercher et ne le trouve nulle part. J’ai décidé qu’il était grand temps que je lui parle de mon père, il mérite de savoir. Et tant pis s’il est furieux que j’aie gardé ça pour moi trop longtemps, j’en porterai la croix.

C’est pour cette raison que je suis rentrée à la maison plus tôt. Il y a un fichier ouvert sur son ordinateur, qui attire mon regard, même si je songe que je ferais mieux de ne pas le lire. J’ai toujours lu ses livres, mais seulement une fois terminés. Il déteste quand je guigne par-dessus son épaule.

Après les premiers mots, je suis aspirée par ma lecture.

Même si le cœur de Dirk battait fort, un sentiment de vide oppressait sa poitrine.

Il allait le combattre avec toute la force qu’il possédait, pourtant une part de lui-même savait déjà que tout était fini.

Au moment où elle aperçut son visage, elle sut que quelque chose n’allait pas. Mais elle fit semblant de ne rien voir, et partit à la cuisine avec un sac rempli de courses, il la suivit et la plaqua contre le frigidaire.

– *Qui est Paul ?*

Elle frémit.

Quand finalement elle répondit, les mots tombèrent de ses lèvres insensibles.

– Paul ? Je ne sais pas du tout de qui tu veux parler.

Dirk frappa de sa main la porte du réfrigérateur.

– Ne me mens pas !, hurla-t-il alors qu’Amanda tremblait.

– C’est personne. (Sa voix se fit suppliante quand elle se tourna pour lui faire face.) C’est juste un mec comme ça.

Ce n’est pas en train d’arriver.

Ce ne peut être réel.

C’est un cauchemar. C’est forcément un cauchemar. Engendré par mes propres incertitudes stupides.

Le cerveau de Dirk imaginait toutes sortes d’excuses et d’explications que sa fiancée avait bien trop honte de préférer. Ou alors elle s’en moquait et n’essayait même pas de mentir. Il pouvait lire la vérité sur son visage, elle devenait de plus en plus pâle tandis que les premiers mots de la confession émergeaient.

L’alarme qui résonnait dans les oreilles de Dirk l’empêchait de comprendre et de retenir ce qu’elle était en train d’expliquer. Il reprit le fil au milieu d’une phrase :

– ... et c’est juste... Oui, il s’occupe de moi, et c’est ce que j’ai toujours souhaité, ce n’est pas compliqué, je veux être avec quelqu’un de gentil... quelqu’un de simple... » (Elle secoua la tête, le visage inondé de larmes.) Tu sais bien que ça ne marche plus entre nous depuis un certain temps. Je pense que ça ne reviendra jamais.

– Mais de quoi tu parles ?, s’écria Dirk.

Et même si l’inévitable se profilait au fond de son cerveau, il n’était pas prêt à abandonner. Il n’était certainement pas prêt à arrêter de se battre pour elle.

Mais c’est bien le problème. Pour qui te bats-tu réellement ? L’Amanda dont tu es tombé fou amoureux n’aurait jamais agi comme ça.

Elle n’est pas celle que tu croyais.

– J’évoque le fait d’être heureuse, Dirk ! (Et elle éclata en sanglots.) Je veux être heureuse, pour une fois dans ma vie.

– *Nous étions heureux, insista-t-il, sachant que ça ne servait à rien. Ou bien c'était aussi un mensonge ?*

– *Je pensais que je l'étais, pleurnicha-t-elle. Mais c'est différent, Dirk. Je suis tellement désolée que ça se passe comme ça. Je ne le voulais pas. Mais je m'inquiète pour toi. Lui et moi on en a parlé et nous avons décidé... que nous allions vivre cette histoire. Je ne voulais pas que tu le découvres car je savais que ça te blesserait.*

Putain.

– *Va-t'en, dit-il froidement. Envoie-moi ta nouvelle adresse et je te ferai parvenir toutes tes affaires.*

– *Mais... (Elle a du mal à parler.) Je ne veux...*

– *Quoi ? Tu n'as nulle part où aller ?, rugit-il. Ne me dis pas que je dois comprendre l'évidence.*

– *Il n'est pas... (Elle tenait ses bras serrés autour d'elle, regardait le sol.) Il ne vit pas seul.*

Évidemment.

Évidemment.

C'était juste parfait.

Je reste sans bouger pendant un temps indéfini, les yeux rivés sur le curseur qui clignote à la fin du document.

Il ne publiera pas ça. Je sais qu'il ne le publiera pas. C'est impubliable, ça ruinerait tout ce qu'il a construit entre Dirk et Amanda, les gens vont détester. Ce n'est pas leur histoire.

Il croit que c'est notre histoire.

Ou du moins, il le suppose. Il n'aurait jamais écrit cela si ça ne venait pas de quelque part, si ce n'était pas inspiré par quelque chose d'authentique, de réel.

Merde.

*

* *

Je dois déposer en tant que témoin clé dans deux jours.

Recroquevillée à l'autre bout du lit, j'ai l'impression qu'Adrian est à des millions de kilomètres.

Il pourrait l'être, nous nous parlons si peu. Je bouge doucement et soupire. Honnêtement, je n'essaie pas d'attirer son attention, mais je sens qu'il m'observe.

– Tu veux me demander quelque chose ?, interrogé-je en essayant de deviner le plafond à travers l'obscurité.

– Suis-je censé le faire ?, réplique-t-il après un moment de silence.

J'attrape machinalement un fil qui sort du bord de la couette.

– Non. Mais j'aurais espéré que tu montres... quelque intérêt.

– Tu sais contre quoi je me bats, Meg. (La tension transparaît dans sa voix.) Si tu essaies de me tester...

– Contre quoi nous nous battons, interromps-je en me tournant pour lui faire face. Tu n'es pas le seul dans cette histoire.

– Sauf que c'est de moi dont il s'agit, insiste-t-il. Je sais que ça t'affecte aussi, mais tu ne comprends pas...

– Mon père a réapparu, laissé-je échapper.

Il y a un long silence.

Adrian a du mal à parler.

– Meg...

– Tout va bien. (Je me retourne à nouveau.) Je gère. Il ne veut pas d'argent ou quoi que ce soit. Il veut juste faire la paix avec moi. Mais c'est ce qui m'a occupé ces derniers temps. Juste au cas, tu sais, où tu supposerais que je te trompe avec un homme qui pourrait s'appeler Paul.

J'ai toujours juré que la colère d'Adrian pouvait faire monter la température dans une pièce, cette nuit cela se vérifie encore. Je la sens émerger par vagues avant qu'il ne s'exprime à nouveau.

– Tu n'étais pas censée lire ça.

Un ton glacial prend le pas sur la fureur contenue.

– Eh bien je l'ai fait. Et je ne comprends pas pourquoi tu ne m'en as pas parlé.

– Naturellement. (Il se moque de moi.) Tu n'aurais pas compris.

J'ai les yeux fixés sur le mur, brûlante de frustration.

– Tu n'as pas confiance en moi, réponds-je. En fait, tu n'as jamais eu confiance en moi, parce que tu as passé tant de temps à te languir de moi que tu n'as jamais cru que je pouvais éprouver les mêmes sentiments que toi, c'est comme si j'appartenais à une espèce mystérieuse. Si seulement tu m'avais avoué ce que tu ressentais dès le début...

Adrian soupire avec force.

– Très bien. Si on revient à ça... J'étais supposé faire quoi ? Juste savoir, sans aucune allusion ni encouragement de ta part, qu'il était peut-être possible que tu partages les mêmes sentiments que moi, si jamais j'osais les exprimer, tandis que tu passais ton temps à assurer à tout le monde que tu me haïssais – même si tu travaillais si dur pour m'aider. Si seulement j'avais fait ça ! Cela aurait résolu tous nos problèmes.

J'agite mes bras en l'air.

– Parce que naturellement, je te haïssais sans aucune raison particulière. Ce n'est pas comme si tu avais pu changer en étant, comment dirais-je, un peu moins *haïssable*.

Il me regarde, son front se plisse en une ride.

– Je n'étais jamais haïssable à ton égard.

– Tu as raison, poursuis-je, tu étais pire que ça. Tu étais dur, Adrian, comme si je n'existais pas. Comment aurais-je pu te montrer mon intérêt ? En me rendant encore plus vulnérable que je ne l'étais déjà ?

– Comme si tu n'existais pas ? (Adrian s'assied, ses yeux étincellent dans le noir.) N'as-tu aucune idée de ce que j'ai fait pour toi ? Combien de fois suis-je intervenu en ta faveur quand il y avait une promotion que tu refusais d'envisager ? J'ai essayé. J'ai essayé de te séparer de moi, je savais qu'on se faisait du mal l'un l'autre, mais tu n'acceptais pas de reconnaître ta propre valeur. C'était mignon au début, mais mon Dieu, Meg, c'est devenu ennuyeux au bout d'un certain temps.

Ennuyeux ?

Va au Diable, Risinger.

– Et si j'étais partie, où en serions-nous aujourd'hui ?, répliqué-je pour le mettre au défi.

– Je ne sais pas, murmure-t-il. Mais certainement pas en train de nous entre-égorger, c'est sûr.

C'est complètement insensé. Je ne sais même pas quoi répondre.

– Es-tu vraiment en train de m'expliquer qu'une dispute est suffisamment nocive pour effacer tout ce que nous avons construit ensemble ?

Il secoue la tête.

– Ce n'est pas une dispute, Meg. Tu sais bien que ce n'est pas ça. C'est tout ce qui se cache derrière. Je suis en colère. Tu es en colère... Nous sommes des gens en colère et nous avons tous deux des raisons de l'être, mais ça ne rendra les choses plus faciles.

Je me souviens de ces moments à l'hôtel pendant la conférence, quand notre liaison a pris son envol. Il avait dit alors que c'était compliqué d'être avec moi. Il avait raison. Je ne voulais pas l'admettre, je ne veux pas l'admettre maintenant, mais il a raison.

Nous portons tellement de choses en nous. La plupart du temps, ça ne fait rien. On peut faire l'amour, se câliner, regarder la télévision et dîner ensemble, aucune de ces activités ne nous oblige à confronter nos démons, mais quand les choses vont mal, c'est inévitable, nous empruntons le chemin qui mène à notre perte.

Car ce n'est pas sur ce sujet qu'il a écrit. C'est sur tout le reste. À chaque fois qu'il a élevé la voix sur moi, à chaque fois qu'il m'a demandé des choses folles, à chaque fois qu'il m'a mise dans une position où je devais le défendre par rapport à ses employés qui lui en voulaient. Chaque ricanement, chaque allusion à ma vie privée, toutes les fois où il m'a culpabilisée pour que je reste plus tard au bureau, toutes les fois où il a roulé des yeux devant quelque chose qui avait de l'importance pour moi.

« Oh, mais vous savez, je vous aime vraiment beaucoup » était la bonne excuse. Il le sait, je le sais et c'est tout ce qu'il a.

– J'ai toujours l'impression que je dois m'excuser d'être en colère, dis-je gentiment.

– Je ne t’ai jamais demandé de le faire. Je n’ai jamais souhaité que tu le fasses. Mais j’ai besoin que tu me pardonnes.

Pendant un moment, on n’entend que nos deux respirations.

– Mais je t’ai pardonné, protesté-je doucement.

Il soupire.

– Je ne peux pas maintenant, Meg. Pas maintenant. J’ai besoin de dormir. Je sais qu’il a raison.

*
* * *

Et j’ai raison.

Au milieu de mon petit-déjeuner, le matin de la déposition, tout revient sur le tapis comme s’il y avait un ring dans la cuisine. Une partie de mon cerveau se sépare de moi et gère ce que je suis en train de faire, pendant que l’autre essaie de comprendre pourquoi il est si content de mijoter dans ses propres suspicions au lieu de me parler.

– Tu sais la vraie raison pour laquelle je ne t’ai pas demandé ce que tu faisais ?, demande-t-il. Où tu allais, qui tu voyais ? Parce que j’avais peur de la réponse. Je sais que tu n’es pas comme ça, oui je le sais vraiment. Mais personne ne l’est jamais. Jusqu’à ce qu’un certain jour, il le devienne.

Il me rend malade à dire ça et je ne peux laisser cette conversation durer.

– Ça ne veut rien dire.

– Il y a l’amour, il y a la confiance, et il y a aussi le fait d’être pragmatique. Personne ne croit vraiment qu’il va être trompé. (Il secoue les mains dans un signe d’exaspération.) Il y a... Je veux dire... Bon sang, je ne sais pas ce que je veux dire. Je te connais peut-être mieux que personne, mais il y a toujours des choses qu’on ne peut jamais savoir sur quelqu’un.

– Mais qu’est-ce que cela veut dire ? Que tu ne me connais pas ?

Je le regarde, mon cœur se serre douloureusement dans ma poitrine. De tout ce qu’il m’a dit toutes ces années, c’est peut-être ce qui me blesse le plus.

– Adrian, je t’ai donné... Enfin quoi, je t’ai offert cinq années de ma vie, chaque gramme d’effort et de motivation en moi, je m’en suis vidée pour te les

donner. Et je n'ai rien eu en retour depuis que nous sommes ensemble. Comment peux-tu ne pas me connaître ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Tu vois, c'est pour ça que je ne te parle pas. (Il garde ses yeux plissés pendant un instant.) Je savais que tu ne serais pas capable de voir les choses de façon rationnelle. On n'est plus au lycée. Si tu ne t'es pas rendue compte que la plupart des gens se trahissent entre eux... ceux que tu ne soupçonnerais jamais... Il existe toujours cette éventualité que tu dois garder en mémoire quand tu aimes quelqu'un, peu importe qui il est, peu importe la façon dont vous êtes voués l'un à l'autre, je ne sais pas quoi te dire.

Je pourrais lui arracher les yeux.

– Alors je dois aussi m'inquiéter à ton propos, lancé-je.

Son expression change immédiatement.

– Bien sûr que non !, s'exclame-t-il, tout de suite sur la défensive. Ce n'est pas de ça dont il est question...

Un instant plus tard, il prend conscience de ce que j'ai démontré et laisse échapper un petit rire sans humour.

– Très bien, reconnaît-il après un moment. Oui. Je me sens nul. Parfait. Tu as gagné, et c'est exactement pour ça que je l'ai écrit plutôt que de te poser des questions. C'est vrai que ce n'était pas très mature. Pas plus que de me cacher des choses.

– Mais je ne voulais pas ajouter à tes problèmes !, crié-je en sautant de ma chaise. Je n'en peux plus. (Un sanglot menace le fond de ma gorge.) Adrian, je ne peux plus supporter de te voir comme ça. Ça te détruit. Je voulais gérer l'histoire avec Papa toute seule parce que tu avais assez de soucis comme ça. Je ne... (Je dois m'arrêter et avaler la boule dans ma gorge.) Je ne veux pas me battre contre toi.

– Moi non plus. (Il a l'air épuisé, si fatigué.) Mais je ne crois pas que cette conversation soit terminée.

Je pleure. Je ne voulais pas pleurer, mais voilà. Je pleure et voudrais être consolée par la seule personne qui m'a blessée le plus. Comment peut-il ne pas avoir confiance en moi ?

Je dois être chez l'avocat dans moins d'une heure, calme, fraîche et recueillie. Comment diable suis-je censée y parvenir ?

CHAPITRE 16

Adrian

Je suis dans une pièce grise, assis à une table grise, avec des chaises grises, entouré par des hommes en costumes gris. La première heure a été consacrée aux avocats qui ont tenté de s'étripier à mort, à moins que ce ne soit nous, rien de moins sûr. Bob a pris son temps pour faire la liste de tous les témoins qui vont déposer pour moi. Quand il en vient au nom de Kara, je regarde si Meg fléchit, mais elle ne montre rien.

Bob s'est penché sur la piste Mike Morgan, potentielle source ayant révélé l'identité de Natalie McBride. Il ne sait pas vraiment ce qui en sortira. Car si on arrive à le prouver, il faudra exiger une citation à comparaître de Risinger Industries et cela risque de prendre un temps fou. Il suggère que nous contre-attaquions quand j'aurai obtenu toutes les preuves, mais je souhaite en finir au plus vite.

Je voudrais croire Kara. Je n'ai jamais pensé qu'elle était vindicative et elle a l'air sincère.

Finalement, c'est au tour de Meg de s'exprimer. Bob l'a bien coachée et elle a l'air aussi calme, fraîche et concentrée que le permettent les circonstances. Mais je me sens si mal. Cette dispute, je ne sais pas à quoi tient notre avenir, d'autant qu'elle doit convaincre l'avocat de Mike Morgan que je suis un homme aux qualités exceptionnelles.

Je me hais de l'avoir entraînée là-dedans. Je sais bien que je n'y suis pour rien, mais c'est le summum de toutes les humiliations que je lui ai fait subir toutes ces années.

– Est-ce que mon client s'est déjà conduit de manière familière à votre égard ?, interroge l'avocat de Mike Morgan.

Ce dernier est assis au bout de la table, l'air suffisant.

– Oui, en de nombreuses occasions, il a osé des commentaires très suggestifs.

Elle avale un peu d'eau.

– Vous êtes-vous plainte de sa conduite ?

– Non.

– Pourquoi ?

– J'essayais d'éviter tout conflit inutile, explique-t-elle en gardant ses yeux fixés sur l'avocat. J'estimais que sa conduite était dérangeante, mais pas dangereuse.

– Avez-vous eu connaissance d'autres personnes qui auraient pu être harcelées par lui ?

– Pas directement.

– Pouvez-vous développer ?.

– La conduite de M. Morgan était bien connue sur son lieu de travail et j'ai présumé qu'il faisait des commentaires similaires à d'autres personnes. Mais je n'avais pas conscience que ça s'était aggravé jusqu'au harcèlement sexuel.

– Quand vous dites « connue », connue par qui ?

Il fait cliquer son stylo plusieurs fois. Comment fais-je pour le remarquer avec le bruit du greffier dans le coin, c'est une des choses les plus détestables que j'aie entendues.

– Objection, interrompt Bob. Le témoin protégera bien entendu l'identité de ses collègues qui ne se sont pas encore prononcés sur le sujet.

– Compris, répond l'autre avocat. Je ne vais pas demander de détails, mais en général, qui dans l'entreprise avait connaissance de la conduite de mon client ?

– Cela a été rapporté par divers départements, répond Meg. Dans mon travail, je communiquais avec les employés de nombreux départements. Ça me sera très difficile de continuer sans citer de noms.

– Avez-vous parlé avec des gens qui ont vu ou bien ont été victimes eux-mêmes de la conduite supposée de mon client ?

– Oui.

– Comment pouvez-vous être certaine que c'était réel et non pas des on-dit déformés ?

– Objection, interrompt Bob une nouvelle fois. On essaie d'influer sur mon témoin.

– Êtes-vous certaine que ces gens sont véritablement concernés par la conduite de mon client ?, essaie à nouveau l'avocat.

– Oui.

– Pourquoi pensez-vous que M. Morgan ne vous a jamais harcelée physiquement ?

– Objection. (Bob a l'air épuisé de répéter ce mot.) Comment pourrait-elle le savoir ?

– J'essaie de juger l'interprétation du témoin clé quant à la personnalité de mon client. Mme Risinger ?

Meg lance un coup d'œil à Bob, qui lui jette un regard que je n'arrive pas à déchiffrer.

Puis elle prend la parole.

– Je crois que les hommes comme M. Morgan comptent énormément sur le fait que ça ne se saura pas. En particulier quand il s'agit de femmes encouragées à ne pas « en faire un drame ». Je pense qu'il a compris que je pouvais « en faire un drame ». Il se peut aussi qu'il ait eu peur de ma proximité avec M. Risinger.

– Pensez-vous que M. Morgan était au courant de votre relation sexuelle avec M. Risinger ?

Pendant une seconde, la salle est vraiment silencieuse.

– Il n'y avait aucune relation sexuelle au moment où M. Morgan a été renvoyé, poursuit Meg de façon uniforme.

– Pardon, mais si je me réfère aux notes... (Il cherche dans le dossier en face de lui.) Il est stipulé que vous-même et M. Risinger partagiez une relation intime au moment même du renvoi de M. Morgan. Vous dites que ça a commencé après ?

– Oui.

– Ces deux événements sont-ils liés d'une quelconque façon, Mme Risinger ?

– Objection. (Bob a l'air de vouloir laisser tomber sa tête entre les mains.) Hors de propos.

– J'essaie de dresser une chronologie précise des événements, poursuit l'avocat. Mon client pense que la relation entre Mme Risinger et l'accusé est totalement factice, vous le savez. La chronologie exacte des deux événements est cruciale, de même que l'établissement de cette relation entre eux.

Bob jette un coup d'œil à Meg et acquiesce subtilement.

– Oui, explique Meg. Juste avant le renvoi de M. Morgan, j'ai surpris une conversation entre M. Risinger et l'une des victimes de M. Morgan. Il a eu une réaction très forte et protectrice à son propos, ce qui m'a montré un visage de lui que je ne connaissais pas.

– Victime supposée, corrige l'avocat. C'était donc assez inattendu de le voir prendre des allégations de harcèlement sexuel au sérieux.

– Inattendu pour un homme à ce niveau de pouvoir, mais en y repensant, je n'aurais pas dû être surprise.

– Pourquoi ?

– J'ai toujours su qu'il était intègre. Sinon, je n'aurais jamais continué à travailler pour lui.

Elle sourit presque.

– Diriez-vous, Mme Risinger, que votre mari est un honnête homme ?

Pendant un instant, tout ce que j'entends est le malaise qui résonne en moi.

– Oui, assure Meg.

– M. Morgan assure que la relation entre vous-même et M. Risinger était faite d'antagonismes pendant des années. Êtes-vous d'accord ?

– Des antagonismes taquins, oui.

– Pouvez-vous développer ?

On dirait qu'il vient de sucer un citron.

– Nous avons travaillé dans une grande proximité et nous possédons deux fortes personnalités. Bien entendu, il y a eu de nombreux conflits. Parfois nous avons de vrais désaccords, souvent nous nous provoquons malicieusement.

– Pourriez-vous attribuer cette provocation à un flirt ?

– Certaines fois, oui.

Les joues de Meg rosissent.

– Est-ce que la provocation a parfois dégénéré ?

– Je ne suis pas certaine de comprendre la question.

– Je voudrais juste déterminer si M. Risinger vous a parfois embarrassée ?, explique l'avocat de façon mielleuse.

– Si vous me demandez si oui ou non il m'a harcelée, la réponse est non.

– N'avez-vous jamais pensé que ses propos dépassaient une frontière au-delà de laquelle ils pourraient être jugés inappropriés sur un lieu de travail ?

– Eh bien, je pense que tout dépend de la relation entre les deux parties concernées, dit-elle avec un haussement d'épaules.

– Qu'est-ce qui dans la relation entre M. Risinger et vous-même rendait acceptable des choses qui auraient pu être jugées inappropriées ?

– Nous étions... proches, estime-t-elle avec hésitation. Presque comme des amis. Vous pouvez provoquer vos amis d'une façon qui serait inacceptable avec des étrangers. Ses remarques n'étaient jamais de nature sexuelle si c'est ce que vous voulez savoir. Mais parfois il me bouleversait, parfois il me rendait folle de colère. Comme dans n'importe quelle relation intime.

– Mme Risinger, êtes-vous au courant du turn-over important qu'a connu votre poste avant votre arrivée ?

Elle s'éclaircit la gorge.

– Oui.

– À quoi l'attribuez-vous ?

– Objection, ma cliente ne peut avoir d'opinion à ce propos.

Bob est à deux doigts de s'arracher les cheveux.

Elle n'hésite pas une seconde.

– Oui, il est terriblement exigeant et contraignant.

– Vous a-t-il jamais demandé d'effectuer des tâches qui n'étaient pas du domaine d'une assistante administrative ?

– Non.

Elle se tient encore plus droite.

– Nous avons eu connaissance du fait que votre empreinte digitale était enregistrée à l'entrée de son appartement et vous lui avez rendu de nombreuses visites là-bas quand vous étiez encore son employée. Toutes ces visites avaient-elles un but professionnel ?

– Oui, répond-elle avec fermeté.

Bob l'interrompt.

– Nous aimerions faire une pause. Retour dans dix minutes ?

La partie adverse accepte et nous sortons tous les trois dans le couloir pour un point stratégique.

– Ils cherchent des failles, explique Bob calmement. Ils essaient de creuser un fossé entre vous. Toute cette démonstration a pour but de prouver qu'il vous a harcelée ou bien que vous étiez déjà ensemble et que vous avez menti sur le début de votre liaison... Ils cherchent quelque chose à exploiter. Des points faibles dans votre histoire. Si vous vous laissez intimider, si vos réponses ont l'air d'être dictées, le juge peut croire que vous mentez pour le protéger. Toute froideur, hostilité ou inconsistance dans votre histoire ira à l'encontre de votre témoignage et montrera que vous mentez pour couvrir la conduite supposée de M. Risinger. Il n'y a pas de caméra de sécurité dans votre bureau, fait-il en me regardant, ce qui signifie que nous ne pouvons rien prouver. Même pas la nature de votre relation, ni le moment où elle a débuté.

– J'aime disposer d'une intimité, murmuré-je.

– Personne ne vous juge, répond Bob avec calme, mais ça présente certaines difficultés logistiques.

– Mais c'est à eux de fournir une preuve, remarqué-je. Ils doivent convaincre le juge, non seulement que je l'ai harcelé, mais que je l'ai fait devant Meg. La caméra dans le couloir montrera qu'il est parti avant elle.

– C’est pour ça qu’ils vont tenter de détruire sa crédibilité autant que possible, explique Bob. Toute l’affaire repose sur elle : a-t-elle menti, avait-elle peur de vous ? Sa conduite et sa déposition à la cour sont essentielles pour nous. Ils sont en train de le comprendre. Je pense qu’on peut arriver à les convaincre d’abandonner la plainte, mais nous devons être encore plus forts.

Le visage de Meg se ferme soudain.

– M. Ellis, puis-je avoir un mot en privé avec mon mari un moment ?

Il acquiesce et se recule.

– Meg..., dis-je, car nous avons à peine parlé ces derniers temps, juste pour nous disputer et je ne peux prétendre que tout est normal.

Elle m’interrompt.

– On a l’enregistrement dans la piscine.

Je la regarde fixement pendant un instant.

C’est vrai, je suppose. La seule preuve tangible de notre liaison existe bien sur une caméra de sécurité, celle de la piscine de Risinger Industries, là où nous nous sommes embrassés pour la première fois. Touchés pour la première fois. Le fait qu’elle risque énormément en s’exposant ainsi devant la cour, juste pour me sauver la peau... C’est bouleversant et troublant à la fois.

– Si ça ne prouve pas que notre relation est réelle, alors rien ne le fera, s’exclame-t-elle, les yeux brillants et déterminés. Nous devons montrer cet enregistrement à la cour. Nous devons prouver notre désir. Si nous oublions nos inhibitions comme lui, il n’aura pas le choix, il devra abandonner.

Aussi dingue que paraisse ce plan, je ne peux que le faire exploser en vol.

– Je... On ne peut pas, Meg...

Elle hausse les épaules.

– Et pourquoi pas ?

– Parce que c’est dingue. (J’attrape son bras, comme si quelqu’un arrivait en face d’elle.) Sérieusement, Meg, ne fais pas ça. Je ne peux pas te laisser faire.

Je la supplie, mais son regard semble d’acier.

– Ça vaut le coup d’essayer, poursuit-elle. Qu’as-tu comme meilleure idée pour faire cesser cette ineptie ? Essaie de réfléchir. Toute cette histoire est extrêmement embarrassante pour toi. Pour nous. Pense un peu à ce que nous

devons faire pour montrer que l'on s'en fiche. Jusqu'à maintenant, il a réussi à te déstabiliser et c'est exactement ce qu'il cherche.

– Non, on ne peut pas, répété-je. Je veux dire littéralement, on ne peut vraiment pas. L'enregistrement a été effacé.

– Effacé ? (Ses yeux se plissent.) Comment ça, effacé ?

– Je leur ai demandé de l'effacer, avoué-je. Enfin, demandé. Ordonné. Peu importe. C'est effacé. On ne l'a plus.

Elle secoue la tête.

– Ils gardent toujours un back-up. C'est contre la loi d'effacer les enregistrements, et même si ça ne l'était pas, cette bande a vraiment une place à part dans les archives.

Toute opposition sensée se fracassera contre sa détermination.

– Essaies-tu de me punir ?, demandé-je.

– Oh, essaie de grandir un peu, rétorque-t-elle. J'essaie d'arranger les choses pour toi. J'essaie de mettre de l'ordre dans ton bordel. Je ne suis pas mauvaise pour ça, tu t'en souviens ?

– Ce n'est pas mon bordel, sifflé-je, en faisant attention car Bob est à quelques mètres, dressant l'oreille tout en faisant semblant de classer ses dossiers. Est-ce que tu m'en voudrais de l'avoir supprimé ?

Elle soupire, amère.

– Bien sûr que non. J'essaie juste d'en sortir, comme toi.

– Promets-moi de ne rien dire à propos de l'enregistrement, supplié-je, pas aujourd'hui, s'il te plaît. Je ne veux pas qu'un jour tu puisses le regretter.

Meg me regarde de travers.

– Très bien, conclut-elle, mais tu sais, si j'avais vraiment voulu préserver ma dignité, j'y aurais pensé avant de te laisser me faire jouir avec tes caresses devant la caméra.

Bob s'éclaircit la gorge assez bruyamment et je constate les effets positifs de la spontanéité sur les hommes.

CHAPITRE 17

Meg

Je n'ai pas vraiment dormi depuis ma déposition. La tension qui règne dans la maison est hallucinante, nous tournons chacun en rond comme un animal blessé.

Je ne sais pas ce qui m'a pris d'évoquer cet enregistrement idiot. Sur le moment, ça m'a vraiment semblé une idée de génie, le bluff parfait. Il a raison. Je ne veux pas que ça sorte au tribunal, même si c'est un mauvais enregistrement fait à plus de six mètres de distance. Cela demeure très intime, quelque chose d'essentiel. Mais plus que tout, je voudrais qu'on en finisse. La tension créée par la procédure nous déchire et je suis terrifiée par ce qui risque d'arriver. Le désespoir est dans chacune de nos pensées, chacune de nos actions. Un nuage noir s'est abattu sur nous. Et même quand je parviens à m'endormir, je fais des rêves sombres avec des images perturbantes qui s'évanouissent au petit matin, laissant dans leur sillage le sentiment d'une terrible erreur.

J'ai fini par raconter à mon père ce qui nous arrivait, et il comprend pourquoi je ne peux penser à rien d'autre. Je savais que ça l'inquiéterait et c'est pour ça que j'avais attendu aussi longtemps. Mais il n'interfère pas, résistant surtout à l'urgence de m'expliquer comme mon existence serait simple si je n'avais pas épousé Adrian. La dernière chose dont j'ai besoin dans ma vie aujourd'hui, c'est d'encre plus de doutes.

Adrian m'aime comme personne ne m'a jamais aimée. Mon arrogance stupide et mes incertitudes ne devraient pas venir tout gâcher, mais depuis peu je comprends que même les choses les plus insignifiantes peuvent tout perturber.

Tout ce qui compte c'est l'amour, hein ?

Bêtises.

Naturellement, avec nous, rien ne pouvait être simple.

*

* *

Kara est la prochaine à témoigner. Je préférerais ne pas avoir à la croiser à nouveau, mais l'idée même de la savoir partager quelque secret avec Adrian m'est insupportable. Alors je viens. En tant que témoin clé et épouse d'Adrian j'en ai le droit. Je suis même attendue. Adrian est assez nerveux sur le chemin, comme s'il songeait qu'il y avait une chance minime que je saute par-dessus la table et me mette à lui arracher les cheveux.

Cette situation est peut-être complètement folle, mais je ne scierai certainement pas la branche sur laquelle je suis assise.

Nous arrivons tôt au bureau de l'avocat ; Kara est déjà là. Assise avec raideur sur l'une des chaises du couloir, elle a l'air réfléchi et sombre – rien à voir avec le souvenir que j'avais d'elle.

– Adrian, dit-elle doucement en lui serrant la main.

Puis elle se tourne vers moi.

– Meg.

Je m'approche d'elle et accepte la main tendue parce que je suis déterminée à suivre le bon chemin.

– Je suis tellement désolée pour tout ça, explique-t-elle, mais je ferai tout ce que je peux pour vous aider.

Je résiste à l'envie d'émettre un commentaire ironique car c'est le moins qu'elle puisse faire, mais son attitude me coupe l'herbe sous le pied. Je ne sais pas quoi lui répondre, point.

– J'ai besoin de dire un mot à Bob, lance Adrian de manière abrupte. Je reviens dans une minute, OK ?

Et sur ces mots, il nous laisse face à face.

Ah non, je n'ai aucune envie de lui parler. Je ne veux pas prendre l'air désolé pour une femme qui a passé son temps à me dénigrer parce qu'elle désirait Adrian pour elle seule et m'en voulait. Et ce malgré le fait qu'elle n'était pas son genre et qu'elle aurait pu avoir 95 % de la population mâle à ses pieds si elle l'avait souhaité. Je suis parvenue à m'épanouir depuis peu, mais je n'ai aucune illusion. Elle est du type de celles qui font la couverture des magazines, pas moi. Je ne le serai jamais. J'ai l'attention d'Adrian et c'est tout ce que je veux et dont j'ai besoin. Mais je ne serai jamais comme Kara.

Zut, je ne suis pas jalouse, n'est-ce pas ?

Je n'ai aucune raison de l'être. Mais j'ai du mal à me convaincre moi-même que c'est uniquement la découverte de l'identité de Natalie McBride qui me rend furieuse, Adrian est persuadé qu'elle n'y est pour rien. Il peut parfois être un peu obtus sur certains sujets, mais il n'est pas idiot.

– Meg, dit-elle en prenant une grande inspiration tandis qu'elle se tourne vers moi. Je sais que vous n'êtes pas très heureuse que je sois là, mais...

– Non, j'apprécie, vraiment, réponds-je en la coupant de la façon la plus neutre possible. Nous n'avons pas à évoquer le passé.

Elle a un sourire un peu forcé.

– Laissez-moi préciser quelque chose. Je n'étais pas dans une situation formidable la dernière fois que nous nous sommes vues. Je sais que j'ai été très mal élevée à votre égard. Mais je m'inquiétais.... de sa carrière. J'y étais un peu trop attachée.

Je lève un sourcil – je ne peux m'en empêcher.

– À sa carrière, donc...

– Oui, réplique-t-elle avec assurance.

Pendant un instant, nous nous mesurons, nous nous jugeons.

Et soudain, j'éclate de rire.

Je ne sais pas pourquoi. Peut-être que quelque chose se brise dans mon cerveau, ou que je ne sais quoi répondre. Alors je ris et pendant un instant, elle me regarde, comme si elle essayait de comprendre si je suis le méchant de Batman ou bien si elle peut baisser la garde.

Puis, elle sourit à son tour, et c'est assez naturel.

– Je suis désolée, arrivé-je à prononcer et prenant une grande inspiration. C'est juste que vous n'êtes vraiment pas crédible.

Kara croise les bras sur sa poitrine, elle secoue la tête.

– Vous ne rendez pas les choses faciles, vous savez. Vous voulez vraiment que je sois honnête ? Je ne peux que répéter ce que nous savons déjà toutes les deux. Oui, je le voulais, mais je savais qu'il n'était pas pour moi, dès le début. À cause de vous. Bien entendu que je vous en ai voulu, j'étais insignifiante pour lui... Mais vous savez comment il est. Avec lui on a l'impression d'être unique, pour le meilleur ou pour le pire, à chaque fois qu'il s'adresse à vous, c'est difficile de ne pas succomber, même un petit peu. (Elle soupire.) Mais je n'aurais jamais fait quelque chose qui puisse nuire à sa carrière. Après tout ce que j'avais construit, il m'aurait été impossible d'orchestrer un tel sabotage à cause de votre relation qui me bouleversait. Il a cru que c'était moi, et quand j'ai surmonté ça, j'ai compris pourquoi. Je l'ai harcelé pour savoir s'il était amoureux de vous, et il a fini par le reconnaître. Et après, la révélation est sortie. Je peux jurer que ce n'était qu'une coïncidence, mais je sais de quoi ça a l'air. Parce que j'agissais de façon incohérente quand je travaillais pour lui. On dirait qu'il favorise la production de phéromones insensées.

Je fais une grimace.

– On peut dire ça.

– Mais c'était ma faute, avoue-t-elle rapidement. Je ne veux pas dire que je ne suis pas responsable de la façon dont je me conduis. Ça ne me ressemble pas. Oui, je traversais un deuil, mais ça n'excuse rien.

– Oh ! (Je me balance de façon inconfortable.) Je suis désolée.

– Oh, non... Je veux dire, merci, dit-elle en s'éclaircissant la gorge. Mais je n'ai pas... je n'aurais pas dû mettre cela sur le tapis, je ne veux pas que vous soyez désolée pour moi. Je n'aurais jamais dû agir comme je l'ai fait, c'était puénil. (Elle laisse échapper un soupir.) Eh bien, ça ne va pas dans le sens que j'imaginai.

– Non, c'est parfait, assuré-je. Vous me parlez comme un être humain et j'apprécie.

– Oui, ajoute-t-elle avec une sorte de petit rire mélancolique. Je pense que je ne voulais pas le faire avant, parce que j’avais peur qu’Adrian n’ait raison. Vous êtes une fille trop sympa pour qu’on reste fâchée avec vous.

– Hum, je ne sais pas vraiment.

Mes joues commencent à rougir, ce qui n’est pas idéal pour ce genre de situation. Et pourquoi suis-je tellement fâchée contre lui maintenant ? Pourquoi nous sommes-nous entredéchirés à cause de quelqu’un qui essayait de nous séparer ?

– Vous devriez entendre tout ce qu’il disait de vous. (Elle esquisse un sourire.) Ça me rendait malade.

– Merci, réponds-je doucement.

– Vous avez une chance folle. Et au fait, c’était mon chat.

Cela me prend une seconde pour comprendre.

– Oh...

Elle veut dire qu’elle faisait le deuil de son chat. Je ressens un élan de sympathie au fond du cœur.

– Oh, je suis vraiment désolée.

– Vous voyez, la plupart des gens se moqueraient de celle qui est dingue des chats, avoue-t-elle. Meg, croyez-moi, je ne suis ici que pour vous aider. C’est tout ce que je désire. Et après je disparaïs. Adrian ne me fait pas du bien. Je ne sais pas exactement où vous en êtes tous les deux, mais apparemment ça marche. Et je ne le dirais pas si je ne le pensais pas.

*

* *

Quelque chose dans son attitude me dit que Kara avait déjà témoigné avant ce jour-là. Elle a l’air plus détendue et calme que n’importe quelle personne qui passerait un entretien d’embauche. Ils posent les questions usuelles et elle répond de façon concise et claire.

– Alors, poursuit l’avocat en griffonnant ses notes. Pouvez-vous m’expliquer pourquoi M. Risinger et vous-même avez mis fin à votre collaboration ?

Elle s’accorde une pause.

- Je vous rappelle, mademoiselle Fishbach, que vous déposez sous serment. Bob lui jette des regards noirs.
- Nous avons mis fin à notre collaboration pour des raisons personnelles. Bob ressemble à un mort sorti de sa tombe.
- Pouvez-vous développer en détail ?, demande l’avocat de la partie adverse.
- Objection, s’écrie Bob, hors de propos.
- J’essaie juste de déterminer la nature des relations entre Mlle Fishback et M. Risinger, poursuit l’autre avocat calmement. Mademoiselle Fishbach ? Je préférerais ne pas avoir à faire saisir votre téléphone et vos memos si je peux l’empêcher.
- Objection, répète Bob. Je ne devrais même pas avoir à le spécifier. N’intimidez pas mon témoin.
- Kara éclaire sa gorge.
- J’étais amoureuse, explique-t-elle. Il semblait plus raisonnable de ne plus travailler ensemble.
- Amoureuse de M. Risinger ?
- L’avocat semble réjoui.
- Oui.
- Bob se racle la gorge bruyamment
- Je propose une pause.
- Parfait, répond l’autre avocat. On reprendra ici même après la pause.

*

* *

- Je ne pense pas avoir à vous préciser ce qu’il en est. (Bob ne peut garder son calme.) Vous auriez pu me prévenir...
- Ce n’est rien, insiste Kara. Nous n’avons jamais... Je le jure, ce n’est rien. Bob soupire.
- Le fait que vous le mentionniez n’est pas rien.
- Je n’allais pas me parjurer, s’exclame-t-elle.
- Bien sûr que non. (Bob se pince le nez.) Mais maintenant nous avons deux témoins avec une histoire d’amour.

– Il n’y a pas d’histoire !, insiste Kara. C’est tout à fait hors de propos.

– Vous, fait Bob en la montrant du doigt, partez. Je dirai que vous avez une urgence familiale et que l’on vous entendra plus tard. Rien de bon ne sortira de ça.

– Ils vont savoir, souligne-t-elle. Je vais écopier d’une amende ou de quelque chose dans le genre.

La bouche de Bob se fend en une ligne.

– Croyez-moi. Je suis avocat. Vous n’aurez aucune amende. (Il se tourne vers Adrian.) Vous. Pouvez-vous me présenter un témoin qui n’ait pas un quelconque intérêt amoureux à votre égard ?

– Mais bien sûr, répond Adrian, l’air offensé. C’est quoi ce genre de questions ?

– Un genre très pertinent. (Bob secoue la tête.) Pour l’instant, nous devons essayer de nous extirper de là. Donnez-moi les noms qui vous viennent à l’esprit et je les interrogerai avant pour voir ce qu’on peut en tirer.

*

* *

Je ne peux plus supporter ça.

L’avocat de la partie adverse est très content de lui. Et il arrive à rendre Mike Morgan lui-même assez suffisant. Je me demande comment ils ont fait pour le rendre si calme, il est peut-être sous médicaments ?

– Bon, vu votre témoin... (L’avocat fait une pause et sourit.)... et son « urgence familiale », je pense que nous en avons fini pour aujourd’hui. J’espère que la nature de cette relation non partagée ne sera pas connue de la cour. C’est difficile pour n’importe quel homme normalement constitué de résister aux avances d’une telle femme.

Mes poings se serrent sur mon ventre.

– Naturellement, elle doit posséder d’autres informations que celles révélées jusque-là, poursuit-il. Je ferai en sorte de la convoquer à nouveau. Je suis persuadé qu’elle ne souhaite pas être accusée d’outrage à magistrat. Elle doit avoir toutes sortes de choses intéressantes à dire.

Le greffier continue de taper, retranscrivant bien chaque mot. Si seulement je pouvais pousser Mike Morgan à révéler sa véritable nature, si je pouvais le pousser à agir comme la pourriture qu'il est vraiment, toutes ses accusations seraient stériles.

Et soudain, un flash, je me souviens de quelque chose.

Merde.

Merde.

Est-ce que je l'ai encore ? Fouillant dans mon téléphone, je fais dérouler les menus rapidement en cherchant cette petite application qui est toujours fonctionnelle, j'espère. J'ai eu combien de téléphones depuis ce moment ? Est-il possible que l'enregistrement soit encore là ?

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Merci pour la mémoire du *cloud*.

– Écoutez, Mike, laissé-je échapper soudain.

Tout le monde se tourne vers moi, je ne me tairai pas jusqu'à ce que je nous aie sauvé la peau ou alors complètement ruiné notre vie.

– Pourquoi n'allez-vous pas encore plus loin et ne faites-vous pas saisir les enregistrements des caméras de sécurité ? Nous savons tous que c'est ce que vous voulez voir. Le show du siècle, n'est-ce pas ? Dans la piscine des employés ?

Mike serre les dents. C'est la première fois que quelqu'un s'adresse à lui directement dans ces dépositions et il n'y est clairement pas préparé.

– Je suis désolé, les témoins n'ont pas à poser de questions lors des dépositions, coupe son avocat.

– Enfin bon, c'est entre nous, n'est-ce pas ? (Je jette un œil au greffier qui hausse juste les épaules.) Vous voyez, ce n'est pas la peine d'en faire un plat. Mike est amer car il s'est fait virer avant d'avoir une chance de voir ce fameux enregistrement. Mais enfin, vous risquez d'être déçu, on ne voit presque rien.

L'avocat prend une grande inspiration.

– OK, je mords à l'hameçon. Madame Risinger, à quel enregistrement faites-vous référence ?

– Vous n’avez qu’à demander aux hommes de la sécurité, réponds-je. Il s’agit de la preuve irréfutable que ma relation avec l’accusé est bien réelle, mais ça ne serait d’aucun intérêt ici, n’est-ce pas ?

Mike est devenu aussi blanc qu’une chemise. Son avocat reste posé car il ne voit pas où je veux en venir. Pas encore.

– C’est la pierre angulaire de notre dossier, assure l’avocat en fronçant les sourcils. Êtes-vous en train de nous intimider pour que nous laissions tomber ? Parce que si tel est le cas, je peux vous assurer...

– Pas du tout. Mais je pense important de mentionner le fait que votre client était plutôt amer que je choisisse de coucher avec mon boss plutôt qu’avec lui.

Je pose mon téléphone sur la table et appuie sur « play ». J’ai avancé approximativement jusqu’au moment précis de l’enregistrement, mais c’est plus loin que je ne le pensais et pendant un moment, tout le monde écoute ma voix qui dicte un contrat et ses clauses.

– Est-ce vraiment utile ?, demande l’avocat.

– Oui, promets-je. C’est juste... maintenant.

« Salut, poulette. »

Mike Morgan a des lueurs assassines dans les yeux.

– C’est ridicule !, hurle-t-il tandis que la partie importante de l’enregistrement se termine.

Les sourcils de Bob se relèvent.

– C’est plutôt peu orthodoxe, grommelle l’avocat de la partie adverse. Et on ne peut s’en servir à la cour puisque mon client ne savait pas qu’il était enregistré.

À ces mots Bob éclate de rire.

– Est-ce que vous êtes en train de nous dire que ce n’était pas votre client ? Parce qu’on le reconnaît très bien.

– D’ailleurs il savait que j’étais en train d’enregistrer, souligné-je.

– Ça doit être analysé. (L’autre avocat a de l’écume qui lui sort des oreilles.) Et un incident ne fait pas loi...

On dirait qu'il n'y a plus d'écume. Je m'assieds bien droite sur ma chaise, ressentant une vraie sensation de triomphe.

– Je suis d'accord pour dire qu'on en a fini aujourd'hui, conclut Bob. Je reviens vers vous dès que j'ai pris contact avec mes autres témoins.

Dès que la porte claque derrière nous, j'entends l'avocat qui hurle :

– MAIS C'ÉTAIT QUOI CE TRUC ?

*

* *

Nous nous arrêtons dans le couloir et Bob me considère avec intérêt.

– Je suis votre avocat et il me faut vous avertir que c'était une action totalement inconsiderée et stupide.

– Attention, avertit Adrian.

– C'est bon, fais-je, l'air excédé. Il a raison. Mais ça a marché, n'est-ce pas ?

Bob soupire.

– On verra. Mais je dois admettre que c'est très prometteur. La prochaine fois que vous disposerez d'une preuve, vous seriez bien aimable de m'en informer avant de commencer à gazouiller sur vos sextapes et autres coucheries avec votre boss.

Le regard d'Adrian se durcit.

– Mais enfin pourquoi as-tu évoqué l'enregistrement vidéo ?

C'est vraiment une bonne question. Mais curieusement, je ne le regrette pas, rien que pour la tête de Mike.

– Parce que je suis totalement irresponsable et stupide, admetts-je, je pense que c'est ce qui arrive quand on me pousse trop loin.

Bob secoue la tête.

– Bien. D'accord. Je vous fais savoir ce qu'il en est au plus vite.

Il est toujours en train de secouer la tête quand nous nous quittons sur le trottoir.

CHAPITRE 18

Adrian

Quand nous montons dans la voiture pour rentrer, Meg s'assied à côté de moi et nos cuisses se frôlent. Puis elle laisse tomber sa tête sur mon épaule.

Je continue à penser qu'il y a un millier de blessures qui nous séparent encore, mais c'est un pas dans la bonne direction.

Aucun de nous ne prononce un mot jusqu'à notre arrivée à la maison. Et une fois là-bas, la seule chose dont j'ai envie, c'est de la serrer contre moi. La prendre dans mes bras et ne jamais plus la laisser s'échapper. Cet étrange paradoxe m'est tellement familier – je veux toujours la réconforter et détruire tous ceux qui veulent ou vont lui faire du mal. Mais la plupart du temps, c'est de moi dont il s'agit.

Elle m'effleure au passage en entrant, mais j'attrape son poignet et l'attire vers moi. Elle ne résiste pas, mes bras l'emprisonnent et elle soupire.

La tension dans ma poitrine semble s'évanouir progressivement.

– J'ai parlé avec Kara, explique-t-elle finalement, sa voix légèrement étouffée contre ma chemise. J'ai presque oublié que tu étais tellement en colère contre moi.

– C'est ma faute probablement. Je suis désolé, j'ai été tellement... préoccupé.

– Ça se conçoit, réplique-t-elle.

– Je ne parle pas seulement de la procédure.

– Je sais. (Elle se plaque contre moi.) J’ai choisi d’épouser un écrivain.

– Certes. (Je fais un mouvement de la tête.) Je ne devrais jamais oublier que tu es si dingue et brillante. Je ne devrais jamais croire que tout m’est dû.

Au bout d’un moment, je me rends compte que nous sommes toujours debout dans l’entrée comme deux idiots, mais je ne m’en soucie pas.

– Tu sais que je t’aime, dit-elle finalement en reculant pour me regarder.

– Oui, mais je me demande bien pourquoi. (Je repousse ses cheveux en arrière doucement.) Il n’y a aucune raison.

Elle sourit.

– Ça n’existe pas, aucune raison.

– Parfois si, répliqué-je. Tomber amoureux de toi est ma raison d’être. Tu es la seule personne sur qui je puisse me reposer, la seule en qui je puisse avoir confiance. Et c’est ce qui compte avant toute chose. J’ai su que tu étais la fille dont je rêvais au moment même où tu es entrée dans mon bureau, mais je n’aurais jamais cru que tu serais aussi ma meilleure amie. Tomber amoureux de toi était la conclusion logique.

Je pense la voir rouler des yeux, mais elle plante ses yeux dans les miens. Buvant chaque mot. Je me demande si je lui ai déjà dit ça avant ou bien si c’était juste là en moi, dans mon cœur et dans ma tête. Je prends une grande inspiration et demande cette chose qui me tenaille depuis la première fois où nous nous sommes embrassés :

– Mais toi... Je ne sais pas vraiment ce que tu vois en moi.

Je respire au bout d’une éternité alors qu’elle commence à rire.

– Sérieusement ? Oh, non ! Adrian. Adrian.

Elle éclate de rire, des larmes emplissent ses yeux, elle secoue la tête en me regardant.

– La dernière fois que nous avons parlé, tu étais furieux car je ne semblais pas voir mes propres qualités. Es-tu complètement bouché ?

Je sens mes oreilles chauffer.

– C’est différent, insisté-je. Tu es... toi. Et c’est moi.

En riant, elle se mord la lèvre inférieure.

– Est-ce que tu fais souvent ça pour troubler les jolies filles ?

– Juste toi, avoué-je.

Une chaleur s’empare de ma nuque et descend le long de mon cou. Bien sûr que c’est vrai.

– Ryn, tu es... (Elle caresse un côté de mon visage en secouant la tête encore.) Je veux dire, où commencer ? Tu es une force de la nature. Je ne peux imaginer ma vie sans toi. Je me fiche qu’on se dispute de temps à autre. Qu’on se dispute tout le temps, je t’aime, idiot.

– Tu mérites mieux, réponds-je.

– Alors sois mieux, rétorque-t-elle en me considérant. Si tu le penses vraiment, fais en sorte que ça arrive. Parce que tu ne te débarrasseras pas de moi comme ça, même si tu essaies très fort.

Naturellement.

Elle me demande de faire quelque chose de difficile, quelque chose de douloureux, mais quel mari serais-je si je refusais ? Je dois m’améliorer. Pour elle, pour les enfants que nous aurons un jour. Je dois taire la voix de mon père qui rugit dans ma tête et faire ce que je sais être bien. Je dois arrêter d’avoir peur de ce qui arrivera si je le fais.

– J’essaie, avoué-je. Vraiment j’essaie. Si tu pouvais me remettre dans la bonne direction de temps à autre, ce serait très appréciable.

– Bien entendu, écoute-moi maintenant. (Elle sourit.) Je ne sais pas. Juste... c’est bien pour l’instant.

Et ça je peux m’y tenir.

*

* *

Tom, du conseil des associés seniors, est le premier à appeler pour me féliciter quand on apprend que la plainte a été retirée.

Naturellement, je l’ai su bien avant. J’attends que Meg rentre à la maison, parce que je veux voir sa réaction. Elle me tape dessus quand elle comprend que j’ai gardé cette nouvelle pour moi un temps, puis elle accepte la coupe de

champagne que je lui offre pour fêter ça, de même que la séance sensuelle sur le plan de travail de la cuisine qui fait vaciller tous les placards.

Les choses reviennent plus ou moins à la normale.

– Avez-vous pensé à ce que je vous ai proposé ?, demande Tom quelques semaines après, quand on en a fini avec la paperasse.

Je lui réponds que oui bien entendu, en jetant un œil à Meg qui s'affaire dans la cuisine. Mais je n'ai pas de réponse à lui donner encore. Tout dépend de ce qu'elle décidera de faire. C'est vrai que je suis censé être l'un des hommes les plus puissants de la ville et mon avenir dépend d'une fille qui porte un T-Shirt marqué « Riot Grrrl » et des pantoufles qui peluchent.

On n'est pas dans *Poetic Justice* et je ne sais pas vraiment ce qu'il en est.

Car j'ai connaissance d'un fait dont les associés seniors n'ont pas conscience. Quelque chose dont je ne leur ai jamais parlé, principalement car il me semblait qu'elle ne le souhaitait pas. Mais quand je me suis battu, elle était toujours là pour moi. Quand les associés exigeaient les rapports trimestriels dans le week-end, sachant parfaitement qu'on ne serait jamais dans les temps, grâce à elle, c'était prêt. Elle a toujours eu un regard neuf sur les choses et une intelligence si vive qui m'a constamment impressionné. Bien entendu, je n'ai jamais pu l'en convaincre. Pour elle, il était plus simple de croire que je n'étais pas sincère. Et chaque fois que je l'ai poussée à accepter une promotion, elle m'a envoyé paître.

Naturellement, j'ai compris qu'elle ne voulait pas s'éloigner de moi. Mais il se pourrait bien que je trouve un moyen qui résolve les problèmes de tout le monde et d'un seul coup.

J'ai passé trop de temps à vivre dans le passé. Quand je songe à Cora et ce qu'elle penserait de moi aujourd'hui, je me dis qu'il est grand temps que j'ose faire face.

Oui, j'ai beaucoup réfléchi et il y a deux questions auxquelles je dois répondre tout d'abord.

*

* *

Une des premières choses est d'inviter le père de Meg à prendre un verre.

J'apprends qu'il se nomme Chuck. Il a l'air encore plus nerveux de me rencontrer que moi, ce qui n'est pas rien.

Il est grand et dégingandé, il a des cheveux gris coupés ras et un regard fatigué. Une profonde culpabilité l'accable comme un nuage noir, même quand il boit sa bière et essaie de faire la conversation.

Nous papotons de tout et de rien pendant une demi-heure avant qu'il ne commence à m'interroger avec subtilité sur mes intentions. Je connais ce ton. Croyez-le ou pas, il n'est pas le premier père soupçonneux que je rencontre, même si ça fait plusieurs années maintenant. Je n'aime pas son ton et je déteste le fait qu'il évoque le surpoids de Meg comme s'il pensait que je n'avais rien remarqué.

– Écoutez, assuré-je après la cinquième insinuation voilée que j'utilise sa fille. Vous êtes son père. Vous étiez là avant moi. C'est un fait que je respecte, vraiment. J'ai connaissance du fait que vous avez déposé votre graine dans cette créature infernale qu'elle appelle sa mère, et le résultat est : la femme que j'aime. Plus que je ne saurais jamais aimer. Et c'est quelque chose que j'apprécie énormément. Vraiment. Mais le problème, entre vous et moi, c'est que vous l'avez laissée tomber. Je ne veux pas vous culpabiliser à vie, je dis juste ça pour que les choses soient claires. Si vous la blessez encore, je ne serai pas responsable de mes actions. Vous auriez dû la protéger. C'était votre job. Et moi je n'ai pas l'intention de la laisser tomber. Ni maintenant, ni jamais.

Il me regarde pendant quelques minutes, tout à fait silencieux. Je pense qu'il y a une chance que je prenne son poing dans la figure, mais je n'ai jamais été un impulsif.

– J'espère que vous ne saurez jamais ce qu'est un parent qui échoue, répond-il enfin. Ça arrive plus vite que vous ne croyez. Et plus calmement aussi. Tout le monde pense que vous avez dit la chose qu'il ne fallait pas ou que vous avez commis une terrible erreur. Moi, tout ce que j'ai eu à faire, c'était rien. Tout ce que j'ai eu à faire c'était ignorer, faire semblant et me mentir à moi-même. C'était si simple. Ne rien faire est toujours si simple. Et un jour, vous vous

réveillez et vous vous apercevez que vous êtes quelqu'un de pire encore que celui qui commet une horreur.

Je sens une boule dans ma gorge.

– Je ne dis pas que je serai parfait. Mais je suis persuadé que Meg sera une très bonne mère. (Je lui jette un coup d'œil.) Et je suppose que je dois vous en remercier.

Chuck sourit, avec ironie.

– Je ne sais pas. (Il regarde la marque de la bière.) Elle est tellement plus forte que je ne l'étais. Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais parfois j'espère, de façon égoïste, qu'un jour elle aura besoin de moi. Sinon, j'ai perdu tout espoir que les choses s'arrangent entre nous.

– Je pense que vous avez toujours une chance, avoué-je. J'ai un plan. Naturellement, tout dépend si elle dit oui ou non.

Il pose sa bouteille.

– Je vous écoute.

*

* *

Il y a huit mois

Ça ne m'a pas pris aussi longtemps que je le croyais pour trouver une boutique pour dames à proximité de la salle de conférences de l'hôtel.

Après le souci vestimentaire de Meg, je me suis senti très honoré de pouvoir l'aider. Et ça signifiait trouver des culottes qui ne tombent pas à chaque souffle de vent.

Ce n'est pas que je m'en plaigne.

La nuit dernière, était-ce une mauvaise idée ? Certainement. Et même si je me dis que c'était juste l'histoire d'une nuit ou bien juste le fait d'une conférence, je sais bien que je ne pourrai pas l'ignorer indéfiniment.

J'ai toujours pensé qu'elle serait très sensuelle au lit – ou renversée sur un sofa si le cas se présentait –, mais elle m'a fait exploser les neurones. À partir du moment où elle a réagi à ma fessée et quand elle m'a supplié de « marquer mon territoire » tandis que je me dressais devant elle, mon sexe érigé, c'était au-delà de tous mes fantasmes, je pouvais à peine croire que tout ça était réel.

Mais non, je n'étais pas ivre. Quand je suis parti ce matin, elle était enroulée contre moi dans le lit, portant toujours ma chemise. Elle la couvrait à peine, ce qui était une merveille.

C'était drôle. Après avoir pris notre douche ensemble et nous être perdus dans la débauche aussi loin que possible sans aucun sex toy, il n'était pas question qu'elle retourne dans sa chambre. Elle s'est hissée dans mon lit comme

si nous dormions ensemble depuis toujours et ça ne m'a pas paru étrange jusqu'à ce que je m'endorme.

Le sexe c'est le sexe, sauf quand ça ne l'est pas. Et quand il s'agit de Meg et moi, il y a trop de points communs pour oser prétendre s'en défaire un jour.

Au fil des années, j'ai réussi à compartimenter plus ou moins mes sentiments pour elle. Même quand nous faisons l'amour, même quand nous nous câlinons au lit, je parviens à les contrôler. Il fut un temps où je n'en aurais pas été capable. Il fut un temps où elle les aurait lus dans mes yeux même si je ne disais rien. Mais aujourd'hui, j'ai accepté le fait que nous ne serons jamais ensemble. Elle est tellement elle, et je suis tellement moi.

Tant de fois, j'ai ignoré ses besoins. J'ai blessé ses sentiments. Elle ne m'a jamais considéré autrement que comme cette saleté de boss et je ne peux l'oublier. Même si je sais qu'elle éprouve des sentiments pour moi, ils n'effacent pas tout.

Qu'est-ce que je fais là déjà ?

Ah oui. Des culottes.

J'aurais dû la mettre en garde contre ces culottes en soie. Elles sont bien pour être portées quelques minutes seulement. Un corps aussi luxuriant que le sien ne peut se satisfaire d'un tissu lisse et glissant. Et pourtant, je dois remercier cette chose ridicule qui m'a donné du courage hier soir. Malgré toute la jalousie qui émanait de moi, je n'aurais jamais été capable de faire le premier pas si je n'avais pas eu sa culotte dans ma poche.

Jusqu'à maintenant, j'avais cru que l'épisode de la piscine n'était qu'un micro-moment. Un bug dans la matrice. Elle réintègre tellement vite son personnage, légèrement acide, dédaigneuse, lointaine, agissant comme si elle n'avait jamais senti ma main dans son chemisier le moment d'avant.

Cet instant, cet instant fou quand je l'ai vue retirer ses collants et que j'ai compris qu'elle allait oser descendre dans la piscine... C'était la première fois que j'étais si humble devant mon désir. Je ne pouvais rien contrôler.

Je savais que si je la regardais, à moitié nue et déjà trempée, sans la toucher, j'allais devenir complètement dingue.

Et ce magnétisme inexplicable qui nous a conduits l'un vers l'autre, malgré l'orgueil démesuré qui nous séparait.

Je ne laisserai pas cette situation se reproduire. Qui sait comment elle se comportera quand nous rentrerons au bureau ? Maintenant, peut-être juste pour cette semaine, elle m'appartient.

Et j'ai bien l'intention d'en tirer tous les avantages.

*

* *

– Existe-il une manière de complimenter une femme sur ses qualités ès fellation qui ne soit pas une insulte ?, demandé-je tandis que nous sommes allongés l'un à côté de l'autre. Parce que là je ne vois pas.

– Depuis quand t'inquiètes-tu de savoir si tu es insultant ou pas vis-à-vis de moi ? Dis juste que je suis une super suceuse et je le prendrai dans cet esprit.

Elle rit et je me souviens pourquoi je suis tombée amoureux d'elle.

Je fais un mouvement de tête.

– Je ne dis pas ça. Mais sérieusement, bravo !

– Je ne fais que ce que je ressens. Ton histoire est très inspirante.

Elle se blottit contre moi et je glisse le bras autour d'elle, parce que, nom de Dieu, ça ne fait de mal à personne, n'est-ce pas ?

– Merci. On m'a dit que mon intrigue était intéressante, mais la plupart des auteurs n'ont pas, normalement, le feedback immédiat sous la forme d'une fellation enthousiaste !

– Vraiment ? Quel dommage ! On devrait instituer un programme. Sexe oral contre prose. Je pourrais même l'écrire.

– Tu peux recevoir autant de cadeaux que tu le souhaites de ma part. (Je ricane.) Je suis en stand-by. Quelques géMelleements incohérents devraient me ramener à la vie.

– Autant que moi ? Vraiment ?

Elle éclate de rire et mon cœur bat plus vite pour des raisons totalement inconnues quand sa main se pose sur ma cuisse.

Zut, je crois bien que je vais avoir des ennuis.

CHAPITRE 19

Meg

– Je dois te demander quelque chose.

Adrian vient d'éteindre la lumière, ce qui implique que c'est très sérieux ou alors très sexy. Son ton suggère plutôt la première hypothèse.

– Oui ?

Je me retourne pour lui faire face. Ses yeux scintillent dans la pénombre. Je dors toujours avec une lumière. Lui non, enfin jusqu'à ce que j'emménage.

– Deux choses en fait. (Il souffle doucement.) La première, sur une échelle de un à dix, est-ce que tu trouverais étrange qu'on se marie à nouveau ? Je veux dire, personne n'est venu, ni ton père ni tous les gens que nous avons rencontrés depuis. Ça pourrait être sympa de faire une fête ?

– Hum...

Je ricane bêtement, me demandant s'il est sérieux ou pas.

– Je ne sais pas.

– Je ne veux pas dire que je n'ai pas aimé notre premier mariage, explique-t-il. Mais j'aimerais t'offrir le mariage que tu mérites vraiment et je sais que ça prend du temps. Et de l'organisation. Et mille choses que je ne connais pas vraiment jusqu'à ce que je fasse la bêtise de faire une recherche sur Internet.

Maintenant je ris vraiment.

– Es-tu sérieusement en train d'évoquer le fait, non pas seulement de te marier deux fois, mais d'organiser toi-même notre mariage ?

– Oh, non. (Il semble horrifié.) Je prendrai quelqu'un pour ça. Mais je veux bien prendre toutes les décisions, sauf si ça t'ennuie.

– Mais, Ryn, je n'ai pas été choquée par une bague qui sortait d'une boutique de prêteur sur gage. (Je réfléchis un moment.) Ce que je veux dire, c'est que c'est étrange, mais tu as toujours su ce que je désirais vraiment, avant même que je ne le sache moi-même. Alors oui. Et débrouille-toi tout seul.

Il glousse.

– La plupart des gens ne seraient pas si sereins en pensant au résultat, tu sais.

– Hé ! (Je l'embrasse vite.) Il a toujours été tenu pour acquis que j'ai un jugement sûr, alors disons que dans la paire dysfonctionnelle que nous formons, je suis la partie qui s'occupe des choses barbantes.

– Je suis heureux que tu mettes ça sur le tapis, poursuit-il. Cela nous conduit à ma deuxième question, qui est : que penserais-tu de mon retour au sein de Risinger Industries ?

Beaucoup de choses, assurément. J'essaie d'organiser mes pensées avant d'ouvrir la bouche, ce qui a toujours été un défi avec lui.

– Je, hum... je ne sais pas. Qu'en penses-tu ?

– Je pense que je devrais y retourner, répond-il calmement. Mais diriger une compagnie tout seul n'a jamais été très drôle. Je leur ai parlé de la possibilité d'être appuyé par un PDG adjoint, ce qui les a fait un peu hésiter. Mais au bout du compte, ils sont d'accord. Les chiffres ne mentent pas, la société ne décollera pas sans moi. (Il inspire un grand coup.) Sans nous.

Ça me prend une seconde avant de réagir.

– Pardon... Qui est « nous » ?

Les ombres de la veilleuse se reflètent sur son visage quand il sourit.

– Non ! (J'explose sans même réfléchir.) Arrête. Tu n'es pas crédible !

Il soupire de façon dramatique.

– Oh, Meg. Comment te faire comprendre que je suis totalement sincère ?

– Arrête de raconter n'importe quoi pour une fois.

Mon cœur saute dans ma poitrine encore plus brusquement que lorsqu'il m'a demandé de l'épouser. Ce qui est... Bon, pas si étrange après tout. Parce que le mariage, je m'y attendais un peu. Mais ça ? Il veut que je dirige sa compagnie avec lui ? C'est complètement fou.

– Je suis une secrétaire, rappelé-je.

Il rit.

– Assistante administrative, corrige-t-il.

– Le conseil n'acceptera jamais. Ils me voient enceinte et pieds nus dans ma cuisine, mais certainement pas en train de diriger une société.

– Tu ne peux pas faire les deux ? Oh, peut-être devrais-tu laisser tomber les cours de kickboxing.

Il tend son biceps.

– Peut-être devrais-tu laisser tomber les inepties.

– Jamais, déclare-t-il. Alors, c'est oui ? non ? peut-être ?

J'éclate de rire.

– Ryn... Je ne comprends pas, es-tu réellement en train de me poser cette question ?

– Bien entendu. (Son ton redevient sérieux.) Tu es forte, brillante et intelligente. Et ce que nous venons de traverser l'a prouvé encore plus. Je n'avais pas besoin d'être convaincu. J'ai toujours su que tu devais appartenir à un endroit où tu serais appréciée et où tu brillerais, mais tu ne t'en es pas rendue compte. Peut-être comprends-tu aujourd'hui – ou du moins un petit mieux.

Je secoue la tête, en riant un peu et en me sentant mal car je vois qu'il est sincère. Moi, à côté d'Adrian, à la tête de Risinger Industries ? On dirait une énorme blague.

– Personne ne me prendra au sérieux.

– Ils n'auront pas le choix. (Il sourit.) Allez, Meg. Je n'irai pas tout seul.

Je le vois sur son visage, il ne le veut pas. De tous les rôles que nous avons tenus ensemble, il ne veut en récupérer aucun. Moi non plus. Je ne serai jamais sa secrétaire à nouveau.

– On en aura vite marre l'un de l'autre, assuré-je.

Mes protestations sont de plus en plus futiles, mais j'essaie quand même.

– On passera beaucoup moins de temps ensemble que tu ne le penses, fait-il en caressant mes cheveux. J’ai voulu mille fois me cloner au temps jadis. Nous deux, ensemble, nous pouvons partager notre temps. Les associés seniors ne pourront pas refuser. (Il embrasse mon front et soupire.) Promets-moi d’y penser. Je peux les faire patienter, mais ce que tu as dit est vrai. J’ai besoin de la société. J’ai besoin d’une structure. Mais sans toi je serai un mauvais PDG. Je ne veux pas diriger ta vie...

Je ris, je ne peux m’en empêcher.

– Je sais, je sais, objecte-t-il en faisant un mouvement de tête. Je sais. Mais vraiment, je ne le veux pas. Si je pensais que ça te rendrait malheureuse, je n’aurais rien demandé. Mais tu es un requin, ma chérie. Tu peux très bien assumer. Pense à tout ce que nous accomplirons si nous faisons l’amour au lieu de nous battre.

– Au lieu de ?, grogné-je. Je n’avais pas compris qu’il n’y avait que deux choix possibles. Je pense qu’on se trompe.

Il est étrangement calme et j’ai l’impression de passer à quelque chose d’essentiel.

– Je ne comprends pas, confessé-je. Tu veux vraiment m’avoir tout le temps avec toi ? Je sais que j’ai dit que je ne serais jamais plus ta secrétaire, mais je peux venir et déjeuner avec toi si tu te sens trop seul.

– Ce n’est pas ça, insiste-t-il. Quand je te demandais ton avis sur des propositions ou des stratégies, je n’étais pas en train de te draguer. Tu me faisais du bien. Tu disais des choses importantes qui transformaient mon regard et j’ai compris... (Il hésite.) J’ai pris conscience que ce n’était plus la société de mon père. C’était la mienne. Et j’en ai perdu le goût quand je t’ai renvoyée, ce n’est que très récemment que j’ai compris l’évidente connexion. Je n’aurais jamais pu être assez bon pour lui. Et je me suis toujours demandé pourquoi tout le monde le traitait comme le boss. C’était une brute, et je n’avais pas ce talent. Mais les gens intelligents, les gens comme Cora le respectaient, même s’ils ne l’aimaient pas.

Cora. Il n’a plus jamais prononcé son nom depuis qu’elle s’est éteinte soudainement il y a des années. Je sais qu’il a été dévasté. Je peux voir encore

son visage quand il est arrivé au conseil, mais il ne pouvait le montrer aux associés seniors.

Admettre devant eux qu'il a besoin d'aide pour diriger cette compagnie est une faiblesse qu'il ne cache plus. Il se peut que je ne comprenne pas, mais c'est très flatteur.

– Elle te manque toujours, dis-je doucement.

C'est un fait, pas une question.

Il acquiesce, mais ne dit rien. Il n'en a pas besoin.

– J'y penserai, promets-je.

Et j'y pense et y pense encore pendant longtemps.

*

* *

Risinger Industries dépasse les tours des autres buildings du quartier, c'est vertigineux quand on regarde depuis le trottoir.

– Viens, ordonne Adrian alors qu'il pénètre par la porte tournante. Je le suis, mes talons claquent sur le sol de marbre. La nouvelle réceptionniste ne le reconnaît pas et il doit attendre qu'elle donne un coup de fil avant de nous autoriser à monter.

C'est amusant, je pense. Mais ça ne semble pas l'ennuyer.

Le voyage en ascenseur prend mille ans, avant que nous n'atteignions l'étage le plus élevé où j'ai passé tout ce temps de ma vie précédente. Nous avançons côte à côte dans le couloir malgré son pas allongé, il fait un effort pour ne pas me dépasser. Certaines choses ont changé.

J'ai l'impression que tout le monde nous regarde.

Est-ce que les gens savent ? Est-ce qu'ils voient ce qu'évoquait mon père ou bien cela échappe-t-il à leur attention ? Y a-t-il des gens avec qui j'ai travaillé auparavant ? Je n'ose pas regarder. Quand Adrian a laissé ce papier rose dans ma boîte aux lettres, je n'aurais jamais cru que je reviendrais. Je songe qu'il a dû penser la même chose après sa déMelleion.

On s'arrête à la photocopie. Il y a Steve.

Il lève la tête et pendant un instant, son visage reflète une surprise certaine. Son front se ride, ses yeux se plissent, il se demande ce que nous faisons là.

– Bonjour, dit-il doucement. Meg, M. Risinger.

Les yeux de Steve se posent un instant sur nos alliances puis reviennent à nous. Il émet un petit rire.

– Tout va bien ?, demandé-je parce que je sens que je dois dire quelque chose.

– Rien de neuf, vraiment, répond-il en se grattant le bas du cou. Et vous ?

– On s’est marié, laissé-je échapper.

Steve acquiesce, doucement.

– Ça m’a surpris, mais euh... en fait, pas vraiment.

Adrian rit.

– C’est exactement ça.

Nous passons devant l’ancien bureau d’Adrian, puis le mien, en nous dirigeant vers la réunion avec les associés seniors. Je ne peux m’empêcher de voir que personne n’est assis à mon bureau. Et on dirait qu’il n’a pas été utilisé depuis longtemps.

Les associés nous attendent dans la salle de conférences, ils s’entretiennent calmement tandis que nous entrons. J’ai préparé quelques propositions à considérer, je ne veux pas que l’on dise que j’obtiens ce job uniquement grâce à mes connexions. Je suis prête à me défendre, à me battre pour une reconnaissance que je n’ai jamais cherchée.

J’ai déjà prévenu Shelly qu’il se pourrait bien que je fasse moins d’heures et ça me met mal à l’aise car je sais qu’elle veut prendre sa retraite.

– Chérie, ça fait près de vingt ans que je dis que je vais prendre ma retraite, souligne-t-elle. Si je décide soudain de sauter le pas, je trouverai bien un moyen sans que ça devienne un poids pour toi.

Cela me reconforte étrangement. J’adore les animaux, mais je ne suis pas certaine d’être capable de gérer à temps plein tout le côté émotionnel et l’administratif en plus, en arrière-plan. Des décisions radicales doivent parfois être prises et quand il s’agit de créatures à quatre pattes avec fourrure, j’ai parfois du mal à me montrer radicale.

Par contre avec les gens, c'est différent.

Ce qui m'amène ici et maintenant.

Les associés se lèvent. Je leur serre la main un par un et je m'assieds.

– Alors, Meghan, (le plus ancien d'entre eux continue de regarder le document en face de lui) dites-moi, où ce garçon vous avait-il cachée jusqu'à maintenant ?

*

* *

Le bureau d'Adrian est exactement comme dans mon souvenir. Nous y entrons et il ferme la porte derrière lui. Quelqu'un a arrosé les plantes. Cette tâche m'incombait avant car « ce garçon » – un terme qui n'en finit pas de m'amuser – ne peut même pas s'occuper d'un ficus. Et dire que je pense à avoir des enfants avec lui.

Il a décidé d'accélérer les choses. N'est-ce pas ce qu'il a toujours fait ?

Les associés comprennent qu'il souhaite visiter, jeter un œil autour de lui pour voir ce qui doit être fait, changé et éventuellement agrandi.

– C'est assez sinistre, m'exclamé-je en riant doucement. Ils n'ont touché à rien, on dirait un sanctuaire à la gloire de leur *golden boy*.

– Ils ont touché, souligne-t-il, quelqu'un a fait la poussière.

En souriant, je regarde par la fenêtre. Rien n'a bougé et je suis surprise par l'absence des sentiments négatifs qui pourraient m'assaillir maintenant que je suis de retour. Tout ce dont je me souviens c'est son rire scandaleux, son sourire sexy et tous ces moments singuliers que nous avons partagés avant de comprendre combien nous avons besoin l'un de l'autre. Quelque chose de merveilleux aurait pu arriver bien avant, si nous avions été moins obtus. Au moins, nous avons fait des progrès.

Mon corps bascule contre le mur. Je pousse un cri de surprise, un peu hésitant alors qu'Adrian se presse contre moi. Ce sont ses mains autour de ma taille qui m'ont collée là. Il me cloue contre la cloison et m'embrasse.

Le mot embrasser semble en fait assez inadéquat. Sa langue danse contre la mienne, il pousse sa jambe entre les deux cuisses et me force à m'ouvrir pour

lui. Avec sa main libre, il me tripote tout le corps, de façon brusque, brutale même, partout. GÉMelleant dans sa bouche, je m'abandonne complètement. C'est ce qu'on a manqué. Cette occasion qu'il a toujours voulue et n'a jamais saisie.

Quand il se détache de moi pour reprendre son souffle, nos deux fronts se touchent.

– C'est tellement..., gémis-je en me frottant contre lui.

– Pas professionnel ?

Il rit, pousse son nez contre ma joue, puis dans mon cou.

– Pas convenable.

Je soupire et tire sur le nœud de sa cravate.

– Oh, tu n'as pas idée à quel point ça va devenir « pas convenable », fait-il.

Son regard se perd passionnément dans mon décolleté.

– Si tu ne me hais pas un petit peu à la fin, je considérerais que c'est du travail mal fait.

– OK, très mal fait.

Je l'embrasse, mais avant de le laisser s'aventurer, je mords sa lèvre inférieure.

– Oh, mon Dieu ! (Il siffle et me repousse.) Parfait, à genoux.

Il attrape une poignée de mes cheveux et m'oblige à m'agenouiller. Ce qui est universellement considéré comme la chose la plus impolie sexuellement parlant, donc il est sur la bonne voie. Une onde de chaleur me transperce, j'obéis et farfouille dans sa braguette. La façon dont il agrippe mes cheveux me fait monter les larmes aux yeux.

– Suce-moi comme si ton job en dépendait, grogne-t-il.

Est-ce que ce n'est pas ce que je fais à chaque fois ?

Il jure doucement quand ma langue s'enroule autour de son sexe et quand mes lèvres se referment sur lui, ses hanches tressaillent et sursautent. J'ai faim de lui, je veux chaque partie de son corps, ses vêtements me frustrant, je le veux en entier d'un seul coup. Tout mon corps est embrasé.

– Stop, crie-t-il d'une voix rauque, mais ma bouche refuse.

– Stop, répète-t-il en me tirant les cheveux encore plus fortement.

Alors je recule, le regarde par en dessous et lui adresse un sourire.

Ses yeux sont noirs et hallucinés.

– Debout, ordonne-t-il. Déshabille-toi maintenant.

Je trébuche et parviens à me redresser en m'appuyant sur son bureau, j'enlève mon chemisier avec tant de fougue qu'un des boutons saute, rebondit sur un classeur à tiroir et roule derrière une plante en pot. Quand je suis nue, il fait un geste en direction de son bureau et je me hisse dessus de façon à être assise sur le bord.

– Non, ordonne-t-il en secouant la tête. Allonge-toi.

Je m'exécute, en cambrant le dos et en ouvrant mes cuisses. Il se dresse au-dessus de moi, il me regarde d'abord, et je peux même sentir la chaleur de son regard. Ses doigts filent le long de mon corps, laissant derrière eux une traînée de chair de poule.

– Adrian, soupire-je en géMelleant.

Impossible d'ignorer la chaleur bourdonnante qui monte entre mes jambes.

En souriant, il laisse sa main caresser l'intérieur de ma cuisse, plus prêt, toujours plus prêt, mais toujours pas là où je le désire.

– N'oublie pas que cette pièce n'est pas vraiment insonorisée.

Et sur ces mots, il plonge ses deux doigts à l'intérieur de moi.

Mes dents claquent. J'essaie de retenir le cri qui vient et se transforme en un son assourdi *aaahhhgh*. Adrian continue à rire en faisant tourner ses doigts à l'intérieur de moi. Je m'étouffe en me cambrant sur le bureau.

– Si je te caresses comme ça, saliras-tu mon joli bureau ?, demande-t-il, l'air taquin. Comme cette fois dans l'avion ?

La seule façon d'empêcher mon cri de sortir est de murmurer.

– Tu n'aurais pas dû me faire jouir avec tes doigts dans ton précieux jet si tu tenais à tes sièges tapissés, réponds-je. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

– J'aime regarder quand tu n'arrives pas à te contrôler. Je dois admettre que j'aimerais voir ça à nouveau.

Il frotte cette partie rugueuse à l'intérieur de moi et me donne envie de rugir d'une façon telle que la ville entière en soit informée. Je serre les dents pour rester calme.

– Je ne peux me souvenir exactement de ce que j’ai fait... Est-ce que c’était quelque chose comme ça ?

– Hnnng, acquiescé-je.

Son pouce encercle mon clitoris et chaque muscle de mon corps se tend.

– Qu’en penses-tu ?, soupire-t-il. Est-ce que je te verrai perdre tout contrôle encore ? Jouis pour moi comme tu l’as fait dans l’avion !

Je n’en suis pas certaine. Je ne sais plus ce qui a déclenché ça la dernière fois, mais j’ai le sentiment qu’il trouvera le moyen de faire de mon corps exactement ce qu’il souhaite. Je suis déjà au niveau supérieur, agrippée au bord du bureau parce que j’ai l’impression que je vais exploser en mille morceaux.

Il impose son rythme et me pousse plus fort, plus loin et je le sens. Cette pression très particulière et ce sentiment de lâcher-prise, ces moments où l’épanouissement presque muet de mon orgasme déferle en moi. Mes yeux sont clos et même si je ne pouvais la sentir, je devine sa réaction.

– Oh, fuck !

Il y a quelque chose de merveilleux dans son ton, mêlé à une débauche incroyable. Sa respiration devient plus âpre alors qu’il retourne ses doigts dans mon corps et arrache l’orgasme hors de moi. Je ne peux pas retenir ce cri qui sort de ma gorge et je n’ai même plus le réflexe de faire attention.

Tandis que je reviens à la réalité, il retire ses doigts de façon abrupte et les remplace par son sexe avant même que j’aie une chance de protester.

Je parviens à ouvrir les yeux, juste à temps pour voir ma jouissance tremper le devant de sa chemise. Oh ouah ! C’est moi ?

Oui, suggère son visage.

Ça dit aussi « baise-moi, baise-moi, baise-moi, bébé ».

Je ne crois pas imaginer trop de choses.

Grommelant et me tortillant sous lui, j’ai presque oublié que quelqu’un pouvait entendre quelque chose. Il pose sa main sur ma bouche et ordonne :

– Du calme !

Je fais de mon mieux.

Je ne sais pas combien de temps passe avant que son rythme ne devienne plus rapide, il lutte pour se retenir.

– Meg, gémit-il à travers ses dents serrées. Je ne peux pas... Oh, fuck.

Il arrête son mouvement, serre la mâchoire.

– Vas-y, murmuré-je.

Il vient.

Je fixe du regard le plafond de son bureau, remplie de lui, et la seule chose à laquelle je pense, c'est oui.

Oui.

Enfin.

CHAPITRE 20

Adrian

Tout l'endroit resplendit.

On se croirait dans le château de Cendrillon. C'est exactement le genre de lieu dont rêve n'importe quelle petite fille pour se marier. Ça m'a pris du temps pour l'obtenir, même avec une caution importante, mais nous n'étions pas pressés, heureusement. Non ce n'est toujours pas un mariage précipité... et on ne manque pas de pratique pourtant.

J'ai tout prévu pour que ce soit parfait. Je ne sais pas exactement quelles en seront les conséquences sur ma psyché, mais j'ai adoré, vraiment.

Bien sûr, quelqu'un d'autre a fait tout le travail – un vétéran de l'organisation des mariages, il passe son temps à se présenter ainsi « Marc avec un C » –, mais j'ai dû choisir et approuver absolument tout. Je voulais que ce soit une surprise, et Meg, de façon assez incroyable, était plutôt d'accord. Il s'agit d'une preuve de confiance que je n'aurais cru obtenir d'aucune une femme à part elle. Elle continue toujours à me surprendre.

Et j'y suis jusqu'au cou. C'est le jour de mon mariage, pour ainsi dire, j'ai l'impression d'être submergé par les cœurs et les fleurs.

– Mais enfin, vous n'êtes pas habillé ? (Marc avec un C surgit d'on ne sait où, ce qui est l'un de ses grands talents.) Grand Dieu ! Travailler pour vous va finir par raccourcir mon espérance de vie.

– Je voulais juste..., commencé-je, sachant pertinemment qu’il ne me laissera pas finir.

– Filez, ordonne-t-il. Vous avez un smoking Armani qui vous attend. Il coûte plus cher que les voitures de vos invités. Vous serez le premier épinglé au mur en cas de révolution, mais au moins vous serez sublime.

– Je n’ai pas besoin d’Armani pour ça, ricané-je alors qu’il me pousse vers le dressing que l’on m’a alloué. Sérieusement, est-ce que je ne... Je n’ai pas vu ma femme depuis des heures, je pensais que je pourrais...

– Vous me brisez le cœur.

Marc avec un C sort de la pièce et ferme la porte.

Cette fois-ci, on a fait les choses bien. Presque tous ceux qui travaillent pour Risinger Industries, à part quelques sales types qui me haïssent vraiment – je ne peux leur en vouloir – ont été invités. La plupart viennent. Après une grande discussion, nous avons décidé d’inviter Kara, qui a poliment refusé. Shelly est là, en ce moment bien installée dans une suite, s’assurant que le cadeau de mariage de Meg ne déchire pas les rideaux.

Oui, j’ai suivi le conseil de Cassie. J’espère juste que ça ne se retournera pas contre moi. Littéralement parlant.

Je jette un dernier coup d’œil dans le miroir avant de partir.

Pas mal. Pas mal.

Je prends ma place devant l’autel, je ne peux m’empêcher de m’émerveiller devant la salle pleine à craquer. C’est exactement ce qui devait être. Chaque personne, chacune d’entre elles, nous aime assez pour être là. Pour être témoin de notre réussite la plus grande. Pour fêter ce jour et nous soutenir même si ce n’est que pour le spectacle.

Non, je n’en avais pas besoin. Mais c’est bien de le faire.

L’organiste commence à jouer et soudain, les deux portes s’ouvrent.

Meg et Chuck empruntent l’allée nuptiale.

Ma respiration se bloque dans ma gorge. Si je l’avais trouvée époustouflante à Hawaii, ce n’est rien comparé à maintenant. Elle scintille comme une créature surnaturelle tandis qu’elle descend vers moi, je ne suis pas certain que ses pieds touchent le sol. Ce n’est pas normal que je sois capable de rendre une personne

aussi heureuse, en ne faisant rien d'autre qu'attendre debout dans mon stupide smoking Armani, dans une cérémonie grandiose que j'ai fait organiser par quelqu'un d'autre.

Cette fois-ci, nous échangeons nos vœux. Nous avons mis un certain temps à y arriver. Elle n'arrêtait pas de me dire qu'elle était nerveuse, qu'elle ne se sentait pas à la hauteur car je suis « un écrivain » et pas elle. Je lui ai expliqué mille fois que ça n'a rien à voir avec l'écriture, mais avec les sentiments. Je ne sais pas si elle me croit maintenant, mais tandis que nous nous faisons face devant l'autel, elle ne semble plus vraiment nerveuse, elle rayonne.

Encore quelques secondes avant que l'officiant ne prononce :

– ... et le couple va maintenant échanger ses vœux...

Zut.

Je sors la carte de ma poche, ma gorge est sèche et je me dis soudain que c'est la chose la plus bête que j'ai écrite et que ce ne sera pas assez bien.

– Meg, tu me connais mieux que personne et pourtant tu m'aimes quand même. Du moins c'est ce que je crois. Ça m'a pris du temps pour comprendre que tu m'aimais *parce que* j'étais moi, tu m'aimes comme je t'aime. Désespérément, irrémédiablement, et je ne voudrais pas que cela soit autrement. Tu me rends meilleur. Meilleur que je n'aurais jamais cru être. Et je te promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour te rendre heureuse. Non pas à cause de ce que tu as fait pour moi, mais parce que je t'aime. Et tout ce que je souhaite, c'est te voir sourire chaque jour du reste de ta vie.

Les larmes scintillent dans ses yeux.

– Adrian... (Elle prend une grande inspiration.) Tu m'as donné la lumière. J'avais l'impression d'avancer dans l'obscurité depuis si longtemps. Et tu brillais au loin. Tu brilles toujours. Je me suis toujours demandé comment faire confiance à quelqu'un et le laisser entrer dans chaque partie de ma vie... Mais avec toi, j'ai compris que ce n'était pas un choix. C'était inévitable. Et j'y ai cru parce que ta lumière était la seule chose qui avait un réel intérêt pour moi et je t'en suis tellement reconnaissante. Pour toi, je veux être parfaite. Je sais bien que c'est impossible, mais j'essaierai toujours, au moins pour avoir la chance de me voir de la même façon que toi tu me vois.

Je sens une boule dans ma gorge et je ne suis même pas honteux.

J'enfile la bague à son doigt, une nouvelle fois, et je l'embrasse encore, sauf que cette fois-ci son père est debout à côté et qu'étrangement je me sens un peu gêné. Les cloches sonnent, les gens nous félicitent et nous sortons de la chapelle, main dans la main.

*
* *

Nous pénétrons dans la salle de bal au moment où le chœur entame sa première chanson.

Quelques minutes de retard... Oui, exactement pour la raison que vous supposez.

Pardon d'avoir tiré le rideau. Parfois, il y a des moments que vous devez garder pour vous.

– Est-ce que...

Ses yeux sont pleins de larmes et pour une fois, je suis fier d'en être à l'origine.

– Mumm. Un chœur de filles qui chante des arrangements classiques de hits des années 1990, j'ai pensé que tu adorerais.

Je la tiens tout contre moi, conscient que tous les regards sont braqués sur nous, mais je m'en moque. Comme lors de notre premier mariage, c'est pour nous que nous le faisons. La seule différence est que maintenant il y a des gens avec qui le partager. Des gens pour en être témoins et le fêter avec nous. Je n'ai jamais eu besoin de l'approbation d'un tiers, mais je dois admettre que c'est agréable.

– Attends la prochaine chanson.

Quand le chœur entame *She hates me*, la main de Meg se porte à sa bouche, et elle rit, pleure et secoue la tête négativement en me regardant.

– Adrian, murmure-t-elle.

Ses yeux étincellent de bonheur et brillent à travers les larmes.

– Je sais, réponds-je simplement.

Voilà six ans que nous nous sommes rencontrés et après tout ce temps, nous n'avons pas besoin de mots pour expliquer ce que nous ressentons. En fait, nous n'en avons jamais eu besoin.

Et nous dansons. Tout le monde nous regarde, mais nous le remarquons à peine.

– Un penny pour lire dans tes pensées.

Je serre mon bras autour de sa taille.

– Que serait-il arrivé si je ne t'avais pas envoyé mon CV ? (Elle lève sa tête posée sur ma poitrine et me regarde, les sourcils légèrement plissés, troublée par cette pensée.) Que serait-il arrivé si tu l'avais jeté à la poubelle ? Est-ce qu'on ne se serait pas rencontré ?

Je secoue la tête.

– Le monde dans lequel nous ne nous rencontrons pas n'existe pas, réponds-je. Je ne l'achète pas.

Elle sourit.

– C'est mignon.

– Je suis sérieux. Tu crois vraiment qu'on ne se serait pas trouvé ? Nous nous serions croisés sur le trottoir, ou dans un bar ou bien au service des cartes grises. Il était totalement impossible que le destin ne nous réunisse pas. (Je me penche pour embrasser le côté de son visage.) Tu ne peux plus me quitter, ma chérie. Tu peux te glisser dans n'importe quel univers parallèle, mais tu ne pourras jamais plus me quitter.

Elle sourit, moqueuse.

– C'est la chose la plus débile que tu m'aies jamais dite, Risinger.

– Bien sûr, Megatron.

– Oh, Ryn. Ça c'est en dessous de la ceinture.

Elle rit doucement, pendant que je tourne autour d'elle.

– Tu savais exactement où tu allais avec moi.

– Oui, répond-elle, les yeux brillants. Et je remercie le Ciel, n'est-ce pas ?

Et nous dansons.

Chaque trimestre, je reçois un rapport de mon directeur financier. Il me dit combien je vaudrais. En dollars et en cents, j'ai une valeur qui me hisse en tête de

liste de certains magazines aux côtés des magnats du pétrole et de la finance, des rois et des princes.

Et c'est ce qui me rend extraordinaire.

Je peux acheter tout ce que je veux.

Et naturellement, la seule chose que j'aie jamais voulue, la seule chose qui m'ait fait perdre le sommeil est une chose qui ne peut être achetée.

– Adrian, fait-elle doucement. Je...

– Shh. (Je lui souris.) Ne t'épuise pas en remerciements. Tu n'as pas encore vu ton cadeau.

– Hum, les mariés ne se font pas de cadeaux normalement. (Elle passe sa langue sur ses lèvres.) À moins que je ne doive y voir une allusion naturellement.

– Pour une fois, non. Il y a un véritable cadeau et c'est sans contrepartie...

– Dis-moi !, supplie-t-elle avec un sourire. Allez, il ne fallait pas le dire si tu ne voulais pas gâcher la surprise.

– Non, insisté-je. Shelly me tuera si...

– Shelly ?, répète-t-elle.

Et son visage s'illumine à cette idée.

– Oh, non ! Es-tu sérieux ?

J'acquiesce.

– Je sais que ce n'est pas très raisonnable, mais elle a dit qu'il y avait un tout petit chat noir auquel tu étais très attachée et que tu aurais adoré ramener à la maison si seulement ton mari n'était pas un incorrigible débile !

Elle éclate de rire.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– C'est une paraphrase, admets-je. Tu ne m'as jamais demandé si j'aimais les chats.

– C'est une erreur de ma part.

– Parfait, cela prouve que je peux encore te surprendre.

Ses yeux s'illuminent plus encore.

– Tu penses quoi des petits chats ? »

Ma bouche s'incurve.

– Ne pousse pas le bouchon trop loin.
Elle éclate de rire.
Et nous dansons, et nous dansons.

*
* *

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.editions-prisma.com

Titre de l'édition originale :
HIS SECRETARY #UNVEILED
© 2015 by Melanie Marchande

Responsable éditoriale : Ambre Rouvière
Correction : Sophie Loria
Composition : Nord Compo Multimedia
Conception graphique de la couverture : Chloé Sadoun
Photographie de couverture : © dariyad/fotolia

© 2017 Éditions Prisma / Prisma Media pour la traduction française

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Une copie ou une reproduction par quelque procédé que ce soit constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi sur la protection du droit d'auteur.

EAN : 978-2-8104-2242-5